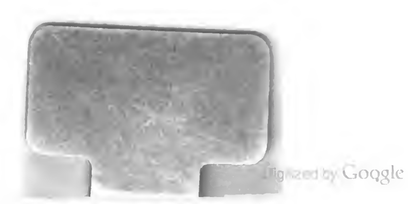
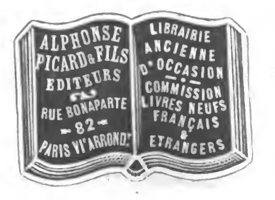

Afr
WIDENER LIBRARY
HX DWYA A

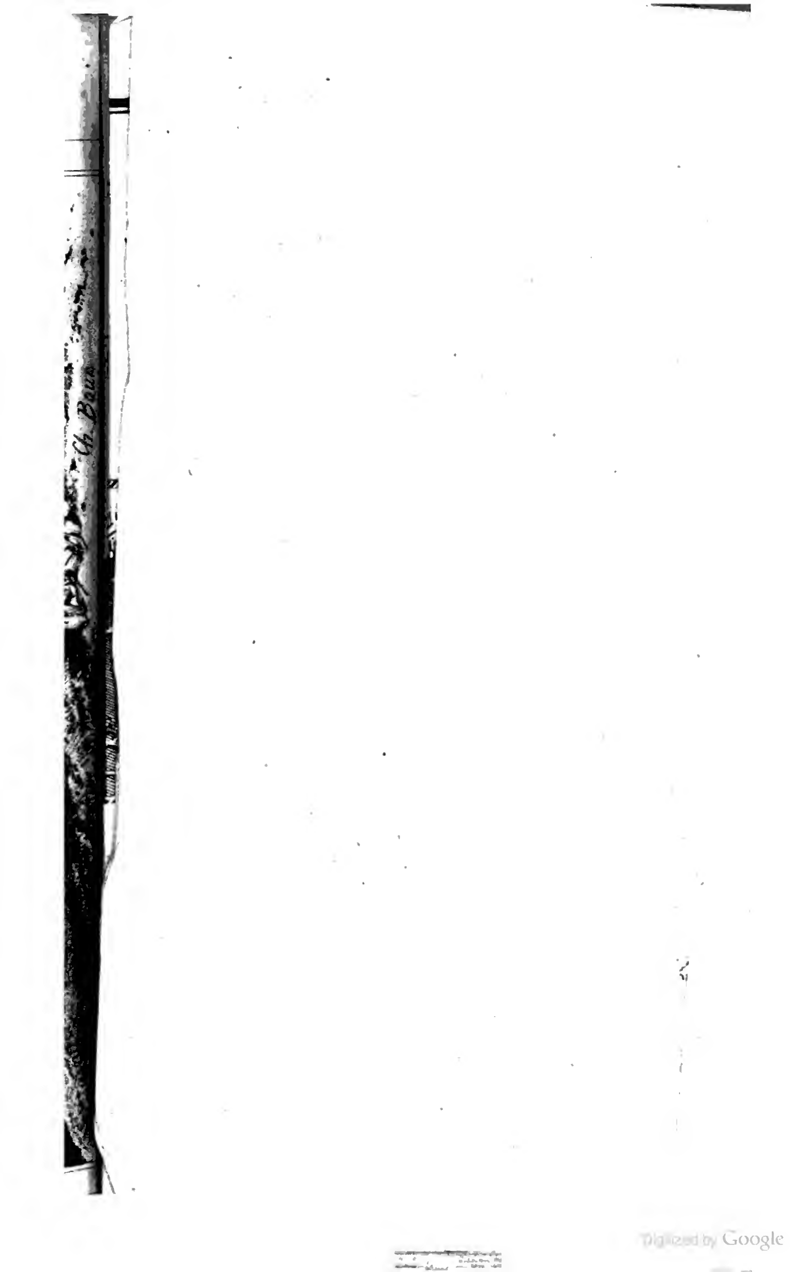



HARVARDIANAE IN NOV. ANG.
SIGILLUM ACADEMIAE
VE RI TAS

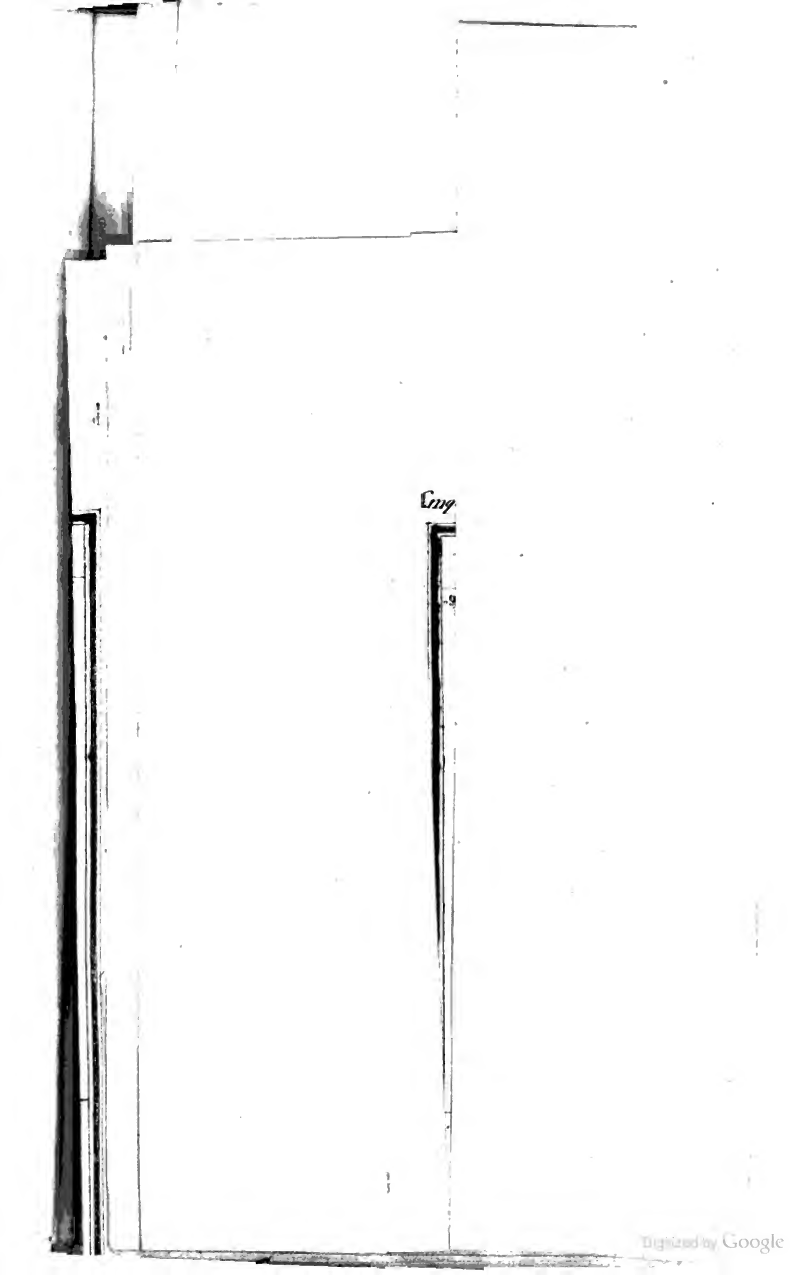



ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VI^E ARROND^T
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ETRANGERS

CONSTANTINE



CONSTANTINE


Cmq

LETTRES

SUR

L'EXPEDITION

DE

CONSTANTINE,

PAR

Mr. M. WAGNER.

Traduites de l'Allemand

par

le Mis. DE KERCADO MOLAC,

Chambellan de S. M. le Roi de Bavière, Capitaine de Cavalerie, ancien capitaine à l'état major de l'exgarde Royale de France, chevalier de la Légion d'honneur etc.

Accompagnées de deux cartes

et

d'une vue de Constantine.

1838.

PRÉFACE
DU
TRADUCTEUR.

Monsieur Wagner, jeune naturaliste bavarois, que l'amour de la science retient depuis quelques années dans notre colonie Africaine, accompagna l'armée expéditionnaire en qualité de membre de la commission scientifique.

Je n'ai pu lire sans émotion la correspondance de M. Wagner; Français, ancien officier de l'armée, j'étais fier du jugement impartial porté sur nos soldats par un étranger.

A vous, mes anciens camarades, j'offre cette traduction d'un récit rempli des sentimens d'admiration que votre conduite a inspirés à l'auteur qui en fut le témoin.

L'héroisme s'y montre partout comme une éclatante lumière qui inonde toutes les parties d'un magnifique tableau.

Ce brillant fait d'armes prouve que l'armée a conservé sa noble et fière individualité, coin de fer sur lequel viendront se briser les projets anti-français des hommes de chicane, des traitans (*) intrigants politiques, gens de trahison, de ténébreuses ménées qui parlent de l'inutilité d'un état militaire dispendieux, et s'efforcent de réduire la France à leur taille. Dans l'armée se conservent les traditions de loyauté, d'honneur, de désintéressement, de fidélité à la patrie. Nos soldats ont bravé le sifflement des balles parisiennes, les laves du volcan populaire pour défendre leur souverain et leur drapeau ; ils meurent en Afrique

(*) En parlant des avocats, des traitans qui sans cesse cherchent à déconsidérer l'armée, je n'ai pu avoir en vue les hommes au coeur généreux qui font servir leur talent à la défense des vrais intérêts du pays, à faire triompher la justice à la tribune comme au parquet ; ni ses commerçans, ces industriels qui contribuent à la gloire de la France en enrichissant leur pays et qui partout jouissent d'une juste considération, et sont les bienfaiteurs, les pères de leur nombreux ouvriers.

pour venger l'honneur de la France; eux au moins ont droit à l'estime de l'Europe, et ils la possèdent toute entière.

En 1823, au milieu du parlement anglais, on ne put s'empêcher de payer un tribut d'éloges à l'admirable discipline observée par l'armée française en Espagne.

En 1837, c'est un Allemand qui supplée au laconisme de bon goût qui a régné dans les rapports du Maréchal Valée.

Notre armée à mérité une pareille récompense; si d'ambitieux tribuns la lui dénient, les étrangers la lui décernent.

Qu'elle soit un adoucissement aux justes plaintes qui s'élèvent de son sein, et arrachent à un journal militaire les lignes suivantes:

„L'intérêt matériel est aujourd'hui la base „sur laquelle pivote notre étrange société. „Qu'elle voix peut donc élever l'armée au mi„lieu de cette lutte obscène des égoismes en „présence. Les soldats vivent d'honneur, de „loyauté, d'abnégation, et aujourd'hui toutes ces „saintes religions, tournées en dérision, sont „devenues objets de moquerie universelle; on „regarde ceux qui ont conservé ces vertus „comme des niais et comme des enfans qui

„ne veulent pas vivre de la vie de leur „siècle. L'avenir est aujourd'hui aux intri- „gants, aux beaux parleurs, la voix est fer- „mée à ceux qui, au milieu de cette confu- „sion n'encensent que le dévouement sans bas- „sesse, que la justice sans arrière-pensée. „Puisqu'il en est ainsi, pourquoi donc entrai- „ner vers les drapeaux une jeunesse ardente „qui croit et espère encore? Ne serait-il pas „plus loyal de leur dire franchement que la „carrière militaire est fermée?"

Malheureusement oui, le noble caractère du soldat n'est plus de ce siècle. Il ne comprend pas luì ces viles apostasies, qui trouveront des échos terribles dans la postérité; aussi en 1814, en 1830 beaucoup se sont éloignés des rangs de l'armée, car à ces deux époques le soldat français mit son honneur dans la fidélité au malheur, du grand capitaine qu'il accompagna sur tous les champs de bataille, du roi légitime dont il forma la garde.

A son attachement pour son souverain, s'allie dans le coeur du soldat l'amour pur, sans arrière-pensée pour son pays; ainsi, en 1815 sur un bruit vague que l'Europe en armes discutoit la question du partage de la

France, vit-on l'armée impériale campée sur les rives de la Loire entrer par une impulsion irrésistible en pourparlers avec les chefs Vendéens, et s'il l'eut fallu, les immortelles légions de Napoléon, les héroiques bandes de La Rochejaquelein confondues, n'eussent formé qu'une armée française.

Encore naguères, dans l'Algérie, d'anciens officiers de la garde ont servi volontairement, sans pour cela renier leur conviction politique, car ils versèrent leur sang pour la conservation de ce diamant ajouté par un Roi à la couronne de France; ainsi sont glorieusement morts l'intrépide Richepanse, le jeune et brillant colonel Oudinot, ainsi tous deux furent noblement vengés par leurs frères.

En 1837 sous Constantine, un Richepanse a été blessé aux lieux mêmes où l'année précédente son frère avoit reçu une balle au coeur; quelques mois plustôt l'armée avoit vu avec admiration une de ses plus belles illustrations, le général Oudinot, voler en Afrique, y être blessé en vengeant son frère, à son retour remercier publiquement la France du grade de lieutenant général dont on avait cru devoir récompenser sa valeur, puis rentrer dans la re-

traite dont un si noble motif avoit pu seul le faire sortir.

Ah ! si une telle armée, si de tels soldats calomniés, méconnus, étoient chargés de la politique, nous serions bien tranquilles sur l'avenir de cette colonie dont les Bourbons ont doté la France.

Mais il n'en est pas ainsi, la prise de Constantine a inspiré de la jalousie et de l'inquiétude à la grande Bretagne, et tout fait craindre que ces remparts devant lesquels un général en chef a trouvé une mort glorieuse, que cette terre devenue française par le noble sang dont elle est imprégnée, ne redevienne sur l'injonction anglaise la propriété du Bey vaincu qui certes sera bien étonné (lui, dont un général français crut devoir mettre la tête à prix, tant parurent atroces les actes de son administration) qu'on aille le chercher dans les solitudes du désert ou il cache la honte de sa défaite, et son impuissance, et que nos gouvernans lui rendent un pouvoir dont il fit un si exécrable usage.

Les lettres de Bône annoncent déjà à quels longs intervalles sont expédiés les convois pour ravitailler la garnison de Constan-

tine, déjà les bruits de cession à Achmet Bey circulent dans l'Algérie, et il est expressement défendu à toute personne se rendant à Constantine de s'y livrer à aucune opération commerciale, car au jour de l'abandon les fonds des spéculateurs et des colons coureroient de grands risques. Telles n'étoient pas les pensées du roi de France, lors de la glorieuse et politique conquête d'Alger, le gouvernement ne songeait alors qu'à augmenter la prépondérance de l'empire Français, sur les points les plus importans de l'Europe, et à abaisser l'influence anglaise. Aussi la prise d'Alger rapidement effectuée, jeta un grand éclat sur nos armes, et produisit une impression puissante en Orient. Ces résultats étoient incontestables et incontestés, toute la régence reconnut la souveraineté de la France.

Que de prospérité n'eussent pas produit en peu d'années peut être cette attitude toute française, l'occupation sans cesse étendue, la colonisation encouragée, et probablement la réunion légale de l'Algérie, et son assimilation aux autres provinces du royaume; mais il n'en est plus ainsi, nos tribuns comprennent autrement l'intérêt l'honneur la politique de la France!

Par une ingénieuse allégorie, on représente l'Histoire arrachant de la vie du grand Condé les pages où se trouve rapporté l'époque de sa félonie envers son Roi; félonie que le héros fit ensuite si glorieusement oublier. Des pages de l'histoire de la France pendant ces sept dernières années, à voir tout ce qui se passe, on peut affirmer que pour l'honneur de la nation, on ne pourra conserver que celles imprimées avec le sang de nos soldats sur le sol africain, gravées avec la pointe de leurs bayonnettes sur la muraille de Constantine.

Kercado Molac.

LETTRES
sur l'expédition de Constantine
en 1837.

Ire Lettre.

Bône, Août 1837.

Enfin, des préparatifs de guerre, la réunion d'une armée, l'armement d'une flotte prouvent que la France s'est décidée à la conquête de Constantine, et qu'une jeunesse impatiente de combattre, va sous les murs de cette ville montrer par sa valeur qu'il faut attribuer à l'intempérie de la saison les malheurs de Novembre 1836; l'Europe est attentive, et son intérêt se reporte, comme jadis au tems de Massinissa sur cette ancienne capitale de la Numidie. Il est donc opportun de receuillir tout ce qu'ont écrit sur ces lieux, les historiens de l'antiquité, et le voyageur Shaw, et tout ce qu'en rapportent les naturels du pays.

Constantine presque détruite par un siége et de longues guerres fut reconstruite et embellie par l'Empereur Constantin, qui lui donna son nom. Les Arabes

mêmes le lui conservèrent, car ils la nomment Constantina. Aurélien Victor rapporte dans la vie de Constantin: „*per Africam sacerdotium decretum Fla-*„*viae genti Cirtaeque oppido, quod obsidione Alexandri* „*ceciderat, reposito ornatoque, nomen Constantina in-*„*ditum.*“

Constantine est donc la Cirta des anciens, dont Pline indique fort exactement la position à 48 milles dans les terres. Dans la brochure de Monsieur le Maréchal Clausel, on lit: „Suivant le président de Bros-„ses, *Cirta* en phénicien voudrait dire la ville par ex-„cellence.“ — Sur la foi d'une autorité plus ancienne on peut prétendre qu'en langue punique *Cirta* signifie *Etat* (¹).

Cirta fut la capitale des anciens rois Numides; Massinissa y régna 60 ans. Ptolémée la nomme Cirta Julia, comme ayant été conquise par César; d'autres écrivains romains l'appellent colonia Sittianorum, du nom d'une partisan nommée Sittius qui rendit de grands services à César, dans sa guerre d'Afrique et la reçût en dotation sous la domination romaine. Cirta comme le prouvent encore ses restes imposans étoit une ville grande, florissante et guerrière. Suivant Strabon, Micipsa y avoit mené une peuplade grecque et l'avoit rendue tellement puissante, qu'elle pouvoit mettre sur pied 20,000 fantassins, et 10,000 cavaliers. Salluste rapporte que les armées de Ju-

(¹) Bochardi chan. lib. I. Cap. 24: Cirtha, sive punice charta, id est civitas.

gurtha échouèrent contre Cirta ([2]), vu la force de sa position. Prise par les Vandales, reprise par les Numides, Constantine fut de nouveau dévastée dans les guerres de Bélisaire. Enfin l'Empereur Justinien ([3]) y fit de grandes réparations que Procope décrit ainsi: „La muraille d'enceinte était si basse qu'elle était „aisée à escalader, et si foible qu'il semblait que ceux „qui l'avaient bâtie n'avaient pas eu dessein qu'elle ser„vît à la défense. Les tours étaient si éloignées les „unes des autres que ceux qui attaquaient pouvoient „se tenir hors de la portée du trait. Enfin le tems „l'avoit entièrement minée; il semblait aussi que la „muraille du dehors n'avoit été faite que pour ser„vir aux assiégeans, elle n'avoit que trois pieds de „large, et n'était liée qu'avec de la boue, le pied „étoit de pierres dures, mais le haut n'étoit formé „que de moëllons tendres; Justinien en fit réparer „toutes les ruines du côté du septentrion et de l'oc„cident, il doubla le nombre des tours, et les fit re„hausser ainsi que les murailles. La ville située sur „une éminence manquoit d'eau, il y avoit à un mille „des fontaines qui arrosoient un bois, Justinien y fit „construire un grand aquéduc, et distribua de l'eau „dans Constantine. Ces ouvrages acquirent à Justinien, „le nom de second fondateur de cette cité."

La domination du Bas-Empire en Numidie qui

([2]) Sallust. Bell. jug. §. 25. Jugurtha neque propter naturam loci Cirtam armis expugnare potest.

([3]) Procopius de Aedificiis. lib. 2. cap. 5.

date du renversement du trône de Gélimer, dernier roi des Vandales en 534, ne fut ni aussi complette, ni aussi respectée que celle que les vieux Romains y avoient imposée; les relations commerciales étoient interrompues entre les différentes villes, les barbares interceptant les communications. Comme tous les peuples vaincus qui fuient l'esclavage, les Vandales s'étoient réfugiés dans les montagnes; ils s'y joignirent aux Numides dont ils avoient été les vainqueurs, et qui les avoient précédés dans ce dernier asyle de la liberté; à la fusion de ces deux peuples les Kabyles d'aujourd'huy durent leur origine.

De ces rochers inaccessibles Vandales et Numides bravoient les soldats du bas-empire, et quoique Salomon qui succéda à Bélisaire obtint sur eux quelques avantages, il ne put cependant jamais les réduire.

Tel étoit l'état des choses dans la *Provincia Africa,* lorsqu'au 7ème siècle les hordes mahométanes et arabes, accourant de l'orient et unissant le fanatisme religieux aux vertus guerrières, à l'amour de la gloire, vinrent planter le croissant sur les ruines de Carthage et aux lieux mêmes où avoit plané l'aigle romaine, brillé la croix de Constantin, le musulman imposa ses nouvelles doctrines par l'éloquence de sa parole, et le tranchant de son sabre.

Depuis lors un voile impénétrable ne permit plus de connaître les destinées de Constantine; les voyageurs des pays chrétiens ne purent plus pénétrer dans ces contrées, d'où sortoient ces armées d'infidèles

qui, ménaçant la chrétienté de leur domination, ne furent vaincues et refoulées que par l'épée de Charles Martel.

Peut-être quelques esclaves européens sont-ils parvenus jusqu'à l'ancienne capitale de la Numidie, mais aucun n'en revint pour redire dans sa patrie ce qui se passoit au coeur de ce royaume barbare; même lorsque plus tard les Maures chassés d'Europe après une possession de 800 ans, d'une partie de l'Espagne, eûrent tous repassé le détroit, et que de leurs côtés, les chrétiens pénétrèrent en Afrique, l'intérieur des terres resta inconnu, car les Espagnols et les Portugais bornèrent leurs conquêtes à quelques villes du littoral, qu'ensuite, à l'exception de Ceuta, ils abandonnèrent l'une après l'autre. — La capitale de Massinissa resta donc pour l'Europe pendant plus de 1000 ans, une ville fabuleuse, dont on n'entendoit jamais parler.

Le savant et célèbre docteur Anglais Shaw qui de 1720 à 1732 parcourut les états barbaresques fut, depuis Bélisaire jusqu'au 18ème siècle, le seul voyageur qui put donner d'exacts renseignemens sur Constantine si florissante du tems des empereurs, et que dix siècles de domination barbare avoit presque réduite à n'être plus qu'une ruine, attestant par le grandiose de ses proportions, le génie et la puissance de ses anciens possesseurs. Le voyage de Shaw dans les régences d'Alger et de Tunis prouve l'étendue de la science de son auteur et la profondeur de ses réflexions. Il est encore aujourd'hui le meilleur guide des Français pour leurs expéditions dans l'in-

térieur des Beyliks, pour ce qui a rapport aux recherches archéologiques qui, au reste, depuis 1830 n'ont donné que de pauvres résultats. Malgré son style suranné, Shaw l'emporte par la lucidité et la fidélité de ses descriptions sur tous les voyageurs qui depuis lui, ont écrit sur le même sujet; sans doute son oeuvre n'est pas exempte d'erreurs, mais elles sont involontaires, causées par de faux rapports des indigènes; il n'imite pas de célébres écrivains de nos jours, dont l'imagination poëtique, a fait souvent aux dépens de la vérité, d'enchanteresses descriptions de lieux fort peu intéressans. En lisant Shaw, c'est bien la Barbarie que l'on parcourt.

Cirta, dit l'historien anglais, devoit, à en juger par ses ruines, avoir un mille de circonférence; elle s'étendoit du sud au nord et se terminoit par un escarpement de 600 pieds de profondeur; de ce point elle se présente admirablement dans la direction du sud-ouest; la vue se repose sur de belles vallées séparées par des collines boisées et arrosées par des rivières et mille ruisseaux, à l'horison se développe la fertile plaine de Hameschah. Il ne fut pas possible à l'armée française, dans l'expédition de 1836, de jouir de ce magnifique panorama; elle ne fut pas maitresse des positions du côté du sud-ouest, et des lieux qu'elle occupa, le tableau n'offre aux regards, que des montagnes et d'arides rochers. Le docteur Shaw parle avec admiration des ruines de la ville au sud-ouest. „Les citernes colossales, dit-il, et le magnifique ré-„servoir des eaux attestent le génie des anciens Cirtéens

„qui firent ces ouvrages dignes d'un grand peuple et „pour lesquels il fallut d'énormes travaux et d'immenses „matériaux. Tout près de l'escarpement, ajoute-il, se „voient les ruines d'un édifice considérable qui au-„jourd'huy sert de caserne aux troupes du Bey.“

Le fameux pont que les Romains construisirent sur le Rummel, se trouve en face de la porte Bab-el-Cantara, et réunit les deux côtés de cette grande coupure qui sépare la ville de la montagne Mansoura; sur ce point eut lieu l'attaque principale du Maréchal Clausel, mais à travers la fumée du canon et la grèle de balles et de mitraille qui accueillit les Français et leur fit éprouver des pertes considérables, ils ne purent guère examiner attentivement ce pont admirable; ils se rappellent seulement qu'il est large, très élevé et formé de 3 étages d'arches superposées, comme le pont du Gard en France. En 1827 Achmet Bey le fit réparer par des Italiens. Le docteur Shaw ne l'avoit vu qu'en ruine; il donne les dessins de ses bas-reliefs et en parle en ces termes:

„Ce pont étoit un véritable chef d'oeuvre, les dif-„férentes galeries et colonnes des arches sont ornées de „guirlandes et de têtes de taureau; sur les arches mêmes „se voyent des caducées et autres emblèmes, entre „autre, un groupe representant une femme qui se „tient sur deux éléphans se regardant en enlaçant „leurs trompes; la femme porte une coquille sur la „tête, ses cheveux sont frisés, sa robe collante, de sa „main droite elle la relève indécemment, ayant l'air de „regarder la ville d'un air insultant.“

Un monument non moins remarquable et qui prouve aussi la splendeur de Cirta, est un arc de triomphe qui au tems de Shaw existoit encore en grande partie; les Arabes le nomment Kassir-Gulah, ou le château du géant, et racontent à son sujet de merveilleuses histoires.

Comme tous les arcs de triomphe, celui de Constantine est formé de 3 portes voûtées dont la principale, celle du milieu, est dans ses proportions le double des deux latérales; d'après le dessin qu'en donne Shaw, il a beaucoup de ressemblance avec l'arc de Marius, près d'Orange, bien qu'étant plus grand, et d'une architecture plus simple, les faces sont décorées de festons, de trophées et quelques autres ornemens en bas-reliefs, mais on n'y voit aucun grand sujet tel que triomphe ou bataille. Les colonnes d'ordre corinthien qui supportent la voûte principale, sont d'un goût tout -à-fait particulier aux monumens de l'ancienne Cirta; elles sont font dégradées. Tel étoit l'état de ce monument il y a un siècle, tel, à peu près, il est encore aujourd'huy. Les Musulmans ont peu de respect pour les antiquités et ne se font aucun scrupule de les détruire pour leur utilité particulière, mais jamais pour le seul plaisir de la destruction, comme agissoient les Vandales. — Ce que ces derniers n'ont pas eu l'idée de faire disparaître, existe encore actuellement, grâce à l'indolence des Arabes, et à leur indifférence pour tout ce qui porte le cachet du tems.

Constantine est la capitale de la province ou Beylik de ce nom, elle est située au-delà du petit Atlas, et bâtie en amphithéatre sur le penchant d'un rocher

de granit, s'élevant vers le nord-ouest dans une presqu'isle contournée par la rivière Oued Rummel (de sable) et dominée par la montagne El-Mansoura, dont elle est séparée par une grande anfractuosité où coulent les eaux du Rummel. La ville compte environ 1700 maisons, sans terrasses, contrairement à l'usage mauresque, mais couvertes en tuiles; sa population est de 30000 ames, Maures, Coulouglis et Juifs; 8000 hommes sont capables de porter les armes.

Constantine, presqu'entièrement entourée de rochers, a la forme d'un ovale allongé dans la direction du sud-ouest; on y entre par quatre portes: Bab-el-Gabia qui communique avec la rivière el-Rummel; Bab-el-Oued ou de la Rachba vers le sud, peu éloignée de la première, et conduisant aux ruines; Bab-el-Djedid (porte neuve) où aboutit le chemin d'Alger, et enfin Bab-el-Cantara (porte du pont) en face du mont Mansoura qu'occupoient les Français dans la dernière expédition.

Les trois premières portes sont réunies par une muraille antique, haute de 30 pieds, souvent sans fossé et défendue par des batteries élevées; sur les autres points, la muraille d'enceinte est basse et sans terrassement, mais le rocher de granit coupé à pic y forme un mur naturel.

La Casbah est l'édifice antique cité par Shaw: bâtie sur la partie élevée de la ville, cette citadelle est défendue par quelques canons. Elle couronne le rocher de granit à l'endroit des plus forts escarpemens, et

commande la ville, mais elle est dominée par les rochers au nord et nord-est.

Les Cactus (Cactus opuntia) sont aussi une des défenses naturelles de Constantine; ils garnissent les rochers et les murs, voilant la ville de leurs feuilles immenses; pour qu'un assaut devînt possible, il faudroit détruire ces obstacles, car ils rendroient toute brèche impraticable à plus de 2 à 3 hommes de front.

Le Palais du Bey occupe le centre de la ville; il a des rapports avec la vieille résidence des Deys à Alger, moins élevé, mais d'une plus grande étendue et formé de plusieurs bâtimens qui communiquent entre eux.

Les rues sont tortueuses, sombres et étroites; les maisons touchent presque par le haut, celles de l'autre côté de la rue, de manière qu'on se trouve abrité de la pluie et du soleil. La rue principale est la Suk-el-acba, (rue du marché aux laines) qui, en face de la porte d'el-Cantara, conduit du pont romain à Bab-el-Oued; elle est remarquable par un grand cyprés et un mât d'étendard sur lequel flotta le drapeau rouge, lorsque le Maréchal Clausel arriva sous Constantine. La rue Suk-el-Kolak, conduisant à la Casbah; enfin la grande rue, Suk-el-Kebir, partageant la ville en deux parties.

Constantine possède plusieurs mosquées surpassant en beauté celles d'Alger et de Tunis. — Elles sont surtout riches en colonnes de marbre tirées des carrières avoisinant la ville, et en mosaiques toutes d'origine

romaine. Les principales mosquées sont celles de Sidi-el-Kettani, Sidi-el-Kebir, et Sidi-Bouksea.

Les approches de la ville sont envahies par les cimetierres et les tombeaux de Marabouts; la plu part des familles musulmanes ont leurs sépultures sur la montagne Coudiat-Aty, et à la porte Bab-el-Gabia; généralement elles ne sont indiquées que par de simples pierres tumulaires sans inscriptions. Les tombes de quelques beys assassinés, des marabouts et des *Chalebs* sont seules surmontées de beaux monuments. Le cimetierre des juifs est situé au pied du mont Mansoura; les tombeaux israelites consistent en arcades de marbre blanc ornées d'inscriptions hébraïques et de guirlandes de fleurs.

A peu de distance de la ville à l'occident, se trouvent les sources thermales très renommées de Sidi Mimum, ainsi nommées d'un Marabout placé auprès; dans ce même lieu on voit des tombeaux romains dont les inscriptions sont bien conservées.

A un quart d'heure de Sidi-Mimum, on découvre une jolie fontaine, Kabat-bir-Ahal, dont l'eau est fraiche et limpide, et les bords couverts de tortues, qui sont le sujet de contes populaires les plus extravagans. Les femmes arabes (dit Leo l'Africain) (4) considèrent ces tortues comme des démons, et si un de leurs parens est saisi de la fièvre, ou si un malheur frappe leur famille, elles l'attribuent toujours à ces innocens animaux.

(4) J. Leonis descriptio Africae. lib. V. pag. 211.

Le Rummel qui baigne les murs de Constantine, prend sa source à cinq journées de cette ville, dans la partie la plus intérieure de l'Atlas; pendant son cours il change sept fois de nom, aussi est-il communément appellé par les Arabes, Oued-el-Kebir. (le grand fleuve.) Il est guéable en toutes saisons; par les fortes pluies il a 4 pieds d'eau, mais sa profondeur ordinaire n'est que de 2 pieds. A une demie lieue de la ville, cette rivière se fraye un cours souterrain, les rochers obstruant celui à ciel ouvert qu'il suit au fond de la ravine; sans cette admirable précaution de la nature toute la vallée de Constantine seroit envahie par les eaux, et convertie en un lac immense. — El-Rummel est l'Ampsaga des anciens, il fournit à deux aquéducs, dont l'un se trouve à la porte El-Gabia, et l'autre, plus considérable, à la sortie de son cours souterrain. Sa chute en cet endroit a de 5 à 600 pieds. — Ce lieu avoit autrefois une sinistre renommée; au tems des Romains et des Vandales, on y précipitoit les criminels et les femmes adultères. (5) Cet horrible supplice fut encore en usage contre les femmes Musulmanes jusqu'à la fin du 18. siècle. (6)

---

(5) Victoris Viterbiensis historia de persecutione Vandalorum lib. II. siv. fratris uxorem, ligato pondere lapidum, in Ampsagam, fluvium Cirtensem famosum, jactando demersit.

(6) La contrée sur la rive gauche du Rummel offre des plaines fertiles et cultivées, la rive droite baigne le pied d'el-Mansoura, à la porte d'El-Gabia est

Au nord-est de la ville, on voit la montagne El-Mansoura; elle est dépouillée d'arbres, mais la terre seroit facilement mise en culture; on la compare au mont Bouzaria, près Alger; le plateau du mont El-Mansoura est couronné de deux marabouts en marbre blanc, sous lesquels s'abritèrent le Maréchal Clausel et le Duc de Nemours pendant les terribles pluies qui firent échouer la première expédition; mais ces deux personnages cédèrent aux blessés ce seul lieu de réfuge. Du mamelon ouest du Mansoura qui domine le premier plateau, il est possible de battre la ville avec des pièces à grande portée. — Mais il paroit que l'on projéte d'établir les batteries de brèche sur le mont Coudiat Aty, au sud-ouest, qu'occupoit la brigade Rigny, et duquel le valeureux colonel Duvivier dirigea la principale attaque, (¹)

---

une cascade, où commence la ravine profonde, qui contourne plus de la moitié de la ville, et, peut être considérée comme un immense fossé regnant le long des murailles jusqu'au pied de la Casbah, depuis la porte d'El-Gabia, jusqu'à celle d'El-Cantara; cette ravine n'a que 50 mètres de profondeur et 90 mètres de largeur; vis à vis de la Casbah la coupure est beaucoup plus large et plus profonde. — Au dessous de la ville, non loin de la Casbah, est une cascade dite des tortues, elle fait mouvoir des moulins à blé. (Extrait du mémoire du Cap. Saint-Hyppolite.)

(¹) (Extrait du rapport du colonel Duvivier commandant les 2ème et 3ème bataillons légers d'Afrique, brigad. de Rigny.)

Nuit du 23 au 24 novembre. — Vers 11 heures $^1/_2$, l'ordre fut donné au colonel, d'attaquer, avec le ba-

Cet Achille français, à la tête d'une poignée des plus braves du 1er bon d'Afrique s'élança par l'entrée de Bab-el-Oued, et furieux de la résistance que la porte de fer opposoit au feu de l'artillerie, (les Français n'avoient que des pièces de 12) ce colonel

---

taillon d'Afrique, la porte située en face de *Coudiat-Aty*, nommée dans le pays Bab-Raiba (Porte du Marché). La colonne se mit en route en tournant par la gauche de *Coudiat-Aty;* mais l'ennemi s'en aperçut bientôt et commença à tirer. La colonne fut arrêtée dans un fond très-près de la place. Le colonel se porta de sa personne dans le faubourg pour mieux reconnaître les lieux; il plaça la 1re compagnie (Soutoul) sous un hangar à droite; la 2me compagnie (Troncosso) contre la mosquée au centre; elle devait chercher à s'établir solidement dans la mosquée. Il plaça également la 3me compagnie (capitaine Gouvion) à gauche, derrière une espèce de contregarde en terre et en boue, où elle se trouvait défilée. Le but était d'avoir ainsi trois compagnies, qui, lorsque le temps serait venu, pourraient tirailler contre la place. Puis il marcha avec le reste de la colonne contre la mosquée.

Avant d'engager la colonne dans la rue qui menait à la porte du marché, le colonel, sachant que vers la gauche il devait exister une autre porte nommée Bab-el-Djedid (Porte-Neuve), chercha à trouver le chemin qui pouvait y conduire; mais nulle part il ne put rencontrer d'issue pour se porter de ce côté. Il trouva un grand bâtiment dont la porte très-large était ouverte, le capitaine Grand, accompagné de quelques chasseurs l'explora, mais il était sans autre issue, et il fut reconnu que c'était un fonduck (marché), probablement le marché aux huiles; il fallut

frappoit de son sabre les battans de cette porte qui arrêtoit sa marche, demandant des haches pour la briser, ou des sacs de poudre pour pratiquer une mine, dont l'explosion eut pu être fatale aux Français mêmes.

---

donc se résoudre à aller directement sur la porte du marché par la grande rue qui y conduisait; on le fit en glissant les compagnies paires suivant le côté droit, et les compagnies impaires suivant le côté gauche; l'artillerie suivit le même chemin, et, parvenue à trente pas de la porte, dans un petit rentrant, elle chargea et tira deux coups contre celle-ci. Le lieutenant Bertrand y déploya beaucoup de courage en chargeant presque à lui seul ses pièces; car un créneau de flanc, et tirant à très-petite distance, frappait juste dans ce rentrant, et y renversait les canonniers et les chasseurs qui s'y trouvaient. Du reste, les balles sillonnaient la rue, le canon y lançait de la mitraille, et il était presque impossible de passer d'un côté à l'autre sans être touché.

Voyant que ces moyens d'artillerie, à cette distance, ne pouvaient rien produire d'efficace, le colonel se décida à porter son monde jusque contre la porte, afin d'enfoncer celle-ci avec la hache et le sac de poudre. Ce mouvement fut exécuté avec élan, et soldats et officiers vinrent jusque contre celle-ci. Le capitaine du génie Grand y était également; mais là, pendant dix minutes, on demanda vainement les haches et la poudre, rien ne répondit, ni à la voix du colonel, ni à celle du capitaine Grand, qui, bientôt blessé, fut obligé de se retirer. Voyant qu'avec des crosses de fusil et des baïonnettes il était impossible d'enfoncer cette porte bardée de fer, le colonel résolut de faire retirer son monde, et en donna l'ordre. Ce mouvement, excessivement dangereux, et dans le-

La troupe de Duvivier ne fut pas secourue par le Général de Rigny ([8]), cependant ses soldats, épuisés par des privations de toute espèce, des fatigues inouies ne cédoient pas un pouce de terrain, tant l'exemple donné par un pareil chef enflammoit leur courage; ils tomboient autour de Duvivier, frappés à bout portant par le feu des assiégés. Le capitaine du génie Grand fut blessé grièvement en voulant miner la porte . . enfin les haches promises n'arrivant pas, force fut au brave colonel d'ordonner la retraite; il se retira lentement, le dernier de tous; le courageux Lieutenant Henri Bertrand, s'attela lui-même à un canon dont les chevaux avoient été tués . . il n'eut pas voulu, l'intrépide jeune homme, laisser aux Arabes ce gage de victoire, pour un combat dont toute la gloire appartenait aux Français.

Duvivier est convaincu que la porte Bab-el-Oued, est le point le plus vulnérable de Constantine, et

---

quel les hommes n'étaient plus animés par l'espoir de vaincre, se fit avec bien peu de désordre; les pièces furent ramenées par le lieutenant Bertrand et un de ses canonniers; des caisses de munitions furent rapportées sur les épaules par des chasseurs, car les mules avaient été tuées. La majeure partie des blessés fut également rapportée, et dès que les compagnies parvinrent à hauteur de la mosquée et de la contre-garde, elles y furent arrêtées et défilées.

([8]) La réputation du Général de Rigny est trop bien faite pour attribuer cette inaction á d'autres motifs qu'à des ordres supérieurs, ou à l'impossibilité d'envoyer plus de monde sur un lieu de combat si restreint.

comme son opinion, (quoique celle d'un partisan du Maréchal Clausel) a beaucoup de poids aux yeux du nouveau gouverneur, il est à croire que l'attaque principale aura lieu des hauteurs de Coudiat-Aty.

Au dire des naturels, la ville prépare une vigoureuse résistance; depuis une année on en fait les dispositions, mais les travaux en sont trés mal combinés; et probablement, Achmet Bey, n'aura pas plus qu'à la dernière expédition, le courage de diriger lui-même la défense, mais en laissera le soin à son Khalif, et aux Kabyles; et de sa personne, à la tête de sa cavalerie il se retirera vers le sud, mettant toutes ses espérances dans l'assistance de Davudy-ben-Ghana son beaupère, puissant Cheick de Sahara.

Les Français qui désirent des ennemis dignes d'eux, en ont à craindre un, contre lequel leur valeur deviendroit impuissante. Le manque d'eáu et de fourrages! La sécheresse est telle, même à Bône, que les citernes commencent à se dessécher, et que les pauvres chevaux et bêtes de trait cherchent envain quelques touffes d'herbes dans des paturages brulés par le soleil d'Afrique.

Si Constantine est défendue avec courage, et quelque talent, et que l'armée française soit forcée de camper quelques semaines sous ses murs, le résultat de l'expédition devient douteux et une seconde retraite possible, car la plupart des chevaux périroient alors infailliblement; mais il est beaucoup plus vraisemblable que Constantine succombera à la première attaque, dès que l'artillerie de gros calibre en aura brisé les por-

tes. Oh! alors, malheur à ses habitans; une soumission bien prompte peut seule prévenir pour eux une épouvantable catastrophe, tant le souvenir du dernier échec à rempli les coeurs d'un profond sentiment de vengeance. — Les auxiliaires indigènes sont généralement des hommes cruels, aux quels la pitié, la générosité sont complettement étrangères; d'ailleurs dans cette guerre, sous ce ciel dévorant, les fortes passions s'exaltent encore, la cruauté, la soif des représailles deviennent égales des deux côtés et pétrifient les coeurs.

Au reste, il faut prendre Constantine! .. Ce résultat est devenu une nécessité, une victoire peut seule rendre à l'armée le sentiment de sa force, et dissiper les sottes illusions que la retraite de 1836 a inspirées aux ennemis; plongé depuis cette époque dans l'inaction, le soldat français y pense sans cesse avec amertume, il pourroit cependant être fier du courage qu'il a déployé, de l'admirable constance avec laquelle il a supporté les souffrances les plus cruelles de la guerre, mais pour des Français cette vie monotone, le service insipide de camp et de blockaus sont insoutenables. — Il faut des combats, il faut une victoire pour ramener la gaieté nationale, pour étouffer ce besoin de la patrie, qui s'est emparé de bien des coeurs.

Lettre II.

Bône 18. Septembre.

Le camp Raz-El-Akba est occupé par l'avant garde de l'armée; la résistance des troupes du Bey a été insignifiante, et s'est bornée à quelques coups de fusils échangés entre les tirailleurs. Le quartier général et 8000 hommes sont restés à Medjez-El-Ammar. Le gouverneur vient d'arriver ici avec plusieurs généraux pour recevoir le Duc de Nemours; ce jeune prince prendra le commandement de la brigade d'avant garde. — Il y a grand conseil de guerre aujourd'huy à midi, plusieurs officiers généraux, entr'autres Messieurs de Caraman et de Rulhières sont, dit-on, contraires à l'expédition, regardant la saison trop avancée. Le bateau à vapeur, le Sphynx, nous a amené le 16 quatres compagnies de la légion étrangère; le 12me de ligne est encore embarqué sur des batimens du commerce devant purger sa quarantaine de cinq jours; ce régiment arrive de Marseille où le choléra vient d'éclater. On attend encore deux régimens de France.

Le Colonel Duvivier reste toujours commandant du camp de Ghelma, qui a pourtant perdu toute son importance depuis que les avant-postes de l'armée en sont à une journée de distance. Ghelma, n'est plus qu'un vaste hopital recevant tous les malades de Medjez-El-Ammar, parceque sa localité est très

saine, et que la place n'y manque pas. On s'étonne généralement qu'un officier aussi remarquable que le Colonel Duvivier soit ainsi laissé en arrière, lui, qui tiendroit si bien sa place au quartier général; certes le Général Damrémont rend tout autant de justice que son prédécesseur au mérite d'un tel militaire, mais le Colonel Duvivier est un partisan du Maréchal Clausel, les envieux de sa renommée profitent sans doute de cette circonstance pour l'empêcher d'être nommé à un commandement important, et où ils savent qu'il agiroit de manière à ajouter une nouvelle gloire à celle qu'il a acquise dans la dernière expédition, gloire qui a rejaillie sur des soldats dignes d'un tel chef; et les a consolés des désastres de cette campagne.

M. Adrien Berbrugger a reçu l'ordre du gouvernement français d'accompagner l'expédition en sa qualité d'antiquaire; il s'est adjoint plusieurs savans naturalistes; chacun d'eux se charge d'une branche à part, communiquera ses observations et le résultat de ses recherches scientifiques; le tout est destiné au cabinet d'histoire naturelle, et au musée d'antiquités africaines, établis à Alger. On doit aussi opérer des fouilles dans les ruines d'Hippo Régius colonia (Hippone des anciens), non loin de Bône.

Lettre III.

Bône, 21. Septembre.

On pense que le mouvement en avant sur Constantine commencera le 27 ; il régne dans l'armée une incroyable activité, on compte tout au plus 18000 hommes de troupes, et cependant le matériel de guerre, les bagages feroient croire à une réunion bien plus considérable, Une foule d'officiers d'état major presque tous jeunes, et des plus nobles familles de France, ou fils des illustres maréchaux ou généraux de l'empire, sont réunis autour du Prince ou du gouverneur général. Bône est en outre remplie d'officiers étrangers qui feront la campagne en volontaires; parmi eux, je puis citer le Capitaine Muralt, du 3e Régiment Suisse au service de Naples, qui fut avec moi à Bélida, et accompagna plus tard le Général Bugeaud à la Tafna; le Capitaine Russel, de l'armée autrichienne; le lieutenant bavarois Rapp, puis des officiers anglais, prussiens, danois, dont j'ignore les noms.

Une trentaine de Cheiks déserteurs du parti d'Achmet accompagneront aussi l'armée française; ils s'attribuent une grande influence sur les Arabes, mais n'en ont encore entrainé aucun dans leur défection.

Le vieux Hadji-Soliman, beau-frère d'Achmet, et son mortel ennemi commande les sphais irrégu-

liers, il est probable que les Français l'établiront Bey de Constantine, si Achmet ne fait pas la paix avant la prise de sa capitale.

Lettre IV.

Bône, 25. Septembre.

Le Camp de Medjez-El-Ammar, a été attaqué le 23, par l'armée du Bey, l'infanterie arabe s'est approchée des batteries françaises jusqu'à portée de fusil, et fut repoussée avec une perte considérable. Le combat a été surtout trés acharné au pied de Raz-El-Acba qui étoit occupé par les Zouaves, et le 47me régiment de ligne; les Arabes ont laissé plus de cent morts sur la place; la perte des Français n'est que de 6 morts et 35 blessés; le gros de l'armée de Constantine est posté à Hammam-Meskutin (les bains maudits); ce point est en ce moment presqu'innaccessible.

Puisque j'accompagne l'état major général, je ne pourrai plus probablement vous écrire que de Constantine, ou à mon retour; mais alors je vous promets une consciencieuse description de ce dont j'aurai été témoin.

Lettre V.

Bône, 24. Septembre.

Une conspiration vient d'être découverte à Tunis: un vaisseau de guerre arrivé hier de cette ville nous en a apporté la nouvelle. Il s'agissait d'assassiner le Bey et de le remplacer par un Pacha à la nomination de la sublime Porte. Khasera-Hadschi, premier ministre du Bey étoit le chef du complot; il a été étranglé ainsi que 20 Turcs de distinction. — Les conjurés étoient d'intelligence avec le Bey de Constantine, et le Grand Seigneur approuvoit leur entreprise, une partie de la flotte turque chercha à jetter quelques troupes de débarquement sur la plage tunisienne, mais en fut empêchée par l'escadre française. le but principal de la conspiration étoit d'opérér par Tunis une diversion en faveur du Bey de Constantine qui avoit imploré le secours de la Porte et qui, en fait d'intrigue, ne ménage rien pour résister aux Français; le Bey de Tunis est ennemi déclaré d'Achmet, dont il apprécie le caractère; aussi ce dernier qui a dans Tunis même un parti fanatique qu'il stipendie, n'épargne-t-il rien pour perdre un ennemi d'autant plus dangereux pour lui, que ce n'est que par Tunis que le Sultan pourrait envoyer au secours de Constantine.

J'ai recueilli sur les négociations entamées avec Achmet, et de la bouche même du négociateur quelques détails que je m'empresse de vous transmettre.

Busnak, juif algérien, et décoré de la légion d'honneur, a long tems habité la France, et son éducation est toute européenne; au mois de Juillet dernier, il fut de Tunis à Constantine, et se trouvoit porteur de lettres du gouverneur français; il fit d'abord mystère de son caractère officiel, et ne s'annonça qu'en sa qualité de fils d'un ancien ami du Bey, qui venoit saluer ce dernier; mais le soupçonneux Achmet devina le motif du voyage de Busnak qui ne fut accueilli qu'avec froideur et méfiance; il étoit forcé de coucher sur les dalles des salles d'attente du palais, il n'avoit même pas une lampe pour s'éclairer et on ne lui offroit ni le café ni les pipes qui sont les indices d'une réception hospitalière.

Busnak, à sa seconde entrevue avec Achmet, sentant qu'il étoit inutile, peut être même dangereux de feindre davantage, lui remit ses lettres de créance; les prétentions du gouverneur étoient: Reconnoissance de la souveraineté de la France; cession du pays entre le Raz-El-Akba et la mer, commerce exclussif avec Bône, au détriment de Tunis; enfin payement de 25 millions de francs pour frais de guerre. Achmet accéda à toutes ces demandes, sauf la dernière, qu'il accepteroit pourtant si le chiffre en étoit réduit. — Busnak apporta la réponse du Bey au camp de Merdjez-El-Ammar, mais il trouva les sentimens du gouverneur bien changés; on vouloit imposer à Achmet des conditions beaucoup plus dures; un Maure Mustapha-ben-Kherim en fut le porteur, il avoit autrefois été au service du Général d'Uzer.

Busnak fut renvoyé à Bône, sans qu'on daignât seulement le remercier, et maintenant il n'accompagne l'expédition qu'en qualité de simple spectateur. Le Bey rejetta les nouvelles propositions apportées par Kherim, et ne songea plus qu'à une opiniâtre résistance.

Busnak m'a dit avoir vu à Constantine onze déserteurs français, dont six ont embrassé l'Islamisme. — Achmet a affranchi pour trois années les Arabes de tout impôt, ce qui a causé une joie générale parmi ses partisans.

Les forces militaires du Bey sont considérables, et il y regne un grand désir d'en venir aux mains. Une partie est campée à Vad-El-Zenati, le reste sous les murs de Constantine.

Son infanterie consiste en Kabyles et Nègres, sa cavalerie en Arabes de la grande tribu de Sahara. Parmi les chefs réunis autour du Bey, Busnak remarqua le puissant Davudy-ben-Ghana. beau-père d'Achmet.

Le négociateur israélite m'a fait une description trés intéressante de la personne d'Achmet; (*) ses formes, dit-il, son très polies, ses manières remplies de noblesse, le caractère de sa figure est trés imposant, et sa bravoure personelle des plus brillantes; il porte une barbe rouge d'une longueur étonnante, son oeil est plein de feu, et d'un expression un peu sauvage; son armée et les habitans de Con-

(*) Voir aux pièces à l'appui.

stantine lui sont dévoués jusqu'au fanatisme; mais ce portrait me paroit plus que flatté et Busnak me semble avoir sur Achmet une opinion beaucoup trop favorable.

Lettre VI.

Bône, 25. Septembre.

Le duc de Nemours étoit souffrant tous ces derniers jours d'un rhumatisme à la jambe, qui l'empêcha de monter à cheval. Il part pour le camp aujourd'huy à midi. Le Général Damrémont accompagné de son état major est retourné hier à Medjez-El-Ammar. On assure que le mouvement sur Constantine commencera le 29; comme le camp n'en est qu'à quatre journées, on peut être rendu sous ses murs le 3. Octobre.

Dans une de mes lettres précédentes, je vous ai parlé de plusieurs naturalistes qui doivent accompagner l'armée; le général en chef en a formé une commission scientifique, en leur promettant toutes les aides possibles, pour faciliter leurs recherches archéologiques, et il a prié cette commission de lui soumettre le résultat de ses travaux après l'expédition terminée; les membres de cette commission scientifique sont Messieurs Saint-Hippolyte, Charles Laborde, Berrier, Magnet, Bercheron, Adrien Berbrugger, Maurice

Wagner ([10]). Le gouverneur publiera un ordre du jour qui enjoindra de remettre à ces naturalistes tous les objets d'art, ou ayant rapport aux sciences qui seroient trouvés; le tout sera destiné au Museum d'Alger.

La Commission ne quittera pas l'Etat major Général.

Lettre VII.

Merdjez-El-Ammar, 29. Septembre.

Le départ pour Constantine est décidément fixé au 1. Octobre; la force de l'armée française, y compris les corps auxiliaires indigènes ne dépasse pas 8000 hommes. Plus de 6000 fiévreux encombrent les hopitaux; en outre le choléra ayant éclaté dans les rangs du 12me régiment de ligne, le jour où il sortoit de quarantaine, il lui en faut recommençer une à Bône, car il ne peut plus pour le moment rejoindre l'armée. Ce régiment et ceux attendus de France formeront plus tard un corps de réserve qui, sous les ordres du Général Bro, ou du Colonel Bernelle rejoindra l'armée sous Constantine.

L'époque avancée de la saison fait sérieusement craindre de ne pouvoir ramener le matériel de siége à Bône après la reddition de la place; il sera donc

---

([10]) Ce dernier est l'auteur de cette correspondance.

indispensable d'occuper militairement Constantine jusqu'au printems, car sans cela, cette superbe artillerie tomberoit probablement au pouvoir des Arabes.

A la suite du combat du 23. Septembre, le Bey Achmet a dû abandonner son camp de Ouad-el-Zenati où il ne pouvait plus tenir, pour opèrer sa retraite sur Constantine. Nous apprenons d'un déserteur qui vient de nous arriver, que dans la journée du 23., la perte de l'ennemi a été très considérable. Les Zouaves (ou infanterie irrégulière d'Achmet) ont eu plus de 120 morts et 250 blessés, les Kabyles ont le plus souffert en voulant s'emparer d'une hauteur qu'ils ont abordée avec intrépidité, mais dont ils furent repoussés à la bayonnette; ce deserteur ajoute que la plus grande partie des Kabyles découragés par cet échec abandonnent le Bey et regagnent leurs montagnes.

Le duc de Nemours est arrivé ici le 26. Septembre; il semble se plaire beaucoup dans sa baraque princière construite de rameaux d'oliviers et de branches de pistachier.

Le camp de Merdjez-El-Ammar est trés beau, sa position dans une vallée resserrée par des montagnes boisées, et arrosée par le torrent Seybous est pittoresque et sauvage; ces tentes, ces ouvrages de fortification passagère, ces batteries armées, ce mouvement, ce bruit d'un camp contrastent singulièrement avec la paix d'une telle solitude.

Le Prince et le Gouverneur suivis d'un nombreux état major, visitèrent hier Hammam-Meskutin (bains

maudits), merveille de la nature sans contredit la plus étonnante qui se trouve dans toute l'Algérie.

Au milieu d'un camp, sous la tente, je ne jouis ni du calme ni du tems nécessaire pour vous décrire dignement ce que je viens de voir.

Les sources chaudes sont à 75° de Réaumur; elles tombent en cascades vaporeuses d'une élévation formée peu à peu du dépôt des substances qu'elles contiennent. Figurez vous si vous le pouvez, ces rochers gigantesques que leur blancheur éblouissante feroient prendre pour des glaciers, et qui dans leurs mille découpures fantastiques offrent au regard des figures bizarres, des temples, des aiguilles pyramidales, des marabouts; de toutes les jointures voyez s'exhaler des nuages de vapeur, ou suinter l'eau bouillante, donnez à ces objets des couleurs, blanc de neige, rougeâtre, gris, selon l'âge de ces masses qui sont le travail des siècles, puis cà et là, pour cadre du tableau, d'imposantes ruines romaines, et alors vous aurez une faible idée du pittoresque de ce paysage, dont la vue nous rendit immobiles de saisissement. Ce fut en vain que quelques uns de nous essayèrent de prendre un croquis de ce brillant tableau, leurs yeux restoient fixés sur ce rocher enchanté, dont il étoit impossible à leurs crayons de rendre les effets et de saisir les contours.

Nous ne restâmes que quelques heures aux bains maudits; ce lieu parut trop dangereux, quoique tous les alentours en fussent éclairés par des vedettes.

Parmi l'état major, il ne fut question toute la soirée que du spectacle magique dont nous venions de jouir.

Aujourd'hui le Prince visite Ghelma, il commande décidément l'avant garde; le Colonel Lamoricière lui est adjoint; quant au Colonel Duvivier il fait partie de la 2de Brigade.

Lettre VIII.

Constantine, 16. Octobre.

Constantine a été emportée d'assaut le 13. Octobre à 9 heures du matin. Cette nouvelle vous parviendra avant cette lettre par la voie des journaux de France; je n'ai pu vous l'écrire plus tôt, car les courriers arabes expédiés à Bône ne pouvoient prendre que les dépêches officielles; il leur étoit expressément défendu de se charger de lettres particulières. Je remets la mienne à un officier de la 1re brigade qui part demain pour Bône. On a retardé le départ de toute correspondance particulière, sans doute pour empêcher que la joie causée en France par la nouvelle de la victoire ne soit empoisonnée par des détails affreux et par la connoissance de la mort de tant de braves officiers qui, donnant l'exemple à des soldats dignes d'eux, trouvèrent sur la brêche un trépas glorieux, qui fut noblement vengé par la prise de Constantine. — Il me seroit encore impossible de vous

faire le récit de tout ce que j'ai vu. La sensation de ce que j'ai souffert, est encore trop vive, ma santé comme celles de tant d'autres est trop altérée, je suis encore trop ému, je ne puis que vous tracer rapidement ce dont je viens d'être témoin; plus tard, à mon retour à Bône, je vous conterai ce brillant fait de guerre, dans toutes ses détails, il mérite l'admiration de l'Europe.

Le 1er Octobre l'armée française divisée en 4 brigades commença son mouvement de Merdjez-El-Ammar sur Constantine. Les corps d'Arabes auxiliaires sur lesquels comptait le Général Damrémont ont manqué de parole. Quoique la saison fût trés favorable on ne faisoit que de petites marches; cette lenteur eût pu devenir fatale, car un seul jour de forte pluie si commune en ce pays, et l'artillerie et les convois restoient embourbés.

Le 6 Octobre on était rendu sous les murs de la place; la veille, à une heure de Constantine, les premiers coups de feu avoient été échangés avec l'ennemi. La cavalerie arabe attaqua le flanc gauche du convoi, mais elle fut promptement repoussée.

L'armée française prit position sur le mont El-Mansoura qui forme un vaste plateau dominant la ville.

Du bord de l'escarpement formé par des rochers perpendiculaires, on découvre Constantine dans tout son ensemble; sa position sur une roche à pic contournée par les eaux mugissantes d'El-Rummel, est romantique et sauvage; le rocher d'un gris sombre

est couvert de verdoyans cactus, les alentours tout en accusant l'Afrique rappellent les paysages de la Suisse.

La ville présente un labyrinthe de maisons couvertes en tuiles grisâtres comme le granit même, et d'un aspect désagréable, les rues sort étroites, tortueuses et sombres, les minarets des mosquées rompent seuls par leur éclatante couleur, l'ensemble triste de ce tableau.

Le Général Damrémont, le duc de Nemours et leur suite s'arrétêrent sur le bord escarpé de El-Mansoura, afin de reconnoître le terrain. Ce moment fut des plus imposans. Jusqu'alors on croyoit généralement la ville abandonnée, et que la prise en seroit facile, tout cela au grand regret de maint officier avide de gloire et de périls; mais on fut promptement tiré de cette erreur, et on eût la certitude que la défense seroit vigoureuse.

Deux drapeaux rouges furent arborés et flottèrent sur la porte Bab-El-Djedid, un terrible cri de guerre parti de derrière les murailles, de l'intérieur des bastions s'éleva dans les airs; du haut des minarets, les marabouts encourageoient les défenseurs et adressoient au ciel des prières que couvroient le cri perçant et lamentable que les femmes d'Orient font entendre dans les fêtes et les funérailles. En même tems quatre batteries de la ville, ouvrirent un feu nourri et bien dirigé, les boulets et les balles siffloient au dessus de l'état major, mais peu de personnes furent blessées, quoique les bombes éclatassent souvent autour de nous.

Le général Damrémont, sa lunette d'approche à la main, tout entier à la reconnoissance de la place, sembloit ignorer le danger qu'il couroit, et donnoit la preuve de ce sang froid vraiment admirable qui quelques jours plus tard lui devoit être si fatal.

Dans la nuit, du 7 au 8, un tems affreux de pluie et d'ouragan est venu assaillir l'armée; il a duré presque sans interruption jusqu'au 10, et a changé les bivouacs en des mares boueuses ([11]); les troupes eurent beaucoup à souffrir, plusieurs officiers et soldats furent pris de la fièvre, et dès la 1re nuit, 13 malades expirèrent dans la boue, car il étoit impossible de leur trouver le moindre asyle. Le 8, les 3ème et 4ème brigades s'établirent sur le Coudiat-Aty, mais on n'y put transporter l'artillerie.

Le 9, on mit à peu près 20 pièces en batterie sur El-Mansoura, et le même jour, elles ouvrirent leurs feux contre la ville. En peu d'heures les batteries de la ville furent éteintes et une partie de la Casbah détruite par l'artillerie française; outre les bombes on jetoit dans Constantine des fusées à la Congrève, mais leur feu ne se communiquoit nulle part. Enfin le 10 les batteries de brêche furent construites sur la hauteur de Coudiat-Aty; le transport des pièces de 16 et de 24 sur ce terrain fangeux présentoit d'incroyables difficultés, augmentées encore par les

([11]) Les chevaux y enfonçoient jusqu'au ventre, et les soldats ne pouvoient trouver aucun repos. (Rapport officiel du Général Valée.)

obstacles qu'opposa la rivière débordée au passage du matériel, et par les travaux qu'il falloit exécuter.

Cinq batteries de brèche firent un feu continu, pendant toutes les journées du 11 et du 12; Constantine n'offre dans tout le developement de son enceinte qu'un seul endroit vulnérable, c'est entre les portes Bab-el-Djeddid et Bab-el-Oued; sur tous les autres points le rocher taillé à pic, forme un mur naturel et formidable que ni les boulets ni la mine ne pourroient entamer.

La perte des Français étoit encore peu considérable à l'époque du 12: toutes les batteries des assiégés tiroient sans interruption, leur feu de mousqueterie étoit aussi continu, mais les Français défilés par la hauteur se ressentoient très-peu de cette résistance opiniâtre. — Les Arabes et les Kabyles tenoient la campagne, mais aucune de leurs attaques sur nos derrières ne fut sérieuse; 4 à 5000 de ces cavaliers barbares occupoient les hauteurs occidentales et tirailloient de loin, quelques fois ils en descendoient en poussant de grands cris de guerre, mais quelques escadrons de chasseurs suffisoient pour les repousser.

Le 12. Octobre au matin, le général Damrémont fut emporté par un boulet au moment, où s'exposant bravement au feu des assiégés, il reconnoissoit l'état de la brèche. Dans ce moment le Duc de Nemours était à sa gauche, un aide de camp à sa droite, le reste de la suite plus éloigné, j'étais assez près de lui lorsqu'il tomba; il resta mort sur le coup.

Dans cette circonstance comme dans toutes les

autres, le jeune prince fit preuve du plus grand courage, et sa noble contenance ne trahissoit aucune émotion; cependant les balles, la mitraille pleuvoient autour de lui, le corps sanglant du Général en chef étoit là sous ses yeux, et il se refusa avec fermeté à quitter la place. Le général Perregaux, chef d'état major de Damrémont et son ami intime, se jeta avec désespoir sur son corps, et au même instant fut atteint d'une balle au front. La mort du général en chef, dont peu de soldats furent témoins, causa peu de sensation dans l'armée; sa réputation militaire n'étoit pas encore faite; on n'avoit encore pu remarquer que son flègme au milieu des dangers, et son courage vraiment brillant. Mais possédoit-il cette décision dans le caractère, ce coup d'oeil d'aigle, cette résolution prompte comme la pensée, qui sont le cachet du génie dans les commandans d'armée, et leur acquiert toute la confiance du soldat. Lent à prendre un parti, le général Damrémont a perdu un tems précieux; souvent, à ce sujet, j'entendis, parmi les officiers, chercher à établir des comparaisons entre le général qui vient de périr si glorieusement, et son prédécesseur le Maréchal Clauzel, et (je dois le dire) les sympathies étoient toujours pour ce dernier. — Le Lieutenant-général d'artillerie Valée succéda, comme le plus ancien, dans le commandement en chef. Le 12, le beau tems étoit tout à fait revenu et dans la nuit du 12 au 13, par le plus beau clair de lune les batteries de brèche ne cessèrent pas un seul instant leur feu. La première colonne d'attaque composée

de sapeurs du génie, des Zouaves et des compagnies d'élite du 2. léger s'approcha dans la tranchée jusqu'à 50 pas de la brêche.

Le 13, à 8 heures du matin, la musique de la légion étrangère donne le signal guerrier de l'assaut, le brave Colonel Lamoricière à la tête des Zouaves s'élança le premier en brandissant son sabre; les 2ème et 3ème colonnes d'attaque suivirent le mouvement. Les officiers donnoient à leurs soldats un héroïque exemple, partout à leur tête, c'étoit à qui auroit l'honneur d'entrer le premier dans Constantine. Le combat sur la brèche fut court mais terrible; en peu d'instans plus des 200 cadavres français, turcs, kabyles jonchèrent le sol; une mine élata; alors les barricades qui arrêtoient les pas des assaillans furent lancées dans les airs; l'explosion fut épouvantable, plus de 40 Français en périrent, sans compter le nombre bien plus considérable des blessés par de fortes brulures: la plupart des officiers Zouaves restèrent sur le terrain, morts ou blessés, parmi ces derniers leur brave chef Lamoricière. Sa chûte causa une confusion momentanée; mais le colonel Combes, à la tête d'une partie du 47ème Régiment, accourut ranimer le combat et fut mortellement frappé. — La résistance des habitans continua dans les rues; une heure après, Constantine étoit au pouvoir des Français. — Le quart environ de la population est restée dans la ville, les autres habitans s'enfuirent au sud, dans la direction de Biskara; beaucoup périrent en voulant se précipiter des murs de la Casbah dans la campagne, peu

réussirent; on trouva au pied des rochers, des centaines de cadavres horriblement mutilés.

Le cruel et fanatique Ben-Aissa, Kalif du Bey Achmet, avoit dirigé la défense; au moment de l'assaut, il se laissa glisser le long d'une corde au bas du rocher; on dit, qu'il a emporté ou mis à couvert une partie de ses trésors, mais que le reste en est enterré dans sa maison. Ben-Aissa est regardé comme l'homme le plus riche de Constantine, et étoit la frayeur des habitans. Achmet Bey est absent depuis un mois, le duc de Nemours occupe sa résidence, elle est digne d'un sultan; ce palais est d'une beauté et d'une élégance orientale, qui tiennent du prodige. On trouva dans le harem du Bey 80 femmes et autant d'esclaves négresses. Les femmes d'Achmet sont revêtues des costumes les plus riches, et leurs appartemens éblouissent par leur magnificence. Le duc de Nemours s'avança vers ces dames avec une politesse et une galanterie toute française. Les ordres les plus sévères enjoignent les plus grands égards envers les femmes.

Nous nous reposons enfin dans Constantine des fatigues du bivouac; on ne manque de rien, les provisions trouvées dans la ville fournissant à tous les besoins. Je suis installé en la compagnie de quelques officiers étrangers, dans un bel édifice mauresque, nous foulons de riches tapis d'Orient; de larges ottomanes remplacent nos lits d'Europe, et je me trouverois très confortablement établi, n'étoit le voisinage du grand hopital; dans le silence de la

nuit notre sommeil est péniblement troublé par les tristes gémissemens des blessés. Le brave colonel Combes dont la mort fut héroique, a été enterré hier. L'état du général Perregaux est alarmant.

Lettre IX.

Constantine, 18. Octobre.

Le départ de la 1re Colonne pour Bône a été retardé par l'arrivée du prince de Joinville sous l'escorte de deux régimens; l'entrevue des deux frères a été touchante et cordiale.

Les derniers honneurs ont été rendus ce matin au général comte de Damrémont. Les régimens ont défilé devant son cercueil au son d'une musique lugubre, chaque soldat déchargeant son fusil en signe d'adieu, sur le corps de son général; tous les jours, il meurt des officiers blessés; l'armée française comptoit le 13. Octobre 142 morts et 327 blessés; les deux tiers de ces derniers ont déjà succombés; en outre les fièvres font de grands ravages; la prise de Constantine coûtera plus de 500 hommes, sur lesquels aux moins 30 officiers.

Le capitaine de Richepanse, accouru pour venger la mort de son frère, tombé glorieusement lors de la 1re expédition, a été grièvement blessé par l'explosion de la mine; il risque d'en perdre la vue.

Le général Rulhières, le prince de la Moskowa, et une quantité d'autres officiers ont reçu des blessures légères et leurs habits furent criblés de balles.

Les soldats de la première colonne d'attaque, qui ont échappé heureusement à tant de dangers sont les plus contens, car ils ont fait un butin considérable, la ville ayant été livrée une demie journée à toutes les conséquences d'une prise d'assaut.

On ne connoît pas jusqu'à présent les intentions du gouvernement français; le vieux Hadji Soliman, rève la toute-puissance; il se flatte d'être investi du Beylik, aussi porte-t-il, ainsi que Ben-Zewi et les autres fugitifs, la tête extrémement haute, les Maures le félicitent à l'avance; toujours est-il certain que la ville conservera au moins plusieurs mois une garnison française.

Lettre X.

Merdjez-el-Ammar, 29. Octobre.

La 2e colonne de l'armée, escortant un train considérable, est arrivée ici; nous avons eu pour notre route, un très-mauvais tems, les deux derniers jours une pluie fine et froide nous transperçoit; ce ne fut qu'avec les plus grandes peines que nous parvînmes à tirer les chariots du convoi de ce terrain défoncé par des averses continues; il a fallu laisser beaucoup de voitures en arrière, et les briser.

Les Arabes n'ont pas plus inquiété notre marche, qu'ils ne l'avoient fait lors du passage de la 1re colonne; une seule fois, quelques groupes de Kabyles apparurent sur les hauteurs avoisinant la route, mais nos éclaireurs, principalement les Spahis les éloignoient par quelques coups de fusil, en leur prodiguant des injures; quant aux soldats français, ils passoient dédaignant même de s'appercevoir de la présence d'un aussi foible ennemi, qui disparut bientôt à nos yeux. Ce furent peut-être les mêmes Arabes, qui, le soir de ce jour, nous amenèrent au camp un troupeau de brebis que nous leur achetâmes.

Au moment de mon départ, aucune nouvelle importante ne couroit dans Constantine. Plusieurs Cheicks arabes étoient entrés en relation avec les Français, par l'entremise de Hadji-Soliman et Ben-Zewi; on n'entend rien du Bey Achmet et de son armée; les fièvres régnent toujours et enlèvent journellement de 10 à 12 soldats . . on parle même de quelques symptomes de choléra; le marquis de Caraman, général d'artillerie, a succombé; son corps sera, dit-on, transporté en France. — Parmi les victimes de l'explosion de la mine, on compte déjà plus de 300 morts; enfin on végète tristement, attendant avec impatience des ordres de Paris. — La discipline de l'armée se trouve momentanément relâchée; le général Valée ayant toujours commandé l'artillerie, n'est considéré, (à tort ou à raison,) que comme un militaire d'une capâcité spéciale, et les autres généraux lui obeïssent avec répugnance, affectant de s'adresser de préférence au

duc de Nemours qui lui montre de la déférence comme au général en chef, et ne voudroit d'ailleurs pas prendre la responsabilité d'aucune mesure importante.

Le général Perregaux souffre toujours beaucoup de sa blessure, on s'apperçoit bien dans l'armée de l'absence forcée de cet officier distingué et actif, qui, en sa qualité de chef d'état major général, donnoit à tout une excellente impulsion.

Le Prince devoit quitter Constantine avec la 3ème colonne qui vraisemblablement sera rendue ici après demain; ce camp est aussi en proie aux fièvres et au choléra, on assure que ce dernier fléau a complétement disparu à Bône.

Lettre XI.

Bône, 3. Novembre.

Des lettres de Constantine que nous recevons à l'instant et qui vont jusqu'au 30. Octobre contiennent une nouvelle de la plus haute importance. — Farhat-Ben-Seid, ce fameux chef du désert de Sahara, que les Arabes appellent le serpent du désert, est arrivé inopinément à Constantine à la tête de 800 cavaliers; il a voulu conclure lui-même en personne son alliance avec les Français, alliance à laquelle il attache un grand prix et que, depuis cinq années, il cherche à conquérir tant par ses députés que par ses lettres.

Farhat a été reçu per le duc de Nemours et le général Valée, de la manière la plus distinguée, on le traite très honorablement; sur le champ il a été nommé Aga du pays; il a promis aux Français de leur apporter en peu de semaines la tête du malheureux Achmet, son implacable ennemi. Depuis six ans, cet énérgique chef du désert est en guerre avec le Bey de Constantine, et quoique souvent vaincu, il a toujours sçu se maintenir dans le Sahara, et conserver son armée.

Le vieux Hadji Soliman que le général Damrémont vouloit faire nommer Bey de Constantine, vient d'être inopinément renvoyé à Bône; on ne connoit pas encore le motif de cette mesure.

Le duc de Nemours et le prince de Joinville arrivent à l'instant, ils sont descendus chez le général Trézel, et ils feront voile après-demain pour la France; toutes les troupes ont quitté Constantine; il n'y reste que trois mille hommes, qui en formeront la garnison, sous les ordres du colonel Bernelle.

RELATION

de la

Prise de Constantine.

J'ai quitté le tumulte des camps, je suis de retour dans mon tranquille logement à Bône, et vais faire la relation de notre brillante expédition dans l'intérieur de l'ancienne Numidie.

La lutte que depuis 7 ans les Français soutiennent contre les Arabes, est riche en actions souvent bien chevaleresques, mais la prise de Constantine en est bien certainement le plus étonnant fait d'armes; et nous, aventuriers étrangers, qui payâmes notre dangereuse curiosité par cinq terribles nuits de bivouac dans des terrains fangeux, nous nous sommes trouvés bien dédommagés de nos fatigues.

Nous avons vu combattre la jeunesse française, et par son héroïsme, ses souffrances, renouveller en Afrique les hauts faits de ses pères en 1812; nous avons été témoins de ce dont le fanatisme religieux peut rendre capables des barbares. Après avoir pénétré dans une contrée enveloppée jusqu'à ce jour de mystère, nous avons contemplé ces ruines imposantes

de la puissance romaine et admiré cette nature pittoresque et sauvage. Mais vous, peintres de batailles, chargés de compléter au musée de Versailles tant de glorieux souvenirs pour votre patrie ; vous, auteurs romantiques, poëtes tragiques de la nouvelle école, pourquoi donc n'avez vous pas suivi votre belle armée sur ce brillant théâtre? les impressions les plus saisissantes, les épisodes les plus variés vous y attendaient; partout vous y eussiez recueilli des scènes si nouvelles, si palpitantes d'intérêt, si multipliées, qu'elles eussent pu fournir à la plume et au pinceau de deux vies d'hommes.

Les ruines des cités romaines, les solitudes mélancoliques du vieil Atlas, la race guerrière qui les peuple, tout càptive les regards; ce bédouin à la barbe majestueuse qui de loin paroit un blanc fantôme; ce Kabyle décharné qui drape ses haillons; leurs enfans endurcis au froid de ces régions élevées; voir tout cela sur ces lieux de combats, entendre les échos de l'Afrique répéter les airs guerriers de la France, récompense bien d'un pareil voyage au delà des mers, à tràvers ce pays extraordinaire. Qu'une certaine classe déplore cette belle conquête, voye avec chagrin un budjet accordé à la colonie africaine, ne considère, dans la prise glorieuse de Constantine, que les 11 millions qu'en ont coûté les préparatifs; le véritable Français n'en sentira pas moins battre son coeur d'une noble joie; qu'importe ce que pensent les gens d'argent? la gloire est encore comptée pour quelque chose dans l'histoire des nations.

Le 1r Octobre l'armée expéditionaire commença son mouvement en avant, et quitta la position de Merdjez-el-Ammar, que nous occupions depuis le 9. août. L'armée ne comptoit qu'environ 7000 combattans, et étoit divisée en 4 brigades, ne présentant chacune, que l'effectif d'un régiment, tellement, pendant tout le mois de Septembre, les fièvres et la dysenterie avoient exercé de ravage: le grand hôpital de Bône, les ambulances des camps de Dréan, Ghelma, Merdjez-el-Ammar étoient encombrées, il fallut même recourir aux bâtimens de la flotte, sur lesquels quelques centaines de convalescens furent embarqués pour la France. Les corps composés des naturels du pays, tels que les Zouaves, les Spahis, les chasseurs d'Afrique avoient naturellement beaucoup moins souffert, que les régimens français. Les deux premières brigades, sous les ordres des généraux duc de Nemours et Trézel, bivouaquèrent le 1r Octobre sur les hauteurs du Raz-el-Akba; ce col, un des passages les plus difficiles de l'Atlas, avoit été rendu accessible à l'artillerie de siége; les travaux exécutés sous la direction du général Lamy, par la compagnie du capitaine de Rugy, de l'arme du génie, avoient applani tous ces obstacles.

Le sommet de Raz-el-Akba s'élève à 2920 pieds, au dessus de la mer; ici commence un pays nu et stérile qui se continue jusqu'à Constantine; nous établîmes nos bivouacs aux lieux mêmes où venoit de camper la cavalerie d'Achmet-Bey; nous y trouvêmes de la

paille en abondance. Les soldats portoient pour trois jours de bois; bientôt la montagne fut illuminée des feux du camp, les marmites furent dressées, aux mêmes places qu'avoient occupées les cuisines du Bey ennemi. A un quart d'heure à l'est de nos bivouacs nous vîmes des ruines considérables appellées *Anouna;* nous y copiâmes une trentaine d'inscriptions latines, mais aucune ne nous révéla le nom de cette ville de l'ancienne Numidie; l'action du tems a dégradé ces inscriptions généralement tumulaires, il n'en reste que des fragmens. La première qui fixa notre attention fut celle citée par Shaw, ainsi que le bâtiment dont il fait mention, et sur lequel on distingue une croix et une ancre sculptées en pierre.

Aucun des géographes anciens ne fait mention d'une ville aux lieux où gisent les ruines d'*Anouna*, ce qui est d'autant plus extraordinaire, qu'on y retrouve les restes d'une voie romaine dans la direction de Cirta (Constantine), communication probable entre cette dernière ville et Calama (aujourd'hui Ghelma). Contrairement aux habitudes actuelles de faire beaucoup de bruit pour peu de chose, les Romains, guidés par cet instinct de grandeur qui leur fut si naturel, fondoient des empires, bâtissoient des villes florisantes sans l'annoncer au reste du monde, augmentant ainsi leur puissance, puis qu'ils multiplioient les moyens de la rendre durable; aussi dans ces profondeurs aujourd'hui presqu'impénétrables de l'Atlas, au sud de Budgia, où habitent des populations indomptées et sauvages, se rencontrent des traces de la domina-

tion de ces immortels conquérans, et aujourd'huy, à l'étonnement de l'Europe, le drapeau français flotte dans ces retraites sur les ruines de villes romaines.

Le 2. Octobre l'avant garde de l'armée campa au marabout de Sidi-Tamtam, où se trouvent plusieurs tombeaux arabes. Les 3ème et 4ème brigades sous les ordres du général Rulhières et du Colonel Combes se maintinrent constamment à une demi journée de l'avant garde couvrant un convoi considérable de mulets et de voitures, qui se developpoit sur une étendue de deux lieues. „Si Achmet nous attaquoit sur notre „arrière garde,“ disoit un officier distingué, dont l'opinion étoit très considérée, „nous pourrions arriver de-„vant Constantine, dans un état qui rendroit le succés „bien douteux.“ En effet, si peu de troupes eussent difficilement couvert un convoi de cette étendue, dans lequel la plus foible attaque des Arabes eût pu produire une terrible confusion; heureusement qu'Achmet avoit complétement renoncé à inquieter notre marche, ayant concentré toutes ses forces dans sa capitale ou sous ses murs. Nous vîmes toujours quelques éclaireurs ennemis se montrer sur les hauteurs environnantes, mais ils disparoissoient à l'approche de notre avant-garde.

Le 5. Octobre, l'armée établit ses bivouacs sur les bords de l'Oued-El-Aria, petit ruisseau, dont les eaux délicieuses rafraichirent nos soldats; en général l'eau ne nous manqua jamais d'une manière sensible; dans ces contrées, on ne trouve pas de rivières navigables, mais les ruisseaux et les sources s'y ren-

contrent en assez grande quantité; ils s'offrent à la vue d'heure en heure; ils courent généralement vers l'est. De Juillet en Septembre, les chaleurs de la canicule tarissent plusieurs de ces ruisseaux, mais dans toutes les autres saisons leurs eaux sont assez abondantes.

Le pays, que nous parcourûmes depuis Merdjez-El-Ammar offroit une désespérante uniformité, plusieurs paysagistes accompagnoient l'armée, et le désappointement de l'artiste étoit empreint sur leurs physionomies; il furent enfin dédommagés le 6. Octobre aux approches de Constantine; l'aspect de la nature y est grandiose et les paysages même les plus mornes n'étoient pas dénués d'intérêt pour qui vouloit étudier la chaine de l'Atlas à cette distance de la mer. Depuis Raz-El-Acba, le pays que nous traversâmes, étoit si élevé, que les vallées s'y trouvoient bien à 500 mêtres au dessus du niveau de la Méditerranée.

Les points culminans en revanche n'étoient pas de plus de 180 à 200 mêtres au dessus des vallées, et ne paroissoient que de véritables collines. Leurs pentes vers le nord étoient toujours les plus escarpées; leurs plateaux, s'élargissant parfois, étoient souvent d'une superficie de près de 30000 hectares; fort peu de ces élévations sont formées de granit; la terre des vallées paroit de bonne qualité, et pourtant la végétation y est misérable; quelques rares touffes d'herbes courtes, quelques buissons de daphnés blanches se montrent çà et là sur un terrain généralement nu et aride; dans les parties les mieux abritées, au pied des montagnes, on trouve les

hautes et belles fleurs de la Scilla maritima, quelques pieds de Lausonia inermis, une des plantes les plus intéressantes de l'Atlas, quelques iris d'un bleu magnifique; l'oléandre enfin aux bords des ruisseaux. Ces rares espèces forment seules la flore de cette contrée déserte. Pas une pelouse, pas un arbre un peu élevé pour rompre la tristesse du tableau; aucun mélodieux ramage pour interrompre le silence absolu de ces solitudes; mais avec quelques mille de ces soldats français si rians, si communicatifs, il étoit vraiment impossible d'éprouver dans ces lieux sauvages l'ennui, le vide, qui doivent infailliblement y attrister le voyageur isolé.

Le règne animal y est, s'il est possible, encore plus misérable que le règne végétale. Aucun insecte n'y bourdonne autour des quelques fleurs que je viens de citer; le grand vautour à tête blanche (Vultur leucocephalus) y étoit notre seul et trop fidèle compagnon; ces oiseaux gigantesques planoient par milliers au dessus de nos têtes. Et l'on ne pouvoit sans une pénible sensation contempler ces amis des cadavres suivant la trace des armées, guidés par ce même instinct, qui tient les requins dans le sillage des vaisseaux. Puis dans le calme des nuits nous entendions les lions dans le lointain rugir, le feu de nos bivouacs les empêchoient de s'approcher, et de choisir leurs proies parmi nos chevaux et mulets. Les plateaux arides qui avoisinent Constantine, sont la vraie patrie de ce roi du désert, il partage avec le bédonin l'empire de ces contrées sauvages, il y domine pendant

la nuit et vient regulièrement autour des douairs lever la dîme sur le bétail; les gazelles ne pénétrant pas dans ces lieux, les troupeaux arabes doivent seuls fournir à la nourriture des animaux féroces et carnassiers.

Nous ne fumes rendus sous les murs de Constantine que le sixième jour, quoique cette ville se trouve seulement à 19 lieues de Merdjez-El-Ammar, et 41 lieues de Bône. Je ne decrirai pas chacun de nos bivouacs; toujours campés sur le bord d'un ruisseau, ou à proximité d'une source, le bivouac reçut son nom soit du cours d'eau, soit du douair le plus voisin, soit enfin d'un tombeau de Marabout.

L'arrivée de l'armée à la halte de nuit, offroit toujours à l'observateur un interessant spectacle, dès que le carré étoit formé, il falloit admirer l'activité française, qui alloit quérir l'eau, qui à la provision de chardons secs (tristes remplaçans du bois qui manque sur ces hauteurs), qui allumoit les feux, qui établissoit les cuisines; en quelques minutes mille feux brilloient à ces places, naguères si sombres, si silencieuses; ici des chants, là des causeries, plus loin des rires bruyans. Les orateurs de bivouac sont communément des Parisiens, ils sont le centre des cercles, leur auditoire est toujours nombreux, ils politiquent, émettent leur opinion sur les événemens de la journée, les recrues, surtout ceux de Bretagne et de Vendée, écoutent ces bavards avec une foi religieuse; ces gens simples sont émerveillés des fanfaronnades du blagueur parisien, (qu'on me passe cette expression, qui seule caractérise ces

oracles de bataillon). La France, comme tous les grands empires, possède d'après la différence de ses provinces, des soldats de caractères différens.

Lorsque la succulente soupe au riz, et le biscuit desséché ont appaisé les besoins d'un appétit éveillé par une marche pénible, c'est plaisir à voir le soldat français chercher à se faire un lit commode; je vis même un jour, un individu d'un bataillon d'Afrique se permettre un action qui heureusement n'eut pas d'imitateurs, il ouvrit un tombeau arabe, en délogea l'antique habitant, s'y coucha et pût y goûter un sommeil tranquille!

Plusieurs militaires passoient une partie de la nuit autour des feux, prenant leur café, en causant de la patrie.

Les bivouacs des troupes arabes de l'armée contrastoient singulièremant avec ceux que je viens de décrire. Aussitôt que les spahis formant l'avant garde étoient arrivés à la halte, ils attachoient leurs chevaux par le pied à des piquets établis sur deux rangs. Lorsque le coursier de l'Arabe, son meilleur ami, ne manque plus de rien, son maitre s'occupe alors seulement de lui même; après un repas frugal, commence la prière; le visage tourné vers l'Orient les Arabes s'agenouillent, frappent la terre du front, se relèvent et recommencent plusieurs fois ce mouvement avec une rapidité et des gestes qui de loin les font paroitre attaqués de convulsions épileptiques; un d'entr'eux murmure la prière du soir, lorsque le soleil couchant eclaire de ces derniers rayons ces soldats au

costume pittoresque, à la barbe touffue, leurs groupes ont un caractère religieux qui inspire la vénération. Dès que l'Arabe a rempli ses devoirs de piété, il se relève riant et joyeux comme un enfant. On *chauffe le Kouskousou* et les pipes sont allumées, alors les plus jeunes d'entre les spahis commencent leurs jeux, les anciens, assis les jambes croisées et placés en demi cercle, en sont les spectateurs; les chevaux forment en face de leurs maitres l'autre côté du tableau. Alors par des paroles et une pantomine animée les jeunes gens représentent des scènes de la vie du désert, des amours, des chasses, des combats. Ces guerriers ordinairement si graves, d'un maintien si fier, sont alors plus gais que leurs compagnons français, dont ils troublent le sommeil par leurs rires et leurs cries de joie. Sont-ils fatigués de ces jeux? ils se groupent tous en rond les rangs serrés, et éclairés par un lanterne en papier placée au centre; l'un désigné commence un chant tendre ou guerrier en s'accompagnant d'une guitarre de structure barbare, les autres immobiles comme des statues l'écoutent dans le plus profond silence jusqu'à ce que la nuit devienne obscure; souvent après minuit, tous les feux français déjà éteints, j'ai vu sous ce beau ciel d'Afrique, tout parsemé de brillantes étoiles, les Arabes écouter encore leurs troubadours chantant les délices de l'amour au douair, les dangers de leurs chasses, la valeur de leurs guerriers.

Vers les quatre heures du matin sonnoit le reveil, la musique de chaque régiment faisoit entendre les accords les plus doux, la vie du soldat est en vérité

une brillante misère! ces airs si suaves dans leur mélodie devoient consoler nos militaires de l'interruption forcée d'un profond sommeil, du brouillard du matin, de la froide rosée qui glaçoit leurs membres.

Dès que les premiers lueurs du jours permettoient de distinguer la route, l'avant garde ouvroit la marche, tous les corps s'ébranloient, les lourds canons, le long convoi formoient de nouveau leur colonne si étendue, puis venoient les 3me et 4me brigades, qui, le 4 Octobre rejoignirent le reste de l'armée,

Souvent le matin par un beau soleil, je gravissoit à cheval la colline la plus proche pour jouir de ce spectacle imposant.

Enfin le 5 Octobre, parvenus à une hauteur couronnée d'une ruine romaine, nous apperçumes le but!.. Constantine!... Constantine!... Constantine! exclamèrent les soldats de l'armée d'Afrique, accompagnant ces cris du choc joyeux de leurs armes: tel dut être l'effet magique produit sur la grande armée de Napoléon par la vue de la cité impériale de Moscou.

Ma foi, l'aspect d'une ville avoit quelque chose de bienfaisant. Après cinq jours de marches pénibles, à travers les cols escarpés, les plaines arides de ces montagnes, où l'on ne découvrit nulle trace d'habitation, le regard se reposoit avec bonheur sur la belle ville de Constantine.

Cette ancienne capitale de Massinissa occupe le fond d'une large vallée, et, comme un nid d'aigle, est

placée sur un rocher géant; son aspect est vraiment imposant, quoique du point que nous occupions, nous n'en pouvions distinguer qu'une foible partie. Nous appercevions cependant très distinctement le marabout Sidi-Mabruck sur la montagne de Mansourah, et les habitations éparses sur le Coudiat-Aty.

Le monument romain qui couronne la hauteur, où s'arréta pendant quelques heures l'état major de l'armée est nommé Sommah par les indigènes; le Moniteur algérien l'appelle (j'en ignore le motif) Monument de Constantin; il a 50 pieds d'élévation, et ressemble beaucoup à la fontaine monumentale du marché des Innocens à Paris. Les grandes pierres taillées qui jonchent le sol à l'entour de la ruine, auront vraisembablement fait partie de l'édifice qui alors devoit étre considérable, et dont la forme indique suffissamment un temple consacré sans doute à l'une de ces divinités aux quelles les Romains élévoient des autels aux approches de leurs villes. Plusieurs dessins de ces ruines furent pris sur le champ par nos artistes.

D'aucun autre point, on ne sauroit mieux embrasser l'ensemble du mont Atlas, ses cinq chaines d'une hauteur à peu près égale, et dont la configuration rappelle parfaitement les monts Jura. Un seul pic se détache de la masse générale, il a quelques centaines de pied d'élévation, et est distant d'environ huit lieues de Constantine.

Au dire des naturels ce même système de montagnes se développe encore sur une étendue d'à peu près 50 lieues vers le sud, puis les pentes s'abais-

sent insensiblement et finissent par se perdre dans les plaines du pays des Dattes (nommé par les Arabes Bilad-El-Djerid) qui est couvert de palmiers et habité par des tribus considérables d'Arabes nomades. Puis la plaine devient nude et aride jusqu'à ce qu'elle se confonde complettement avec le grand désert de Sahara.

Suivant toutes les observations faites par les Français depuis les différentes expéditions dans l'intérieur des terres, et d'après les renseignemens concordans donnés soit par les indigènes, soit par les Européens qui esclaves ou voyageurs ont pénétré dans les contrées du sud, il n'existe qu'un seul Atlas, régnant dans toute la Barbarie, continu, s'enchainant partout, et s'abaissant dans la direction du sud. Son pic le plus élevé est le Jurjura ou Djorjora (MONS FERRATUS des anciens) à l'est d'Alger, dans le territoire des Flissa, et dont les neiges se maintiennent jusqu'en juillet.

Les premières hostilités commencèrent dans la soirée du 5 Octobre; jusqu'à ce moment, nous n'avions apperçu aucun corps des troupes du Bey, quelques uns de ses eclaireurs observaient seulement notre marche. Tous les douairs qui avoisinent Constantine, étoient abandonnés et livrés aux flammes, signe non équivoques de la reception qu'on comptait nous faire, et d'autant plus surprenant qu'à l'approche du Maréchal Clausel, les tribus occupant ces mêmes douairs étoient tranquillement restées dans leurs habitations, faisant paitre leurs troupeaux sous les yeux des Français.

Lorsque les brigades campées autour du monu-

ment descendirent lentement vers Constantine, leurs fourrageurs furent attaqués sur le flanc gauche par quelques centaines de cavaliers arabes, mais ceux-ci ne tiraillèrent que de loin, et n'arrêtèrent pas un seul instant la marche du convoi.

La nuit étoit déjà sombre, lorsque l'armée formée en un long carré, établit ses bivouacs à une petite lieue de Constantine. Toutes les hauteurs dominant le cours du Rummel étoient couvertes de postes arabes, le nombre des ennemis augmentoit à chaque instant. Nous crumes, qu'en désespoir de cause, Achmet vouloit tenter une attaque nocturne, mais selon l'habitude, le feu cessa, et le silence de la nuit ne fut troublé que par quelques coups de fusil échangés entre les avant-postes.

Le 6 Octobre, nous nous emparâmes enfin des approches de la ville. L'avant garde prit position sur le plateau élevé de El-Mansourah, le duc de Nemours, escorté de 3 aides de camp parmi lesquels le prince de la Moskowa, resta constamment à cheval, à la tête de sa brigade, et la commandoit en personne. Le général en chef, suivi d'un état major beaucoup plus nombreux, évita autant que possible pendant les marches la société du duc de Nemours. Ce jeune prince paraissoit souffrir; sa physionomie étoit très pâle, mais devant Constantine, sa santé se remit entièrement. Les bagages, l'ambulance, et l'arrière-garde furent établis dans une vallée étroite au pied d'El-Mansourah. La suite du général Damrémont fut

logée dans une maison délabrée sur le plateau, et près du Marabout Sidi Mabrouk.

La tente du duc de Nemours fut dressée dans un enclos, où furent admis le vieux Hadji-Soliman Ben-Zecri, ainsi que les autres fugitifs de Constantine dont le rôle se dessina alors et devint plus important.

L'armée étoit animée du meilleur esprit, le tems qui jusqu'alors s'étoit maintenu très favorable, augmentoit encore la confiance de tous, car la pluie est en ce pays l'ennemi le plus dangereux pour toute expédition militaire.

Pendant l'établissement de l'avant garde sur le plateau, l'ennemi inquieta de nouveau le flanc gauche du convoi, quelques milliers de longs êtres blancs montés sur d'agiles coursiers apparoissoient sur la rive gauche d'El-Rummel, déchargeoient précipitamment leurs carabines, et puis sur le champ leurs chevaux lancés à toute bride les mettoient hors de portée; ce spectacle vraiment curieux, n'offroit réellement nul danger, car aucune des balles ennemies n'arriva jusqu'au convoi, elles se perdoient dans l'espace, et même, malgré un feu bien nourri de plusieurs heures, il n'y eut pas un seul blessé dans la longue ligne de tirailleurs opposée à cette nuée d'Arabes; on leur lança quelques grenades, c'étoit plaisir à voir fuir alors ces terribles cavaliers, blancs comme des spectres, aux cris si sauvages.

Cependant, le général en chef, le duc de Nemours et la plûpart des généraux étoient réunis sur le plateau El-Mansourah, pour reconnoître Constantine, que

domine cette position et qui de ce côté offre un panorama remarquable. Elevée sur sa base de granit, aplatie au sommet, et escarpée tout autour, la ville se déploie en amphithéatre du nord au sud.

Constantine n'offre aucune ressemblance avec Alger, les maisons de la première de ces villes sont de style mauresque avec des cours intérieures et et des galeries; mais au lieu de belles terasses, elles sont surmontées de toits couverts en tuiles, constructions septentrionales, qui dans cette contrée du sud frappent péniblement la vue.

Les maisons sont généralement de la même couleur livide et cadavereuse que celle du rocher qui les porte. Les nombreux minarets blancs des mosquées se détachent de cet amas de pierres sombres, et par une belle nuit d'Afrique semblent des spectres recouverts de leur linceul, se dressant sur leurs tombeaux. Pour rendre ce tableau encore plus sévère, les cyprès, ces gardes silencieux des dernières demeures s'élancent de tous côtés, en pyramides d'un vert foncé.

A l'extrémité de la ville, la Casbah couronne le point le plus élevé du rocher, cet édifice antique porte les traces de son origine romaine.

A peine les défenseurs de Constantine nous eurent-ils vu prendre position sur le plateau, qu'une exclamation guerrière partit de l'intérieur de tous les bastions; les femmes montées sur les toits de leurs maisons jettaient des cris perçans qui annoncoient leur haine contre nous, et encourageoient les soldats d'Achmet Bey. Deux immenses drapeaux rouges flottoient sur les

tours Bab-El-Oued, et Bab-El-Djeddid; à ce signal de guerre les Arabes des alentours de la ville incendièrent leurs propres habitations, et nous entendîmes la voix grave des Muftis, qui du haut des minarets imploroient l'assistance du prophète. Des images rougis par le reflet de l'incendie, et qui, s'étendant sur tout l'horizon, annoncoient les pluies des jours suivans, rendoient cette scène encore plus imposante. Les généraux et autres officiers étoient groupés en silence au bord du précipice, tous les yeux restoient comme par une force magnétique fixés sur cette ville lugubre. „C'est la résidence du diable!" s'écria tout à coup le prince de la Moskowa. Ces seules paroles, au milieu du silence méditatif de tous, causèrent une étonnante impression, qui pour plusieurs fut un présage de mort. Les témoins de cette scène ne pourront jamais l'effacer de leur souvenir. Le sifflement des boulets et des balles nous arracha bientôt a nos rêveries. Toutes les batteries de la ville, principalement celles de la Casbah, et la grande batterie de la porte Bab-El-Djeddid, ouvrirent contre nous un feu nourri; un des premiers boulets passa entre le général Damrémont et le duc de Nemours; au même instant une bombe vint s'enfoncer et éclater à vingt pas derrière eux, mais sans produire aucun effet. Le vieux général Valée secoua la tête en disant froidement: „Ces coquins-là ont de bons pointeurs." Pour ceux que le devoir ne tenoit pas dans ce lieu daugereux, où boulets et balles tomboient comme grèle, la position étoit peu agréable.

Le général Damrémont, indifférent au danger,

bravant tout péril, resta plusieurs heures à cette place, plongé dans ses réflexions, il y perdit des momens bien précieux, car le tems étoit encore favorable, et le terrain sec; avec plus de diligence il eut encore été possible ce même 6 Octobre d'amener les pièces nécessaires aux batteries projetées sur El-Mansourah, et de transporter le reste de l'artillerie sur le mont Coudiat-Aty.

Mais pour le moment, la résolution, l'activité ordinairement si françaises n'existoient plus; on pretend même que malgré les signes non équivoques des dispositions hostiles des habitans, arrivé sous les murs de Constantine (dont la prise glorieuse étoit indispensable à l'honneur de la France), le général en chef se berçoit encore de l'espoir d'un arrangement amiable.

Pendant la soirée du 6 les 3 me et 4ème brigades traversèrent le Rummel, et prirent possession du Coudiat-Aty, sans éprouver de résistance; mais deux batteries ennemies qui commandoient la rivière tuèrent quelques hommes. Un aide de camp du général Fleury fut coupé en deux par un boulet, lorsqu'il se trouvoit au milieu du Rummel. ([12])

([12]) Le brave capitaine Leblanc, le seul des 4 aides de camp du général Fleury qui eût survécu à l'assaut de Constantine, est mort dans cette place des suites de ses blessures.

Entré un des premiers dans la ville, il luttait, corps à corps avec des Arabes qu'il empêchait d'ouvrir une

Le matin du 7 Octobre, je restai au quartier général sur le plateau El-Mansourah, et de ce point, en portant la vue sur Coudiat-Aty, on assistoit au plus beau spectacle militaire qu'il soit possible de se figurer.

Plus de 3,000 cavaliers arabes, poussant d'épouvantables cris de mort, descendoient des sommités de l'Atlas pour attaquer les deux brigades; tous les penchans des montagnes, toutes les vallées étoient couverts des barbares aux vêtemens blancs, et montés sur des chevaux gris; à des troupes moins aguerries que l'armée française d'Afrique, le nombre et les cris de l'ennemi eussent inspiré de la terreur, mais les soldats familiarisés déjà avec cette guerre, savent ce que signifient toutes ces démonstrations; aussi les chasseurs d'Afrique laissèrent-ils approcher les plus téméraires de ces Arabes jusqu'à demie portée de carabine, alors seulement deux escadrons s'ébranlèrent, firent une charge à fond sur l'ennemi qui n'attendit pas le choc, mais prit la fuite avec sa vitesse accoutumée: quelques uns qui tinrent tête, furent sabrés dans la mêlée; en quelques minutes la place étoit déblayée de cette masse de spectres vivans.

Dans la même journée du 7 une partie de la garnison tenta une sortie sur le Coudiat-Aty, mais le feu de quelques pièces de campagne l'eut bientôt refoulée vers la muraille et forcée à rentrer dans la place.

---

porte, par laquelle ils vouloient faire feu sur nos soldats, lorsqu'un coup de tromblon, tiré à bout portant, lui fracassa le genou.

Pendant toute la journée du 8, nous eumes un tems effroyable, une pluie glaciale, accompagnée d'ouragan et de tonnerre, néanmoins les artilleurs et les sapeurs du génie travaillèrent activement à la construction des batteries sur El-Mansourah, mais il fut impossible de commencer le bombardement. Pendant la nuit, la tempête devint des plus violentes, toute l'armée campa sur un terrain d'une humidité glaciale, ayant de la boue jusqu'aux genoux, et impossibilité absolue d'entretenir les feux de bivouac, ni de trouver le moindre abri; faut-il encore ajouter les dangers de la guerre, contre lesquels de pareilles fatigues, de telles privations ne pouvoient guères fortifier. Les batteries de la ville n'interrompoient pas leurs feux, et les tirailleurs de l'ennemi se glissoient audacieusement entre nos lignes. La poudre des bassinets de fusil étoit tellement humide, que les coups ne partoient pas; tous ces contretems n'ébranlèrent en rien le confiance si remplie de courage des soldats français, leurs feux ne pouvant plus avoir d'effet, ils s'élancèrent sur ce champ de bataille transformé en marais, et abordant les barbares à la bayonnette, renversèrent tous ceux, qu'une prompte fuite vers la ville ne déroba pas à leurs coups.

Enfin le 9 de grand matin, les 4 batteries françaises du Mansourah, et la batterie d'obusiers du Coudiat-Aty commencèrent à tirer; l'ennemi répondit par le feu de vingt pièces et mortiers, leurs batteries essayèrent de soutenir le combat, mais leurs embrasures furent successivement renversées, la plûpart des

pièces entièrement démontées et avant onze heures leur feu étoit presqu'entièrement éteint.

Le général Damrémont se flattoit que les habitans voyant les effets de notre artillerie, demanderoient à capituler, car il ne pensa jamais à une attaque sérieuse du côté d'El-Mansourah; déjà lors de la première expédition il avoit été reconnu que sur ce point l'attaque étoit impossible, la Casbah ne répondoit plus, quelques pièces de la porte Bab-El-Djeddid continuèrent seules leur feu jusqu'au soir; il nous parut que nos bombes avoient causé assez de dégât aux environs de cette porte; deux autres points de mire, étoient aussi le palais du Bey et la demeure de son Khalif Ben-Aissa, commandant de Constantine qui (disoit-on) étoit malade. — Les Français firent usage des fusées congrèves, elles lançaient avec fracas des projectiles, décrivoient d'éblouissantes paraboles dont la flamme s'abaissoit au milieu de la ville et paroissoit devoir l'incendier, mais une cité maure, comme Constantine, dont les constructions offrent si peu de prise au feu, devoit se ressentir fort peu des suites d'un bombardement, aussi cette démonstration n'accéléra-t-elle pas d'un instant la reddition de la place, et n'eut d'autre avantage que de soutenir le moral des soldats malades, ces pauvres diables, si misérables sur la paille humide de leur bivouacs, comptoient avec anxiété chaque coup de canon, espérant qu'il avanceroit le moment qui devoit leur conquérir un asyle.

L'aspect de l'ambulance des fievreux faisoit fré-

mir, quelques centaines de malades y étoient réunis, les uns entassés sur les chariots, les autres plus malheureux encore couchés sur ce terrain détrempé; on avoit étendu des couvertures sur leurs membres glacés par l'humidité de leurs couches, mais la pluie incessante rendoit en les imbibant ces couvertures mêmes pernicieuses aux malades. Les médecins de l'armée combloient envain ces infortunés des soins les plus empressés, les médicamens ne manquoient pas, mais bien les couvertures de laine, qu'il eut fallu renouveller sans cesse. Le délire de la fièvre ramenoit en pensées ces pauvres soldats sur la terre de France, qu'ils ne devoient plus revoir; chacun nommoit son village, appelloit ses parens, sa mère, ses amis, par leurs noms de baptême, puis se lamentant, il leur adressoit ses adieux, leur tendoit les bras et retomboit mort sur son lit de boue. Les médecins et chirurgiens, dont la conduite fut admirable, virent avec désespoir au point du jour étendus sans vie dans ces bivouacs mortels, dessoldats qui, mis à l'abri sous un toit, n'eussent été que souffrans pendant quelques jours.

Dans cette affreuse position, le prompt achèvement des batteries de brèche étoit devenu de la plus impérieuse nécessité, les malades augmentoient dans une proportion effrayante; les vivres tiroient à leur fin, les fourrages étoient consommés dès le 10; la prise de la ville étoit une question d'existence pour l'armée.

Les difficultés pour effectuer le passage du Rum-

mel par l'artillerie étoient presqu'insurmontables, vingt chevaux suffisoient à peine au transport d'une pièce; il fallut descendre par un chemin à peine impraticable les pentes d'El-Mansourah, passer sous le feu de la place le Rummel gonflé par les eaux, et remonter ensuite les berges détrempées de la rive gauche pour arriver sur la hauteur en arrière de Coudiat-Aty; toute la nuit du 9 au 10 fut employée à cette opération. Le 10., les pièces furent enfin mises en batterie, le zèle de M. le Cte de Tournemine, chef d'état major de l'artillerie, des officiers et soldats de cette arme, le dévouement des sapeurs du génie et des travailleurs du 47me régiment parvinrent à vaincre des obstacles présumés insurmontables.

Vers midi, l'ennemi dirigea une attaque contre la position occupée par le général Rulhières, sur le Coudiat-Aty; on sortit des retranchemens; les Français encouragés par la présence du duc de Nemours et du gouverneur, qui marchoient à leur tête, franchirent le parapet qui les couvroit, et avec la plus grande résolution abordèrent l'ennemi à la bayonnette, les Arabes furent culbutés et poursnivis l'épée dans les reins, un grand nombre restèrent sur la place, nos pertes ne furent pas nombreuses, mais on eut à regretter le capitaine Marland. — Le capitaine Raindre, et le capitaine de Mac-Mahon, aide de camp du gouverneur furent blessés.

Enfin le 11 les batteries de brèche ouvrirent un feu terrible contre la muraille entre les portes Bab-El-Oued et Bab-El-Djedid, où se trouve l'unique

point praticable, car là seulement ne règne pas ce gouffre profond, ces fondrières, ces ravines, qui entourent Constantine, le rocher n'y forme plus un mur vertical, et par une haute digue on communique entre la ville et le Coudiat-Aty. — Sans cet unique point vulnérable, Constantine seroit un second Gibraltar, une ville, qu'il seroit possible de détruire par un bombardement, mais non enlever d'assaut. Le gouverneur, le prince et l'infatigable général Perregaux, chef d'état major général, se rendirent tous les jours à cheval d'El Mansourah à Coudiat-Aty, pour visiter les batteries de brèche; la communication entre ces deux plateaux ne fut jamais interrompue, mais le passage du Rummel étoit toujours dangereux, le feu de la place le commandant d'un côté, et de l'autre étant observé par les cavaliers arabes, qui postés sur les collines environnantes guettoient comme de véritables oiseaux de proie, les imprudens qui s'aventuroient à traverser le fleuve, près des lieux, qu'ils occupoient. Un soldat, qui cherchoit du bois, s'étant trop écarté des avant-postes, fut surpris par ces Arabes, il n'eut pas même le tems de décharger son arme, ils l'avoient à peine apperçu, que déja ils fuyaient emportant la tête sanglante du malheureux Français.

Cinq cents de ces barbares campoient sur les hauteurs, qui avoisinent le colossal aquéduc romain, mais leurs principales forces étoient réunies à une petite demie lieue vers le sud de Coudiat-Aty près d'une belle maison de campagne appartenant au Bey, là, où commencent de beaux vergers plantés de grena-

diers et autres arbres fruitiers. Là devoit être Achmet à la tête de quatre mille cavaliers de Sahara, et de Kabyles à pied. Ces derniers s'approchèrent souvent de nos tirailleurs jusqu'à demie portée de fusil, mais leurs attaques n'avoient ni ensemble ni vigueur; l'indiscipline de ces hordes ne leur permet jamais de tenir en rase campagne contre des troupes réglées. L'ennemi, découragé par le peu de succés des attaques de ses tirailleurs, se contenta pendant les derniers jours de nous observer; son camp étoit rempli de femmes, qui à l'instar de celles des anciens Germains encourageoient les guerriers par leurs cris et leurs applaudissemens.

Une seconde batterie de brèche avoit été établie à 55 toises de la muraille, une place d'armes fut construite autour, afin de servir d'abri aux gardes de tranchée et de point de réunion aux colonnes d'attaque. Le 11 au soir la brèche étoit bien indiquée, mais la nature de la muraille fit juger, qu'elle étoit moins facile à renverser qu'on ne l'avoit pensé jusqu'alors. Son épaisseur n'étoit que de 1m., 40, mais elle étoit appuyée contre d'anciennes constructions, qui rendoient son corps extrémement considérable. Le revêtement de l'escarpe étoit en pierre calcaire d'une grande dureté.

Enfin le 12. au matin la brèche étoit assez large pour permettre à 10 ou 12 hommes d'y monter de front. Le gouverneur fut rendu de très bonne heure avec sa suite sur le Coudiat-Aty, pour observer le résultat obtenu dans la nuit par le feu de nos batteries.

Le général Damrémont voulant alors faire une dernière tentative pour amener la soumission de la place, avoit adressé la veille une proclamation aux habitans. Un jeune Arabe du bataillon turc s'étoit présenté pour remplir cette périlleuse mission. Admis dans la place, il y fut retenu toute la nuit que les assiégeans employèrent à relever un peu la brèche. — Enfin le parlementaire apporta cette réponse résolue: „Si vous voulez de la poudre, nous vous en donne- „rons, avez vous besoin de vivres, nous vous en four- „nirons, mais quant à la ville, vous n'y entrerez pas „tant qu'il y existera un défenseur."

Les batteries recommencèrent alors une terrible canonnade, dont l'écho retentissant des montagnes, devoit repercuter le bruit jusqu'au désert.

Après avoir visité les batteries, le général Damrémont, insouciant du danger, s'avança sur le revers occidental de le colline de Coudiat-Aty, pour examiner avec sa longue vue l'état de la brèche; les balles et boulets ravageoient le lieu vers lequel avançoit resolûment le général en chef, qui paya de sa vie sa téméraire action, un boulet le renversa, et ne lui laissa que le tems de recommander au Dieu des armées son âme guerrière, en s'écriant: Oh! mon Dieu!

Le général Perregaux s'étoit précipité avec désespoir sur le corps de son général, de son ami; depuis long temps ils avoient partagé la même fortune, ils devoient tous deux être encore réunis par une même mort héroique, mais Perregaux devoit avoir le tems de pleurer Damrémont, avant de le rejoindre,

il fut atteint d'une balle au front. Enfin le général Rulhières reçut une légère blessure à la joue gauche, ses habits, son chapeau étoient percés de plusieurs balles.

Le duc de Nemours étoit présent, en vain ses aides de camp, employèrent-ils les prières, presque la contrainte pour l'éloigner de cette place si dangereuse, il s'y refusa avec fermeté, ne cachant pas le déplaisir que lui causoient de telles instances, et ne quitta le terrain qu'après avoir vu emporter le corps ensanglanté du général en chef. La plus sévère justice force à parler de la bravoure, dont ce jeune prince fit preuve dans cette occasion, comme dans toutes les autres; mainte fois je le vis s'exposer au feu le plus meurtrier, et lorsque nous autres plus prudens, nous ne rougissions pas de nous coucher pour diminuer le danger que faisoient courir les bombes qui éclatoient autour de nous, ou passoient au dessus de nos têtes, le prince lui, méprisant notre sage manoeuvre, s'en alloit avec un flègme imperturbable examiner, les positions au milieu d'une grèle de balles; je ne puis apprécier à son vrai mérite une tenue aussi courageuse, car sa taciturnité étoit aussi surprenante que sa bravoure. Il est facheux, que ce jeune prince n'allie pas à une valeur si positive, plus d'expansion dans les momens, ou un mot encourageant recompense de bien des périls; loin de moi la pensée de luî refuser la sensibilité naturelle à son âge, mais je le répète, il n'est pas expansif et c'est un tort dans une personne de son rang. Le courage lui parait sans doute

chose si simple dans le soldat, que jamais il ne songea à applaudir par un mot flatteur, et se montra, par calcul, froid dans sa conduite comme dans sa tenue au feu; devant le corps du Général Damrémont, il eût dû, lui prince français! lui Bourbon! avoir une larme pour le guerrier qui tombait en servant la patrie!? la plus vive émotion étoit empreinte sur la physionomie si militaire de quelques vieux officiers, même de ceux qui, partisans du maréchal Clausel, voyoient avec chagrin son poste occupé par un autre; je n'eus pas demandé alors au jeune prince un discours déplacé dans un pareil moment, mais il eût même été politique à lui de payer son tribut de regrets par un de ces mots que son esprit ne lui refuse certes pas plus que son coeur; la France l'eût vu avec satisfaction honorer ainsi la mort d'un de ses illustres enfans; pourquoi donc le brave duc de Nemours resta-t-il muet?!

Un conseil de guerre fut sur le champ convoqué, et le commandement de l'armée déféré au lieutenant général d'artillerie comte Valée, véteran du tems de l'empire. Enfin la mort du général en chef fut pendant une heure le sujet de toutes les conversations et l'on n'en parla plus; le général Damrémont et ses soldats se connoissoient encore trop peu, pour que la perte d'un chef qui pour la première fois de sa vie se trouvoit investi d'un commandement en chef put causer une profonde impression. Parmi les officiers, plusieurs regrettoient le maréchal Clausel, leurs coeurs étoient trop bien placés pour ne pas apprécier une

mort héroïque, mais ce premier moment passé, ils furent indifférens à cet évenement. Aujourd'huy quelques uns émettent l'opinion absurde, et souverainement injuste, que, si Damrémont eut conservé le commandement, jamais Constantine n'eût été prise! Infortuné général! c'est ainsi, qu'on te récompense de tes travaux, de ton glorieux trépas.

Le vieux et décidé général Valée, qui, lui, n'admet pas en présence de l'ennemi, le système prudent des négociations, débuta dans son commandement par presser les travaux d'attaque dont la responsabilité pèsait dorénavant sur lui.

A neuf heures, les batteries en arrière de celles de brèche commencèrent à tirer, elles firent bientôt taire le feu de la place, et la mousqueterie elle même cessa de se faire entendre; à une heure la nouvelle batterie continua la brèche commencée; c'était alors plaisir à entendre ce concert effroyable de toutes les batteries réunies; les malades eux mêmes oubliant pour un instant leurs douleurs rioient de ce vacarme, dont il est difficile de donner une idée.

Vers le soir l'état de la brèche étoit tel, qu'on put fixer l'assaut pour le lendemain; il fut annoncé. Cette nouvelle électrisa des ames si bien trempées, et doubla leur courage. On avoit presse d'en finir après ciuq terribles nuits de bivouacs dans un véritable marais; les chevaux et mulets manquoient de fourrages depuis le 10, chaque jour ils succomboient par centaines, et leurs cadavres corrompoient l'atmosphère. Ma pauvre petite monture, quoique d'ori-

gine arabe, et habituée aux nuits de bivouac ne put supporter tant de privations, et je courrois grand risque de m'en revenir à pied, si lors de la prise de Constantine, une assez grande quantité de chevaux ne fût tombée en notre pouvoir.

A tant de privations, se joignit celle du combustible, nous manquions même de chardons secs pour faire bouillir nos marmites; jamais on ne vit spectacle plus déplorable; pendant ces pénibles nuits, aucun feu ne rejouissoit la vue, ne ranimoit les membres engourdis par le froid et l'humidité; mais les gémissemens des malades, le hennissement plaintif des chevaux affamés, le sifflement de la tempête, le clapotement d'une pluie à torrent, augmentoient encore le malaise que tous ressentoient; la position devenoit vraiment allarmante. Heureusement le ciel s'éclaircit un peu le 12, et avec lui l'humeur des soldats; cela êtoit nécessaire, car il est incroyable, qu'elle influence exerce sur l'ame l'état atmospherique dans des positions données de la vie.

La place d'armes fut agrandie et prolongée à gauche de la batterie de brèche, pour mettre la garde de la tranchée à l'abri d'une attaque de revers.

A cinq heures fut amené en présence du général Valée, un parlementaire du Bey Achmet, qui vouloit faire suspendre les opérations, et renouer les négociations. Cette démarche sembla au général en chef avoir pour but de gagner du tems, dans l'espoir que la faim et le manque de munitions nous obligeraient bientôt à nous retirer. On refusa de faire cesser le

feu de nos batteries, et le parlementaire fût chargé de dire à Achmet, qu'on exigèait la remise de la place comme préliminaire de toute négociation.

Les batteries reçurent l'ordre de tirer toute la nuit à intervalles inégaux, de manière à empêcher l'ennemi de déblayer la brèche. et d'y construire un retranchement intérieur.

Le 13 à 3 heures et demie du matin, la brèche fut reconnue par le capitaine du génie Boutault et le capitaine de Zouaves Garderens. Ces messieurs la délarèrent praticable, l'ennemi n'ayant rien tenté pour en déblayer le pied.

Le lever du soleil fut radieux, ce qui parut d'un bon augure.

A quatre heures du matin. le général en chef, le duc de Nemours, le général du génie Fleury, se rendirent dans la batterie de brèche, les corps destinés à monter à l'assaut montroient un enthousiasme impossible à décrire.

La première colonne d'attaque fut composée de 40 sapeurs, 300 Zouaves, et deux bataillons d'élite du 2me léger; le lieutenant colonel Lamoricière la commandait. Ce jeune officier, (il n'a que trente ans) passe pour un des meilleurs de l'armée, et en est adoré, peut-être ne possède-t-il pas les talens militaires du colonel Duvivier, mais il l'égale par la valeur, mais une amabilité toute chevaleresque lui gagne tous les coeurs, tandis que la froideur de Duvivier éloigne de lui ces soldats. On prétend que le général Damrémont avoit long tems balancé entre La-

moricière et Duvivier pour le commandement de la première colonne d'attaque; ce dernier ne put cacher sa peine d'être privé de l'honneur d'aller se faire tuer sur la brèche.

La deuxième colonne, commandée par le colonel Combes, comptoit des hommes des 2d et 3me Bataillons d'Afrique, 80 sapeurs du génie, et deux détachemens de la légion étrangère et du 47me régiment.

Le colonel Corbin commandait la 3me colonne formée de détachemens des 4 brigades.

Les 1re et 2de colonnes furent placées dans la place d'armes, la 3me un peu en arrière.

La batterie de brèche reprit son feu exclusivement sur la brèche, les autres batteries dirigèrent le leur sur les défenses de la place, qui pouvoient avoir action sur la marche des colonnes d'assaut.

Cependant les colonnes d'attaque formées dès la veille attendoient le signal avec impatience, la nuit fut pour ses braves d'une longueur insupportable, les Zouaves couchés dans la tranchée s'étoient approchés de la brèche jusqu'à une distance de 60 pas.

A sept heures, le signal de l'assaut fut donné par la musique de la légion étrangère, les musiques et les tambours de tous les régimens répondirent à ce signal. L'admiration saisit tous les coeurs lorsqu'on vit, au bruit de ces fanfares guerrières, le colonel Lamoricière s'élancer en brandissant son sabre et suivi de ces braves Zouaves, franchir rapidement au pas de charge la distance qui le séparoit de la ville, gravir la brèche sous le feu de l'ennemi, être le premier à son

sommet qui aussitôt fut couronné par les bayonnettes françaises ; à ce moment un cri terrible couvrit le son des instrumens et le vacarme de l'artillerie, c'étoit le cri de rage poussé par les cinq mille Arabes et Kabyles campés vers le sud, et sur les hauteurs à l'orient; ce son unique et perçant fut d'abord guerrier et sauvage, puis rauque et plaintif, semblable à ce lui que produit le frémissement d'une harpe dont les cordes éclatent ; c'était le chant de mort de la ville du diable.

Parvenue sur la brèche, la colonne d'attaque fut engagée dans un labyrinthe de maisons à moitié détruites, de murs crénelés, de barricades. Des échelles ! crièrent les Zouaves. Le colonel Combes s'élança alors à la tête de la seconde colonne, en ce moment une affreuse explosion engloutit environ cinquante Français dans un monceau de terres et de décombres, et blessa un grand nombre de personnes. Les récits sur les causes de cette explosion sont fort contradictoires; comme tous ceux qui en furent les plus proches témoins y pèrirent, il a été difficile d'obtenir sur ce point des renseignemens exacts; étoit-ce une mine? Suivant l'opinion du colonel Lamoricière, partagée par le plus grand nombre, l'explosion fut celle d'un amas de sacs de poudre mis en réserve par les assiégés, et aux quels les coups de fusil des Zouaves firent prendre feu; elle coûta la vie aux plus braves et fit tomber les dernières barricades.

Alors, semblables à des lions rugissans, les Zouaves se précipitèrent dans la ville la bayonnette en avant.

Une heure après le signal de l'assaut, les Français étoient maîtres de Constantine. Le combat sur la brèche et dans les rues contigues fut court mais sanglant, des centaines de cadavres français, kabyles et turcs jonchaient le sol.

Pour nous autres, placés sur le Coudiat-Aty, nous éprouvions des émotions indicibles. J'ai assisté en Afrique à plusieurs expéditions de l'armée, et je dus toujours admirer l'héroisme, la brillante valeur qu'y déployèrent les Français, mais ici mon admiration fut portée au comble, ici le péril étoit formidable, cet élan pour courir à une mort presque certaine, me confondait. Tous pouvoient se dire: nous n'en reviendrons pas! et pas un seul n'a foibli! pas un seul, dont le pas se ralentit ou chancela! Mais aussi comme ils étoient commandés! Les officiers et sous officiers donnaient un exemple qui devoit électriser, aussi leur perte fut-elle presqu'égale à celle de leurs soldats.

Ce dédain de la vie de la part des Français m'a toujours été une énigme; je le conçois chez un homme religieux et exalté; mais il faut bien l'avouer, dans l'armée française une triste incrédulité est le partage du plus grand-nombre, la conviction consolante de l'immortalité n'entre pour rien dans leurs calculs, la gloire seule les pousse à ce mépris d'une mort sans espérance; pour plusieurs il n'y a que le néant. Il m'est incompréhensible, et cela afflige la pensée, que des âmes capables de tant d'héroisme, ne comprennent pas leur nature immortelle.

Au moment de l'assaut, Constantine comptait bien

encore six mille défenseurs, les plus exaltés se précipitoient le yatagan à la main sur nos soldats et tomboient sous leurs bayonnettes.

Mais enfin l'épouvante se mit dans les rangs des vaincus, malgré leur ferme persuasion que la balle d'un chrétien leur conquéroit le paradis de Mahomet, cette armée de seïdes musulmans prit la fuite devant une armée d'incrédules

La résistance ne fut prolongée de rues en rues que pour protéger la retraite dans la direction de la Casbah; les habitans les plus agiles s'élancèrent du haut des rochers dans la campagne, beaucoup furent écrasés, d'autres se cassèrent des membres, et furent portés, ou se trainèrent pèniblement dans les jardins du sud; plus de deux cents cadavres gisaient au pied des rochers, une fausse attaque de la seconde brigade sur la porte Bab-El-Cantara et le pont romain, annoncée par le feu des tirailleurs du 17me léger, qui descendoient d'El Mansourah, détermina dans Constantine cette terreur panique qui eut des conséquences si déplorables. Par cette démonstration sur le point où avoit échoué le Maréchal Clausel, on vouloit obliger les assiégés à diviser leurs forces.

Avec la résistance des vaincus cessa la fureur des vainqueurs; mais la ville ne put être entiérement préservée du pillage, cependant les habitans qui ne prirent pas la fuite eurent la vie sauve. A 9 heures le drapeau français flottoit sur le rocher à la place de l'étendard rouge que le Kalif y avoit arboré.

L'honneur de cette journée appartient de droit à

la première colonne d'attaque et à son vaillant chef Lamoricière, qui en fut le héros; cet intrépide jeune homme, si brillant au milieu du feu le plus terrible, presqu'aveuglé par suite de l'explosion, s'étoit relevé, le visage noirci par la poudre, et n'abandonna pas ses Zouaves qu'il conduisit jusqu'à la Casbah.

La 2de colonne soutint vaillamment la première, mais n'eut pas à courir autant de danger. La brèche étoit conquise, l'ennemi refoulé, et l'explosion qui fit éprouver tant de pertes avoit déjà eu lieu, lorsqu'elle arriva sur la place du combat; le colonel Combes commandant de cette 2de colonne, officier d'un mérite reconnu et du plus noble caractère, fut atteint de deux coups de feu, et cependant resta à la tête de sa troupe jusqu'à ce qu'elle fut maitresse de la ville; alors il se rendit près du duc de Nemours, fit avec calme son rapport et ajouta: „Monseigneur, permettez moi de „me retirer, je suis mortellement blessé, je vous re„commande ma malheureuse famille, ceux qui survi„vront, pourront se réjouir d'un aussi beau succès, „pour moi je suis heureux, d'avoir pu encore faire „quelque chose pour la France.“

Pendant son rapport aucune émotion ne trahissoit son état, et le Prince ne put voir qu'à la pâleur de son visage, que ce brave ne l'abusoit pas par ces dernières paroles.

L'héroïque colonel eut encore assez de forces pour retourner, soutenu par un seul bras, au bivouac de son régiment, quelques heures après il avoit cessé d'exister; son calme, sa résignation seront toujours pré-

sens à la mémoire des témoins de cette scène digne des tems de l'ancienne Rome.

Vers 10 heures du matin, le massacre avoit entièrement cessé et dès ce moment, il ne se tira plus un seul coup de fusil; les Arabes et Kabyles, spectateurs passifs de la prise de Constantine, se retirèrent en silence et disparurent des hauteurs qu'ils garnissoient, dès que le drapeau rouge fut abattu.

Cependant tous les curieux affluoient pour voir l'intérieur de cette ville qui, dans l'espace d'une année, fut le but de deux expéditions, et dont la prise venoit de coûter tant de sang. La brèche avoit environ 30 pieds de largeur, et pour y arriver il falloit gravir une élévation de terre et de sable.

Une grande quantité de sacs de laine, de pierres étoient épars derrière la muraille renversée.

Ces matériaux avoient sans doute été destinés à remplir la brèche; derrière la muraille le terrain étoit encombré des débris de maisons détruites par l'explosion. Pour entrer dans la ville il falloit franchir des monceaux de cadavres brulés et mutilés; cette place d'une terrible lutte présentoit un affreux spectacle dont j'étois temoin pour la première, et, j'espère, la dernière fois de ma vie; quelques morts avoient la tête tranchée, les autres tellement mutilés, tellement méconnoissables qu'il étoit impossible de distinguer le blanc européen du basané Kabyle, ou du noir habitant de l'intérieur des terres; mais dans la ville, il n'en étoit pas ainsi, là les cadavres étoient parfaitement distincts, leurs physionomies conservaient un ca-

ractère imposant; là, on s'étoit battu à l'arme blanche, face à face, et le Français reconcilié avec son ennemi dans les bras de la mort, reposoit sur le poitrine du farouche Kabyle; sur les traits pâles des guerriers francs régnoit un calme héroïque, ils paroissoient dormir, tandis que sur les visages convulsivement contractés du Maure et du Kabyle se lisoient les sentimens de haine et de rage que le fanatisme avoit conservé en eux jusqu'à leur dernier soupir; je n'oublierai jamais la figure d'un vieux Turc à barbe blanche et touffue, qui appuyé contre une maison étoit assis, ayant les yeux et la bouche ouverts, le bras gauche levé, le poing fermé comme ménaçant le ciel, et tenant un pistolet dans la main droite, sa physionomie avoit une étrange expression; je crus d'abord que ce Turc vivoit encore et imploroit du secours, mais en m'approchant et le touchant, je vis que la mort avoit déjà glacé ses membres. Je n'ai pu m'empêcher d'interrompre le fil de ma narration, pour chercher à vous faire partager en partie les fortes émotions dont je fus saisi à l'aspect de telles scènes de carnage; maintenant, après avoir rendu un compte fidèle de la prise de Constantine, j'y pourrois ajouter d'intéressans épisodes de cette campagne, si riche en faits que le poète des héros, le divin Homère n'eût pas dédaigné de chanter, mais pour ne pas trop prolonger ce récit, je me bornerai à consigner un seul trait d'une grandeur d'âme si éclatante que je ne puis l'omettre; de si beaux exemples étant trop rares pour les passer sous silence.

Au milieu des scènes affligeantes que présentoit

le pillage de Constantine, j'apperçus un officier du génie, qui recherchant parmi les cadavres ceux des soldats de son régiment, les plaçoit lui même à l'écart, afin qu'ils ne fussent pas foulés aux pieds des pillards qui courroient comme des furieux de maisons en maisons. Ce pieux devoir rempli, le brave officier vola vers les maisons voisines pour en défendre les habitans tremblans contre la brutalité et la rapacité des soldats; au coin d'une rue se trouvoient deux aveugles, qui, l'air doux, la voix suppliante, tendoient la main en demandant du pain. „Parbleu! c'est trop fort,“ s'écria en riant un soldat, „ces coquins là s'imagi„nent ils que nous sommes venus ici pour leur donner „du pain?“ — „A qui voulez vous qu'ils en demandent? Les pauvres diables n'ont que nous qui puissions venir à leur secours,“ repondit, touché de compassion le magnanime officier, et sans plus attendre, il courut à des soldats de son régiment leur demander un morceau de biscuit pour les ennemis aveugles! Et c'est moins d'une heure après le plus horrible massacre, qu'un officier français faisoit une action si touchante, si consolante pour l'humanité. Honneur à M. Chardon, lieutenant à l'état major du génie; d'autres officiers auront l'étoile de l'honneur pour la bravoure qu'ils ont déployée, la gloire qu'ils ont justement acquise; mais cette décoration ne seroit-elle pas aussi bien placée sur un pareil coeur; puisse le gouvernement français récompenser ainsi l'humanité du guerrier français envers les aveugles de Constantine.

Les scènes sanglantes avoient cessé; les échos de l'Atlas ne se renvoyoient plus les détonnations de

l'artillerie; le drapeau français flottoit sur Constantine; les morts des deux partis étoient ensevelis; Français et Africains, chrétiens et musulmans reposoient dans la même fosse; après la vie de privations, de dangers, commençoit la vie de repos; on se promenoit, on parcouroit en curieux la nouvelle conquête.

Constantine a le même caractère que toutes les autres villes de la Barbarie; les maisons sans fenêtres extérieures, augmentent par la nudité de leurs façades la tristesse de rues sombres, tortueuses, étroites, et encombrées d'immondices, qui répandent une odeur infecte. Quelques petites places où se tiennent les marchés, un nombre infini de boutiques et de cafés, tel est l'aspect intérieur de la ville.

A l'intérieur, les maisons ont des cours entourées de colonnades.

Les mosquées ne me parurent pas plus belles que celles d'Alger, les soldats avoient pénétrés dans ces lieux consacrés et les avoient dépouillés de leurs riches tapis.

La demeure du célèbre Ben-Aissa est fort simple, les galeries n'y ont même pas les colonnes de marbre, qui décorent la maison de tout Maure tant soit peu riche, mais on prétend que dans les caves, il y a enfoui des sommes considérables.

L'extérieur du palais du Bey est bien misérable, ce qui rend d'autant plus enchanteur l'aspect des cours intérieures; un artiste français, M. Planta, a dessiné les diverses parties de cette belle résidence, et doit les réunir dans un album lithographié aux autres vues du Beylik dont il a enrichi son portefeuille.

A la vue des peintures à fresque qui couvrent les murs, nous fumes pris d'un rire inextinguible, elles sont détestables; la peinture chez ce peuple est encore dans l'enfance de l'art; l'architecture y est au contraire en véritable progrès; la pluspart de ces fresques représentent des vaisseaux toutes voiles déployées, des canons faisant feu.

Parmi ces peintures à fresque nous remarquâmes l'attaque manquée du maréchal Clausel, les Français y sont peints comme des nains, les Turcs comme des géans. Dans une aile du palais on trouva 80 femmes, c'étaient des prisonnières du Bey, les épouses et filles de Cheiks arabes qui n'avoient pas payé le tribut, et dont Achmet espéroit ainsi extorquer une rançon; le Bey qui malgré son âge est très libertin, en agissait vis à vis de ces femmes comme envers les siennes.

La ville bien explorée, nous fumes visiter les ruines de Cirta, qui ne sont pas aussi nombreuses que nous nous l'imaginions. Le pont romain qui joint les bords escarpés du Rummel, est d'une belle construction, mais moderne en grande partie, bien que pour sa restauration qui date de 1793, on ait suivi le modèle de l'ancien pont romain; son élévation est d'au moins 150 pieds; à la base du pilier principal nous avons trouvé la figure de femme si singulièrement vêtue, et les deux monstres dont parle le docteur Shaw; cet ouvrage demi relief est loin d'être un chef d'oeuvre, contre le dire du docteur Shaw, les animaux rappellent des hippopotames et non des éléphans.

Les débris d'un aquéduc romain et les citernes

attestent encore la grandeur de Cirta, il ne reste plus vestige du bel arc de triomphe cité par Shaw; nous trouvâmes les ruines bien conservées d'un monument semblable dans la rue Souk-El-Kebir, où M. Berbrugger découvrit une inscription. Les Arabes affirment qu'il existe encore beaucoup de ruines romaines entre Constantine et la petite ville de Mila; beaucoup de pierres murées dans les maisons de Constantine portent des traces incontestables d'origine romaine, nous y découvrîmes quelques inscriptions latines qui furent copiées avec soin.

Je vous ai déjà dit qu'avant son départ de Bône, le général Damrémont avoit nommé une commission scientifique qui devait faire des observations archéologiques, géognostiques, botaniques etc., et recueillir tous les objets intéressans d'art, d'histoire naturelle, d'antiquité, des manuscrits etc. Le général Perregaux étoit le président de cette commission dans laquelle figuraient aussi quelques étrangers. Je crois qu'il importait peu au gouverneur que la science tirât quelque profit de l'expédition; l'institution de cette commission n'étoit qu'une comédie, comme tant d'autres choses qu'on fait actuellement en France. Le général Damrémont ne songea qu'à faire un vain étalage dans le moniteur algérien; si l'on eut voulu sérieusement faire quelque chose pour l'exploration scientifique de cet intéressant pays, on auroit du moins accordé aux membres de la commission un appui efficace, mais on ne leur fit que des promesses, on ne leur donna pas même un mulet pour porter les instrumens les plus indispensables.

Pendant toute la durée de l'expédition, personne ne se souciot de cette pauvre commission scientifique, et il ne vint pas même à l'idée du général Perregaux de la convoquer une seule fois. La moitié de ses membres lui sont même restés tout à fait inconnus. L'intendant civil M. Bresson qui aime et favorise avec zèle les sciences, avoit chargé le docteur Laborde d'examiner chimiquement les sources thermales de Hammam Meskutin. Mais arrivé à Merdjez-El-Ammar, il ne put pas même obtenir une escorte de douze hommes pour l'accompagner aux sources. Le malheureux docteur suivit l'armée jusqu'à Constantine, sans savoir pourquoi, et pour unique trophée, rapporta ses bouteilles vides à Bône.

M. Berbrugger recueillit pour la bibliothèque d'Alger, dont il est conservateur, environ 800 livres arabes qu'il acheta des soldats, après le pillage. Le général Valée lui refusa même l'autorisation de mettre ces livres sur les fourgons vides, M. Berbrugger gagna alors quelques officiers des transports, mais pendant le trajet, ces caisses furent deux fois renversées sur la route, il fallut toute l'énergie infatigable de ce bibliothécaire zélé pour transporter ses trésors jusqu'à Bône. Parmi ces livres, se trouvent quelques ouvrages d'une valeur inappréciable; je citerai une histoire de la ville de Constantine, une collection des lois des Kadis, une géographie des Indes orientales, et enfin l'ouvrage d'El-Makay, de Tlemcen, Histoire de l'empire des Sarrasins.

Les intendants militaires étoient sourds à toutes les réclamations de M. Berbrugger; si je cite ces par-

ticularités, qu'on ne me croye pas cependant partisan d'un pareil larcin scientifique, il rappelle cet usage vandale adopté naguères par l'armée française des premiers tems de la république, usage que notre illustre Schiller a flétri de son immortel mépris. On prétend que la mission des Français en Afrique, (mission vraiment belle, et méritant la sympathie du monde) est d'arracher cette fertile contrée à la barbarie, de la civiliser, de montrer enfin à ce peuple sauvage que sa destinée n'est plus de vivre avec les jackals du désert. Oh! si cet admirable projet étoit réellement mis à exécution, toute l'Europe devroit applaudir aux conquêtes des Français dans cette partie du globe; mais qu'il y a loin de ces belles théories à la pratique, de cette pensée généreuse de civilisation, qui est, je n'en doute pas, dans le coeur des Français, à la conduite tenue dans l'Algérie par les agens du gouvernement. Il est juste aussi de dire, que la résistance aveugle et désespéré d'une population fanatique doit entrer pour beaucoup dans les entraves que trouveroit un général animé d'idées vraiment philantropiques.

La prise de Constantine étoit nécessaire à l'honneur de la France, mais c'est un événement funeste à la civilisation de la régence. Des milliers de familles arabes errent maintenant dans les sables de Sahara, elles implorent l'hospitalité sous la tente de ces tribus nomades, qu'eux, habitans des villes ne regardoient qu'avec dédain, elles abandonnent leurs habitations commodes, renoncent à leurs travaux industriels pour partager la couche du Bédouin sous le palmier, pour adopter les moeurs du désert. La con-

quête des Français rend à la vie errante plus de dix mille Maures déjà à demi civilisés! Et pour comble de dérision, le zèle scientifique de quelques savants ravit aux Arabes restés à Constantine, leurs derniers moyens d'instruction, leurs livres, si rares dans la régence que bien des musulmans les regardoient comme la plus précieuse de leurs richesses; un seul livre compose souvent toute la bibliothèque d'une famille maure, et ce livre est conservé avec vénération, considéré comme une vraie relique, comme le plus précieux objet de l'héritage paternel.

Calculez maintenant le tort immnese fait à la civilisation de la province de Constantine, par l'enlèvement de ces huit cents volumes, qui vont être relégués sur les rayons d'une bibliothèque? Combien de pères de famille qui ne pourront plus continuer l'instruction de leurs enfans par ces lectures du soir qui étoient d'habitude héréditaire.

Un travail qui mérite des éloges a été entrepris par quelques uns des membres étrangers de la commission scientifique, ils ont mésuré les élévations et examiné les rochers des environs de Constantine, sous le rapport géognostique; et dans la plaine charmante qui s'étend au midi de la ville, bien que la saison ne fût pas favorable, ces savans ont recueilli quelques objets intéressans du domaine de la botanique et de la zoologie. Tout cela s'est fait, grâce au zèle personnel de ces hommes dévoués à la science, qui dans leurs excursions chez les Arabes risquaient leur tête, car malgré toutes les promesses, on ne leur accorda jamais une escorte. Il en étoit autrement en

Egypte, pendant l'expédition de Bonaparte. Le grand homme veilloit avec anxiété à la sûreté de ses savans, et dans toutes les attaques des Mamelucks, il les fit placer au milieu des carrés. Les généraux de l'expédition de Constantine, n'auroient dit mot, si les Bédouins avoient coupé la tête à tous les membres de la commission scientifique.

Trois paysagistes habiles accompagnoient l'armée; en s'exposant aux mêmes dangers que les naturalistes, ils trouvèrent les matériaux les plus magnifiques pour leurs esquisses dans les environs pittoresques de Constantine. Le panorama de cette ville de rochers, sombre, grisâtre, vue de la hauteur d'El-Mansourah, la vue de la même ville du côté du midi, où elle offre un tableau tout différent, située sur le sommet du rocher escarpé, elle semble de ce point un nid d'aigle; puis la délicieuse plaine que le Rummel arrose et embellit de ses innombrables sinuosités, et où s'étendent aussi loin que l'oeil peut embrasser l'horizon, des forêts majestueuses et brillantes de cyprès, de citronniers, de muriers et de grenadiers; enfin la cascade du Rummel qui tombe d'une hauteur de 500 pieds; tous ces magnifiques tableaux attireront beaucoup de voyageurs vers ces contrées, dès qu'elles pourront être visitées sans courir tant de périls. L'Album lithographié que veut publier M. Planta excitera l'admiration des artistes et des amateurs.

Parmi les personnes qui firent volontairement cette campagne, messieurs les officiers étrangers furent ceux qui durent être les plus satisfaits; plusieurs d'entre-eux regardoient une expédition brillante comme

une bonne fortune, ils avoient accompagné le général Bugeaud à la Tafna, et grand fut leur mécompte du résultat pacifique de cette excursion; ils alloient retourner en Europe, assez mortifiés de n'avoir assisté qu'à un traité peu glorieux pour la France, mais l'expédition de Constantine fut alors décidée; sur le champ ces nobles coureurs de périlleuses aventures quittèrent les bateaux à vapeur, retournèrent aux bivouacs frais et nébuleux de l'Atlas, y entendre la musique de leur goût, le sifflement des balles du Kabyle. Pour cette fois, leurs voeux furent exaucés au délà de leurs espérances; „maintenant" me disoit un de ces braves, „je mourrois sans trop de regret, car après vingt années de l'ennuyeuse vie de garnison, j'ai donc vu le côté sérieux de mon métier." Il y avoit sept officiers étrangers avec l'armée, je ne compte pas trois militaires qui n'arrivèrent qu'après la prise de Constantine.

La campagne a coûté quelques milles francs aux amateurs officiers ou savans, mais ils ne croyent pas avoir payé trop cher un pareil spectacle.

Si les officiers étrangers ont sincèrement admiré la bravoure des Français, il est pénible de dire qu'ils ne purent pas être reconnoissans de leurs hospitalité. (13)

(13) Parmi les officiers étrangers qui ont suivi l'armée française, plusieurs se sont distingués, M. Bernard, lieutenant d'artillerie dans l'armée saxonne, pointa de sa main plusieurs pièces sur le Coudiat-Aty; M. Russel, capitaine de l'artillerie autrichienne, Irlandais de naissance, monta sur la brèche au momeut de l'assaut, et ses habits furent percés de balles. Le capitaine Muralt, Suisse, au service du roi de Naples, prit, en-

Dans l'armée française, comme dans toutes les autres armées de l'Europe, l'uniforme étranger n'est pas favorablement accueilli. L'égoïsme s'ennoblit, mais n'en existe pas moins, on partage bien le riz, le biscuit, la paille du bivouac avec l'officier étranger, mais on murmure de le voir être de moitié dans les fatigues et les dangers.

Un de ces militaires volontaires se trouvoit des premiers arrivés sur la brèche au moment de l'assaut. „Vous avez tort, Monsieur" lui dit un officier d'état major de la suite du Prince, „de vous exposer ainsi, „si vous étiez blessé qui vous releveroit, vous n'êtes „pas à votre place."

Ces paroles inconvenantes, ce peu de justice rendue à la valeur par une personne qui du reste faisoit bravement son devoir, n'empêcheront pas les étrangers de parler avec enthousiasme dans leurs patrie de la valeur de l'armée française d'Afrique; officiers et soldats ont rivalisé, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ou de leur stoique résignation à supporter les fatigues inouies du bivouac pendant les pluies affreuses qui précédèrent l'attaque, ou de leur héroïque conduite lorsqu'ils s'agissoit de mourir sur la brèche. Ils n'étoient que cinq mille tout au plus, ces braves

semble avec un soldat français, un des drapeaux rouges qui flottaient sur les bastions.

Il nous a paru étrange qu'aucun de ces officiers n'ait reçu d'invitation du duc de Nemours, tandis que les trois officiers prussiens, arrivés après le siége, furent invités à prendre leur logement dans le palais du Bey, tout près de l'appartement du prince.

que n'arrêtèrent ni les défenses naturelles d'une forteresse bâtie sur d'inaccessibles rochers, ni le fanatisme des barbares soldats d'Achmet. Honneur à l'armée française, elle s'est glorieusement conduite, le fier et superbe musulman reconnoit lui même, que les Français sont de vaillans soldats, vienne l'occasion, quelque soit la fortune inconstante de la guerre, l'Europe ratifieroit sur le premier champ de bataille le jugement porté par le sauvage Africain.

Ici finit la description un peu longue de cette glorieuse et mémorable expédition, et j'appelle en temoignage de la vérité de mes récits tous ceux qui, ainsi que moi, furent spectateurs de ce brillant fait d'armes, ils reconnoîtront que la franchise et la bonne foi qui furent mes guides, donnent quelque valeur à mes appréciations.

Nôte du traducteur.

J'ai fidèlement traduit la correspondance de Mr. Wagner, je me suis seulement permis d'ajouter à la relation de la prise de Constantine quelques parties des rapports officiels qui complettent l'historique de ce brillant fait d'armes, pour ce qui regarde les opérations militaires.

Mais pourquoi, Mr. Wagner, d'un caractère personnel si honorable, lui, dont le coeur a si bien compris, la plume si bien exprimé ce qu'eut de vraiment admirable la conduite de nos soldats, pourquoi lui, si juste appréciateur du véritable mérite, s'est-il

laissé égarer par d'injustes préventions, et a-t-il généralisé des exceptions heureusement fort rares dans notre armée, comme dans toutes celles de l'Europe?

Traducteur, j'ai dû être fidèle, et j'avoue même que j'ai affoibli des expressions que ma plume se refusoit à reproduire; Français, militaire, je dois à ma connoissance de l'esprit d'une armée dont j'ai fait partie pendant vingt années, de repousser des accusations souverainement injustes.

Non, — notre armée n'est pas composée d'incrédules. Non, nos officiers ne sont pas moins hospitaliers sous la tente, que dans leurs garnisons.

Sans doute, dans l'armée comme dans la société, quelques uns sont imbus des déplorables principes philosophiques du siècle; principes nés d'une grande déviation de la raison humaine, et qui aujourd'huy achèvent leur funeste règne, mais s'en suit-il de là que l'armée française soit une armée d'athées?

Ces officiers si bien élevés, si braves devant l'ennemi, et qui appartiennent aux familles les plus considérées de toutes les classes du royaume, conservent au fond du coeur les principes religieux qu'ils ont puisés dans leur première éducation; ces principes peuvent sommeiller dans l'âge des passions, mais ils ne sont jamais anéantis, et c'est avec bonheur qu'ils se retrouvent au moment du danger, car ils doublent le courage.

Et ces soldats recrutés dans les familles de nos simples et bons villageois; ils se sont recommandés aux prières de leurs parens, de leurs curés, et soyez en certain, il en est bien parmi eux qui en montant

résolûment à la brèche de Constantine, unirent mentalement leurs prières à celles que tous les jours adressoient au ciel, les êtres qui leur sont chers. *)

J'en appelle à ces aumoniers qu'une déplorable mesure (bien digne de l'époque) a éloignés de nos régimens, qu'ils disent: si nos soldats repoussoient leurs paroles, lorsqu'en Espagne, sur les champs de bataille, je vis ces hommes de charité et de dévouement braver le péril, pour que le trépas glorieux de quelques uns ne fut pas sans consolation ni espérance, ou pour aider les chirurgiens, à transporter et à panser les blessés. Un ame vraiment héroïque comprend son immortalité.

Quant à là bienveillance, à l'hospitalité des soldats français, elles sont généralement reconnues. Si un officier s'est permis des paroles inconvenantes envers un militaire étranger qui disputoit de valeur avec les nôtres, que Mr. Wagner soit convaincu que l'armée désapprouve un pareil langage, que ces officiers qui, au milieu des horreurs inséparables d'une prise d'assaut, protègent des ennemis aveugles, eussent volé au secours d'un camarade blessé quelque fut l'uniforme dont ils l'eussent vu couvert. On admire la bravoure d'un ennemi, quel sentiment doit donc faire éprouver la brillante conduite d'un militaire qui combat à vos côtés, lutte d'héroïsme avec les plus braves, et cela, non pas pour remplir un noble devoir, mais animé par la seule ambition de la gloire.

Puisque l'honorable écrivain bavarois, a été aussi sévère, même injuste dans quelques parties de son

*) Voir la dernière des pièces à l'appui.

récit, on peut juger facilement que cette correspondance n'est entâchée d'aucune exagération.

La prise de Constantine coûte à la France bien du sang et bien des larmes, et comme l'a fait judicieusement remarquer un autre témoin oculaire, nous avons acheté bien cher la réhabilitation de nos armes en Afrique, un grand nombre d'officiers a péri, un général en chef a été tué, dans une reconnaissance entreprise pour épargner le sang de ses soldats, un colonel est mort héroïquement, plusieurs officiers généraux et supérieurs ont succombé; plus de 600 Français sont morts pour la patrie. Le général Valée, connaisseur en fait de siège et qui assurément ne s'est abandonné à aucune espèce d'enthousiasme, a déclaré, que la prise de Constantine est une des plus remarquables actions de guerre à laquelle il ait assisté pendant sa longue et honorable carrière. La conséquence que l'on doit tirer de toutes ces vérités incontestables, c'est que l'armée française est sortie, à force de courage, de patience, d'héroïsme et de bons exemples, de la situation critique dans laquelle elle s'est de nouveau trouvée sous les murs de Constantine, par la faute du pays, du climat et d'une inconcevable fatalité.

On peut parler de bons exemples. Tous les officiers de notre brave armée lui en ont donnés. Ils étaient tous au premier rang, et ils ont été frappés les premiers.

K. M.

PIÈCES

À

L'APPUI.

Pièces à l'appui.

№ 1.

Beylik de Constantine.

Des trois beyliks de la régence d'Alger, le plus étendu, le plus riche et le plus important, était celui de Constantine, ou de l'est. Borné au nord par la mer, ses autres limites étaient: à l'ouest, les monts Jnrjura et les versans du Schot; au midi et au-delà des pays occupés par les Beni Mezab, s'étend le désert, où les beys exerçaient peu leur puissance; enfin à l'est, la province de Constantine est limitrophe de la régence de Tunis. Le voisinage de cette rivale d'Alger a surtout donné de l'importance au beylik de l'est. Il fut le prétexte ou le théâtre des guerres que se faisaient ces deux états, gouvernés par des chefs de races différentes. Aujourd'hui encore notre expédition, d'ailleurs si nécessaire depuis que le beylik de Constantine n'a pu être donné provisoirement à la maison de Tunis, ne serait pas entreprise si l'empereur Mahmoud, d'intelligence avec Achmet bey, n'eut pas fait des démonstrations hostiles contre le bey Mustapha. Dans la province de Constantine, les chaines de montagnes sont plus distinctes que dans les autres beyliks. Depuis le Jurjura, dont les appendices descendent sur Delys, jusqu'à Bône, des monts élevés de 1000 à 1500 mètres, abrupts, inaccessibles et couverts en grande partie de bois, bordent le littoral. A l'est de

Bône, le rivage de la mer n'est plus occupé que par des collines, hautes de 200 mètres; mais en arrière, à 7 ou 8 lieues, après des plaines immenses, on retrouve la continuation des montagnes du littoral qui forment le long de la Méditerrannée la chaîne du petit Atlas. On a remarqué que les montagnes étaient presque partout couvertes de bois ou de broussailles, tandis que les plaines sont dépouillées de haute végétation. Dans les montagnes de l'ouest, vers Mejana, sont des mines d'argent, de plomb et de souffre. Les cours d'eau qui sillonnent la province de Constantine sont nombreux; la majeure partie se déverse dans la Méditerranée; les autres se perdent dans les terres. Non seulement la province de Constantine est la plus grande, mais relativement ce doit être la plus peuplée de celles de la régence; on y compte plusieurs villes, centres de population et de relations commerciales.

Sur le littoral on trouve Bougie, Gigely, Collo, Stora et Bône, sans mentionner les petites bourgades telles que Skiqueda et la Calle, autrefois le centre de nos possessions d'Afrique. A l'intérieur et au-delà du petit Atlas, on voit Constantine, capitale de la province, Milah, Setif, Mejana, Callah, Zamorah, Msila, Biscara, Tipsa, Calet-Senan et, dans le désert, Tuggurt et Ouergala.

La province de Constantine, plus étendue et plus peuplée que les autres, est divisée en grandes tribus ou circonscriptions administratives. Dans le beylik de l'est ces grandes tribus sont si puissantes, qu'elles n'ont pas conservé la simple dénomination de *arch* (tribu), on les nomme *enjouhe* (grande tribu). Des Arabes habitent généralement les plaines et les montagnes de l'intérieur. Les Kabaïles sont dans les montagnes du littoral.

(Extrait des mémoires du Maréchal Clausel.)

№. 2.

Constantine.

On parle beaucoup de Constantine, mais beaucoup plus de l'extérieur que de l'intérieur. Nous devons à un déserteur des chasseurs d'Afrique, qu'un moment de colère avait fait passer dans la ville ennemie, et que le repentir a ramené sous ses drapeaux, des renseignemens sur l'administration et la force militaire de Constantine. C'est un devoir de les publier.

Au midi se déroule le désert par delà les collines; au levant, un cordon de roches, mais au nord c'est le paysage le plus varié, le plus riche, et nous pouvons ajouter le plus fertile. Vers le sud-ouest il y a des décombres marquées du sceau romain. C'est par ce seul point que la ville est abordable. De tous les autres côtés, Constantine est perchée sur la crète d'un précipice de 200 toises. Au fond de ce précipice écume, bondit le Sufegmar, toujours gros d'eau pluviales aux équinoxes. Il sort de cet amoncèlement de roches qui borne l'horizon à l'est, et son premier début est une fort belle cascade bleue, écumeuse, mugissante, sur laquelle surplombe le point le plus culminant de la ville, c'est là que le bey fait jeter les criminels quand il sèvre ses chiaoux du plaisir de faire voler une tête d'un coup d'yatagan, car il n'y a pas de plus grande jouissance pour tout Maure que de répandre le sang. On y a toujours mille bourreaux de bonne volonté pour un condamné. Cependant, comme il faut varier les plaisirs, on y entremêle quelquefois les décollations, genre de supplice auquel toute la multitude prend sa part de jubilation.

Cette multitude est encore plus barbare que toutes les autres de la Barbarie. Son isolement dans les terres ne lui á rien laissé perdre de son affreuse nationalité. Avant les hostilités, tout Européen n'entrait

dans la ville qu'au milieu des vociférations, des crachats, des injures, des coups de pierres. On sait qu'indépendamment de quelques déserteurs français, des renégats italiens, des repris de justice sont allés offrir leurs services au Bey, mais ils n'ont pu arriver à son palais sans passer par cette initiation. Instruit à tems, Achmet, envoyait ses chiaoux pour protéger leur entrée. Vaine précaution! Malgré les coups de bâton distribués avec la plus magnifique prodigalité sur les dos et les têtes de cette canaille, elle n'en persévérait pas moins dans son genre de réception.

Quant à la caserne de cette garnison, mi-partie turque, mi-partie maure, entremêlée de quelques Européens, c'est un restant du grand édifice de jadis. On a badigeonné à la chaux, a replâtré au mortier le mieux possible ces frises corinthiennes, ces volutes d'acanthes, ces fûts, ces chapiteaux dont le maçon bédouin ne soupçonnait ni le génie ni le grandiose.

Comme dans toutes les milices turques, la plupart de ces chiaoux ont femmes, enfans et maisons en ville. Avant la guerre, leur service se bornait à monter à cheval dans la saison pour aller lever le tribut dans les fiefs du beylik. Là on bâtonnait les contribuables jusqu'à remplissage du budget. C'était un moyen de perception également applicable aux tribus conquises et aux douaires héréditaires d'Achmet. Cependant on doit avouer que les propres états de celui-ci doivent jouir d'une certaine sécurité bien rare dans ce pays, tant les troupeaux sont nombreux et propres, les campagnes soignées.

Le despote de ces lieux fume son narguilé dans une maison spacieuse mais de peu d'apparence, qu'il appelle son palais, et située dans la rue Assoued-Aly, rue non moins étroite que les autres de Constantine, et à laquelle toutes les maisons tournent le dos, car le musulman égoïste et jaloux s'enferme chez lui comme dans une forteresse qu'il rend le plus possible inac-

cessible aux regards, à la curiosité et par conséquent à la séduction. Point de fenêtres extérieures, tout au plus quelques trous grillés. Mais au milieu une cour sur laquelles ouvrent toutes les chambres, lesquelles n'ont point de portes, mais un rideau.

Achmet n'est guère logé plus somptueusement, et encore son faste est-il non compris de nous. Sur ces murs blanchis, ce sont des fusils incrustés de nacre et d'or, des pistolets, des cartouchières enrichies, des housses, des selles avec arabesques et clous d'or. Si l'on joint à cela des coussins de soie et une ottomane qui accompagne le pourtour du salon, on aura une idée de l'ameublement. Mais ses deux autres somptuosités sont le harem et les écuries.

On lui suppose une soixantaine d'odalisques ou négresses ou très blanches, car les femmes barbaresques de l'aristocratie ne le cèdent pas en blancheur à nos Européennes, blancheur encore relevée par des sourcils très fournis qu'elles teignent en noir. Il y a encore dans ce harem de ces jeunes esclaves que nous nommons *icoglans*, et que les Turcs appellent *fils de l'âme;* ils sont vêtus magnifiquement et remplissent les fonctions de pages. Les écuries sont remplies de ces beaux chevaux barbes en réputation justement méritée en Europe.

Constantine est naturellement fortifiée par sa position, excepté du côté du sud-ouest, comme nous l'avons dit. Il y a là une porte romaine à colonnes d'une pierre très lisse, que l'on prendrait pour du porphyre. Elle donne sur un pont de sept ou huit arcades décorées avec toute l'élégance des beaux jours de l'architecture antique, entre autres reliefs, on y remarque une nymphe montée sur deux éléphans, un pied sur chacun, qui jette sur la ville un regard moqueur; énigme historique dont la solution est perdue.

Il ne faut pas oublier un bel arc-de-triomphe dans le goût de celui d'Orange; les cintres en sont

quadrillés de rosaces du goût le plus pur, très bien conservées, à l'abri qu'elles sont de la pluie. Les colonnes et les bas-reliefs sont méconnaissables, Les Arabes l'appellent Cassir-goulath, c'est-à-dire la porte du géant.

La milice du Bey ne dépasse pas six milles hommes; on peut y joindre environ deux mille Maures ou Juifs, garde urbaine enrôlée par la force du bâton, et quelques Européens. Issah, la forte tête de la diplomatie de Constantine, a intrigué à Constantinople, il compte sur un renfort dont il élève le chiffre à une exagération fantastique.

Nous ne comptons pas dans la garnison de Constantine une nuée d'Arabes du désert de Sahara, mais que le Bey se gardera bien d'admettre dans la ville. Pillards, hôtes incommodes et remuans, ils ont mission de harceler l'armée française au dehors, moyennant une piastre par tête ennemie.

Point d'ordre dans leurs attaques; ils arrivent impétueusement, déchargent leur canardière en aveugles, tête baissée. Si l'ennemi cède, ils jettent un croc retenu par une corde à la selle, sur un cadavre, et l'entraînent au loin pour le déshabiller et lui trancher la tête.

Ce qu'ils redoutent beaucoup, c'est l'artillerie française et surtout les obus, qu'ils ne comprennent pas bien. On en a vu de tout-à-fait démoralisés du tems des combats d'Abd-el-Kader, ce qui faisait que le saint marabout leur disait avec une extase prophétique: „Les infidèles ont pour eux l'artillerie, j'ai pour moi le soleil africain.“

№ 3.

Moeurs et coutumes de Constantine.

Les femmes de Constantine portent de longues robes à manches larges, et jettent quelquefois par dessus un manteau bleu azuré qu'elles attachent sur les épaules avec une boucle d'argent. Elles portent aussi des bagues d'argent aux oreilles, aux doigts et même aux cuisses et aux chevilles des pieds. Elles se couvrent la figure d'un masque percé de deux trous pour les yeux. Quand elles rencontrent un étranger, elles ont soin de s'envelopper de leur manteau. Lorsque les Arabes se mettent en voyage, ce qui leur arrive fort souvent, ils placent leurs femmes dans des corbeilles d'osier, qu'ils suspendent à la selle d'un chameau.

Les jeunes filles se fardent ordinairement le visage, les mains et les doigts, avec des couleurs qu'elles préparent elles mêmes. Mais les femmes n'observent point généralement cette coutume. Il est vrai cependant qu'elles font une préparation de fiente de pigeon et de safran, avec laquelle elles se dessinent un petit cercle sur les joues ou un triangle entre les paupières, ou bien encore une feuille d'olivier sur le genou. Il y en a même qui se peignent les paupières soit en jaune, soit en bleu. Les poètes arabes attachent beaucoup de prix à toutes ces minuties et les célèbrent pompeusement dans leurs vers passionnés.

Lorsque les Arabes vont se rendre visite d'un douar à l'autre, si ce sont des individus d'un rang égal, ils se baisent sur la bouche ou sur le front; mais si c'est un cheick ou un marabout qui vient les voir, ils se prosternent devant lui. Après les premiers complimens d'usage, ils se demandent des nouvelles de leurs femmes, de leurs enfans, de leurs vaches et de leurs poules, sans oublier non plus leurs chiens et leurs

chats, car ils font le plus grand cas de ces animaux. Les chiens leur sont précieux parcequ'ils les avertissent, par leurs aboiemens, de l'approche des lions, que l'on redoute avec raison dans cette partie de l'Afrique, et ils sont attachés aux chats parcequ'ils font la guerre, non seulement aux rats et aux souris, mais aussi aux serpens, qui pénètrent audacieusement dans leurs tentes.

Les habitans des campagnes se livrent exclusivement aux travaux de l'agriculture. Ils vivent pêle-mêle avec leurs bestiaux; toute leur batterie de cuisine est composé de deux ou trois pots de terre dans lesquels ils font cuire leurs aliments, qui consistent ordinairement en du riz et des gâteaux de maïs. Ils n'ont point d'autre boisson que du lait et une espèce de bière. Il ne se lavent jamais que la main droite lorsqu'ils veulent manger. Enfin ils ne se servent ni de fourchettes ni de gobelets, ni de serviettes, et s'étendent à terre sur une natte faite de feuilles de palmiers.

Chaque famille, dans ses émigrations, emporte avec elle une meule, afin de moudre et de réduire en farine le blé nécessaire à sa subsistance. Cette meule est formée de deux pierres posées l'une sur l'autre, et qu'on fait tourner au moyen de morceaux de bois placés sur leur diamètre, à peu près comme les rayons d'une roue. Le meilleur régal qu'on puisse offrir à un Arabe des plaines, est un plat d'huile et de vinaigre avec du pain chaud, qu'il trempe dans cette sauce.

№ 4.

Notice sur Achmet Bey.

Adji-Achmet, Bey de la province de Constantine, est un courouly de cette ville; il a une cinquantaine

d'années. Sa taille est moyenne et sa complexion forte. C'est un homme de sens et de résolution.

La capitale de la province étant éloignée du littoral, et le chemin de la ville d'Alger, où résidait le maître absolu de la régence, se trouvant long, difficile et coupé par des accidens de terrain formidables, Achmet a jugé qu'il devait baser sa puissance sur les bonnes dispositions des chefs de ses tribus arabes. Il a espéré braver ainsi les efforts de ses ennemis et les caprices du pacha d'Alger. Achmet a épousé quatre femmes, qui sont filles et soeurs des Cheiks les plus puissans. L'une est de la tribu de Gerfa sur le chemin de Bône; deux appartiennent aux peuplades du sud; une d'elles est fille de Ben Gana; la quatrième, descendant d'un pacha d'Alger, est alliée aux grands personnages de la ville de Constantine.

La prise d'Alger et la chute de Hussein, dey, ont permis à Achmet de suivre ses projets de réforme. Quoique fils de Turc, il préfère avoir des soldats arabes à son service, et il a saisi avec habileté une occasion propice, mais difficile, pour se débarrasser des Turcs que le dey d'Alger lui avait imposés, et de ceux qui s'étaient réfugiés auprès de lui lors de la prise d'Alger.

Un courouly comme Achmet était parvenu à se rendre favorables plusieurs tribus, et à gagner les Turcs de la garnison de Constantine, qui allèrent le joindre dans son camp. Le bey marcha contre eux et parvint, par ses promesses et ses libéralités, à faire rentrer dans le devoir les Turcs rébelles. Dès lors son adversaire ne put lui résister; il le fit périr et rentra à Constantine, où, par des exécutions fréquentes, il punit la perfidie des Turcs, et s'affranchit d'une milice infidèle. Il ne lui en reste plus qu'une centaine incapables d'un bon service.

Il y a dix ans que le bey Achmet remplace Ibra-

him, qui ne payait pas des impôts assez considérables au pacha d'Alger.

Les forces permanentes du bey consistent en 2,000 zouaves à pied et en 12 à 1,500 Arabes à cheval, qui reçoivent une solde journalière. Ils ont quelques pièces de montagne, et campent sous les murs de Constantine. Cette armée de 3 à 4,000 hommes peut être grossie par les tribus arabes, et s'élever à plusieurs milliers de combattans. Des Cheiks puissans, ordinairement insoumis, font la guerre au Bey, mais par haine contre les infidèles, ils pourraient se réunir à lui.

(Explications du Maréchal Clausel.)

№ 5.

Notice sur Ben-Aissa Kalif d'Achmet.

La renommée de ce lieutenant (kalifah) d'Achmet (Bey de Constantine) égale peut-être celle de son maître, et, bien qu'il ait été l'exécuteur impitoyable de ses ordres sanguinaires, son nom, entouré du prestige du fanatisme, est généralement respecté lorsque celui d'Achmet est un objet d'horreur.

Ben-Aïssa exerce un immense ascendant sur les tribus: son influence s'appuie sur une grande fortune et sur une réputation méritée d'activité, de courage et de talents militaires. Confident des projets d'Achmet, il était chargé de l'exécution de ses ordres secrets et du commandement de ses troupes.

Ce fut à Ben-Aïssa qu'Achmet remit, en 1832, le soin de soumettre Bône, dont les habitants repoussaient l'autorité du Bey de Constantine et sollicitaient la protection de la France. Parvenu à s'y introduire après plusieurs attaques infructueuses, il l'abandonna précipitamment à la vue du drapeau tricolore arboré

sur les remparts de la Casbah, par vingt-six Français sous les ordres des capitaines d'Armandy et Youssouf. Nous avons parlé de ce coup de main extraordinaire, l'un des plus hardis dont les fastes de la guerre fassent mention.

Ben-Aïssa, en quittant Bône, y laissa de tristes souvenirs de sa présence; toute la population, sans distinction d'âge et de sexe, reçut ordre de quitter la ville dans vingt-quatre heures et de le suivre à Constantine; tout ce qui essaya de se soustraire à cet ordre cruel fut massacré sans pitié, et, après cette terrible exécution, Bône fut livrée au pillage et enfin incendiée. Lorsque, quelques jours après, les troupes françaises, arrivées récemment, descendirent de la Casbah pour occuper cette malheureuse ville, elles furent frappées du spectacle de la plus affreuse dévastation; il fallut se frayer un passage par la sape à travers des édifices consumés, et dont les débris recouvraient des cadavres sanglans ou mutilés; on en trouvait jusque dans les puits, qu'il fallut désinfecter.

A l'époque où le duc de Rovigo ouvrit des négociations avec le Bey de Constantine, Ben-Aïssa, quoiqu'il fût le séide d'Achmet, prêta très facilement l'oreille à la proposition que le gouvernement lui fit faire de se charger de la perception de l'impôt dans le beylik.

Ben-Aïssa, secondé par les rigueurs d'une température extraordinaire, qui fut son premier et son plus puissant auxiliaire, a eu l'honneur de défendre Constantine contre un maréchal de France, dépourvu, à la vérité, des ressources matérielles et numériques nécessaires pour l'exécution de cette conquête; moins heureux dans notre récente attaque, s'il a succombé devant la supériorité de notre valeur et de notre science militaire, il faut en convenir, sa chute du moins n'a pas été sans gloire.

A. Daumont. *(Afrique française.)*

№ 6.

Organisation de l'armée expéditionnaire.

Le lieutenant-général comte de Damrémont, gouverneur-général, commandant en chef.

Le maréchal de camp Perregaux, chef d'état major général.

Etat major de l'artillerie. — Le lieutenant-général Comte Valée, commandant en chef l'artillerie.

Le maréchal de camp de Caraman, commandant en second.

Le colonel de Tournemine, chef d'état major.

Le chef d'escadron Gellibert, directeur du parc.

Etat major du génie. — Le lieutenant-général baron Rohaut de Fleury, commandant en chef le génie.

Le maréchal de camp Lamy, commandant en second.

Le lieutenant-colonel Guillemin, chef d'état major.

Le chef de bataillon Villeneuve, directeur du parc.

Administration. — M. Darnaud, faisant fonctions d'intendant en chef.

M. Guyon, chirurgien principal.

Troupes. — Première brigade. — Le duc de Nemours, maréchal de camp.

Lieutenant-colonel Lamoricière. — Zouaves, 1 bataillon; 2e léger, 1 bataillon.

Colonel Corbin. — 17e léger, deux bataillons; deux escadrons de spahis réguliers.

Colonel Laneau. — 3e régiment de chasseurs, six escadrons; deux obusiers de montagne; deux pièces de campagne.

Deuxième brigade. — Le maréchal de camp Trézel.

Colonel Duvivier. — Spahis irréguliers; détachement du bataillon turc.

Commandant Paté. — Compagnie franche; tirailleurs d'Afrique.

Colonel Bernelle. — 11e de ligne; 23e de ligne; deux obusiers de montagne; deux pièces de campagne.

Troisième brigade. — Le maréchal de camp Rulhières.

3e bataillon léger d'Afrique (1 bataillon); 2e de ligne (2 bataillons); légion étrangère (1 bataillon); deux escadrons de spahis réguliers; deux escadrons du 1er de chasseurs; quatre obusiers de montagne.

Quatrième brigade. — Le maréchal de camp Bro, en son absence le colonel Combe, du 47e de ligne; 26e de ligne (2 bataillons); 47e de ligne (2 bataillons), deux obusiers de montagne, deux pièces de campagne.

Artillerie. — Une batterie de campagne, une batterie de montagne. Quatre batteries de siége, dont une de 24, une de 16, une de mortiers.

Génie. — 10 compagnies de génie et un parc, 5 compagnies du train des équipages.

N° 7.

Sur les fouilles exécutées à Sdadem.

Au camp de Merdjez-El-Hammar, le 10 Septembre 1837.

M. le gouverneur-général fait explorer les nombreuses ruines qui se trouvent autour des points occupés par notre armée. Il est déjà facile de reconnaître que la contrée où nous sommes, avait pour les Romains une haute importance qu'attestent, soit les ruines de villes, postes militaires et vigies, soit les restes de temples et de grandes maisons de plaisance.

Sur la rive droite de la Seybouse, au confluent de l'Oued-Chirf avec cette rivière, se trouve un mamelon auquel les Arabes donnent le nom de *Sdadem*. De ce point on aperçoit le rocher d'Announa, à deux lieues de distance, et la vue s'étend dans les vallées

de la Seybouse et de l'Oued-Chirf, ainsi que sur les deux plateaux de Merdjez-El-Hammar. Une grande quantité de pierres taillées répandues à la surface du sol indiquaient qu'une vaste construction romaine avait autrefois existé sur ce point.

M. le gouverneur-général a ordonné que cet emplacement fût fouillé. Les travaux des fouilles ont jusqu'à présent produit des résultats satisfaisans, et il y a lieu d'espérer que dans quelques jours on pourra découvrir quelques indices de l'époque de la construction de ce monument.

On a aujourd'hui retrouvé à peu près complétement le tracé de cet édifice, qui devait avoir environ cent mètres de longueur sur soixante de largeur. Tout prouve que ce bâtiment était une simple maison de plaisance; mais aux dimensions des pierres employées au travail des corniches et pilastres, on reconnaît tout le luxe mis par le propriétaire dans la construction de cet édifice, et tant de grandeur dans une maison particulière donne à penser qu'elle était le centre de l'occupation romaine dans cette province.

La porte d'entrée est sur la façade sud de l'édifice. L'atrium, de trois mètres de largeur, a été décoré de colonnes de marbre, comme l'indiquent les tronçons qu'on a retrouvés. De chaque côté de l'atrium sont placés divers petits appartements de forme carrée.

En sortant de l'atrium, on entre dans le tablinum, d'environ 15 mètres de longueur sur 10 de largeur. Après avoir traversé le tablinum, on se trouve au milieu d'une grande cour à peu près carrée, entourée d'un portique donnant entrée dans différentes pièces qui, suivant l'usage des Romains, ont dû être les salles à manger, de visite, de bains, de bibliothéque, &c. En un point de ce portique, qu'il y a lieu de croire avoir été la salle de bains, on a retrouvé environ 2 mètres carrés de mosaïque composée

de parallélipipèdes de briques, sans aucun mélange de marbre, pierre ni verre colorié. Cette mosaïque est assez grossièrement travaillée.

On a retrouvé dans les fouilles des meules de moulin à bras en grès, venant du désert, des débris de vases ou poteries, tels qu'amphores, diota, lampes, assiettes &c., des restes de fioles et de glaces en verres, quelques anneaux en cuivre, des épingles à cheveux en pierre. M. le gouverneur-général a ordonné que ceux d'entre ces objets qui le mériteraient, fussent conservés pour être déposés au musée d'Alger. Jusqu'a présent on n'a encore trouvé qu'une douzaine de médailles, dont qnelques unes du Haut-Empire et d'autres de Constantin le-Grand.

On a tout à espérer que la prolongation des fouilles amènera quelque découverte plus intéressante; car n'ayant plus actuellement de doutes sur l'ancienne destination de cet édifice, on devra nécessairement retrouver sous le seuil de la porte et l'inscription dédicatoire et les monnaies enterrées lors de la pose de la première pierre. De même, des fouilles faites dans l'intérieur du tablinum pourront amener quelques découvertes, puisque cette pièce était destinée aux archives du propriétaire.

Tous les murs de cet édifice sont construits par chaines en pierres de tailles posées debout et telles qu'on les retirait de la carrière, et reliées entre elles par une bonne maçonnerie de moëllons et mortier de chaux et sable. L'édifice entier était recouvert en tuiles; les carrelages étaient, les uns en briques rectangulaires, les autres en briques triangulaires équilatérales.

L'édifice a dû être détruit par le feu, c'est du moins ce qu'indiquent les amas de cendres et de pierres calcinées qu'on rencontre de un mètre à deux mètres de profondeur au dessous du sol, et au milieu desquels on retrouve une multitude de clous de dif-

férentes formes, provenant sans doute des différentes charpentes de l'édifice.

Un résultat aussi complet que le sera celui de ces premiers travaux promet une ample collection de renseignemens intéressans que fournira la suite de l'expédition; et il y aura de la reconnaissance pour le gouverneur-général, que le soin des affaires n'aura pas empêché de donner une partie de son attention aux intérêts de la science.

№. 8.

*Copie de la traduction d'une lettre du **Bey** Achmet aux tribus des environs de Stora pour les engager à prendre part à la guerre sainte.*

Les Français occupent Bône depuis cinq années, où nous les avons tolérés. Ils avaient nommé un Bey, l'infidèle Youssouf, qui se disait musulman; tout le temps qu'il a commandé aux environs de cette ville, il n'a commis que des horreurs. Il s'est baigné dans le sang de nos frères, il a coupé leurs têtes il les a dépouillés de tout ce qu'ils avaient pour enrichir les Français sans doute, puisqu'ils toléraient ses actes sanguinaires. Cet ennemi de Dieu est venu l'an dernier à Stah-El-Mansoura, pour ruiner, pour saccager notre belle ville, je l'ai forcé à se retirer, comme vous le savez.

Ces jours derniers les Français voulaient faire la paix avec nous, je la désirais autant qu'eux pour le bien du pays, pour le bien de tous, mais les conditions qu'ils voulaient nous imposer étaient trop dures, trop affligeantes pour de vrais croyans pour pouvoir être acceptées, comme vous le verrez vous-mêmes; ils demandent à établir une garnison de 3 à 4,000 hom-

mes à la Casbah, a construire un fort à Stah-El-Mansoura, un à Coudiat-Aty, la redevance annuelle que je payais au pacha d'Alger, bien entendu le paiement des sept années aussi depuis qu'ils occupent Alger, enfin la remise de cinq cents jeunes filles à leur choix. Mes enfans, si vous consentez à ces conditions, qui me font frémir et me révoltent, dites-le-moi: Alors je monterai à cheval avec mon fils et ma fille, un devant et un derrière, et je m'enterrerai dans le désert, où j'irai après avoir déposé mes enfans. Si, au contraire, vous êtes de bons musulmans, qui ne voulez pas livrer vos enfans aux infidèles, venez tous vers moi, défendons notre pays, la loi du prophète, ou mourons tous ensemble.

№. 9.

Sur les maladies qui ont réduit l'armée de moitié avant son entrée en campagne.

Ghelma, 12 Septembre.

Les fièvres ont écrasé nos troupes du camp de Ghelma; il y a 500 malades entassés dans de mauvaises baraques, 300 convalescens et 200 militaires totalement guéris qui soignent leurs camerades et font le service de la place. Voilà la situation de la garnison de Ghelma. Vous vous rendrez compte facilement d'un nombre de malades aussi prodigieux, quand vous saurez que le bataillon de tirailleurs, qui constitue la principale force de cette garnison, n'a pas cessé d'y séjourner, qu'il a exécuté une grande partie des travaux qui existent, qu'il a passé un hiver sans abri, exposé à des privations de toute espèce, alors surtout que la Seybouse le privait de convoi pendant des mois entiers, qu'il était réduit à une ration de

16 décagrammes de riz, et que les soldats pour se substanter s'estimaient fort heureux quand pour un franc il leur était possible de se procurer des galettes bédouines du poids de 13 à 14 onces.

Aussi, aujourd'hui que toutes les troupes se concentrent à Merdjez-El-Ammar, le bataillon de tirailleurs, qui vient de recevoir l'ordre de s'y rendre, ne peut il mettre que 300 hommes sous les armes sur 800 qui composent son effectif.

L'armée est presque entièrement réunie à Merdjez-El-Ammar. Le gouverneur y est établi depuis le 9 août, et certes il aurait eu tout le temps de préparer les moyens de réussite, si de France on lui eut envoyé les renforts nécessaires. Toute l'artillerie que l'on avait rassemblée à Bône, est passée ici se rendant au quartier-général, point de départ de l'expédition. On attend le prince et les troupes annoncées pour se mettre en campagne.

Les camps de Dréan, Nechmeya, Amembreda et Ghelma sont gardés par des détachemens. Le dernier camp, celui de Merdjez-El-Ammar, où se font de grands approvisionnemens, sera l'entrepôt de l'armée.

№ 10.

Itinéraire de l'armée expéditionnaire.

Bône, on le sait, est le port de débarquement des troupes et du matériel; c'est pour nous la capitale de la province de Constantine. La Seybouse a son embouchure non loin de la ville; cette rivière pourrait être navigable jusqu'à quelques lieues dans l'intérieur, mais une barre s'est formée à son embouchure, et les bâtimens ne peuvent la franchir. Autrefois la ville maritime de Bône était le centre des

pêcheries et des opérations commerciales des Européens. Un consul français y résidait, et la compagnie d'Afrique y avait formé ses plus grands établissemens.

De Bône au camp Clauzel ou Dréan, on a tracé une bonne route qui parcourt une plaine rase, laissant la Seybouse à droite. Dréan est à 5 heures de marche de Bône; c'est un poste assez bien fortifié qui sert de première étape aux troupes et aux convois que l'on dirige sur Ghelma ou Merdjez-El-Ammar. Ce camp a de petites fontaines et quelques broussailles; il est placé au milieu de la plaine de Bône, dans les tribus de El-Adjar et Adouar.

A 4 lieues du camp Clauzel ou Dréan, on traverse le ruisseau de Nechmeya, où un camp a été dernièrement établi; ce n'est là qu'une halte; le ruisseau est presque toujours pourvu d'eau et assez boisé. On parcourt un chemin peu accidenté, et l'on peut établir les bivouacs à Hammam-Berda, 2 lieues plus loin, où l'on trouve des fontaines et des ruines de bains antiques. Le bois est rare; on ne voit là que quelques broussailles.

A Hammam Berda commence une chaîne de montagnes, la chaîne de Mouelfa, qu'il faut franchir. La colline est escarpée. Vers le sommet on rencontre des fontaines; le bois y est rare; mais il est peu nécessaire parce que ce n'est pas là un bivouac. Ghelma est à trois lieues de Hammam Berda. Pendant le trajet on traverse le ruisseau de Gebel el Hadjar, qui n'est pas indiqué sur le plan parce qu'il est peu important.

La position de Ghelma, troisième bivouac, à quatorze lieues environ de Bône, a été mise en état de défense par les soins des tirailleurs d'Afrique et de quelques compagnies de sapeurs du génie; c'est le colonel Duvivier qui dirige les travaux.

Pendant tout le trajet depuis la petite fontaine de Monia Barda, qui coule entre le camp Clauzel ou

Dréan et Nechmeya, on traverse l'immense territoire de la tribu de Ouled-Bousia, dont le cheickh est dévoué à la France.

A 2 lieues en avant de Ghelma, le général Damrémont a établi un camp très-vaste qui doit être le centre des approvisionnemens de toute espèce pour l'armée expéditionnaire; il a été appelé Merdjez-Hammar; il touche d'un côté le 3e gué de la Seybouse, de l'autre l'Oued Gerf; on se trouve là sur le territoire de la tribu Beni Fougal. Un autre camp va, dit-on, être établi sur la haute montagne du Ras-El-Akba (tête du mont), sommet des monts Achaury, au lieu dit Hessenia, où l'on trouve du bois. Ce sera le quatrième bivouac, et le premier pour les troupes qui partiront de Merdjez-Hammar.

Le cinquième jour après le départ de Bône, ou le deuxième après celui de Merdjez-Hammar, l'armée bivouaque au-delà de l'Oued-Zenati, quatre lieues de Hessenia, après avoir descendu les revers des montagnes de Ras-El-Akba, ou monts Achaury, territoire de la tribu de Ril Aouchet. Le Zenati traverse les terres des Bel Eafef et des Zenatia, qui nous sont hostiles. Le terrain est accidenté.

Après avoir dépassé l'Oued-Zenati, on franchit la petite colline de Stiha, où le terrain est découvert, le Stilat, plaine ondulée de deux lieues d'étendue, occupée par la tribu de Kait-El-Dar, dont le cheikh est un personnage très-influent auprès du Bey Achmet; on traverse le pays arrosé par le Ouel-El-Arria, et l'on bivouaque au pied de la colline Zelzouf, où se trouvent des fontaines: c'est le sixième bivouac. On se trouve alors sur le territoire de la tribu des Arib-El-Bey.

Le septième jour en partant de Bône, ou le quatrième de Merdjez-Hammar, on arrive devant Constantine, après avoir franchi la colline de Zelzouf, terrain découvert, le ravin du Figuier, pays ondulé

dans la tribu des Arib-Adri, les sources et les jardins de Merige, tribu de Jubab-Bey, et le ruisseau de Bil Beregat, tribu de Sidi-Cheikh. On se trouve alors, après une montée facile, sur le plateau élevé de Mansoura, qui domine la ville de Constantine.

№ 11.

Dépêche télégraphique.

Le drapeau tricolore flotte sur Constantine.

L'armée est arrivée devant ses murs le 6. La brèche a été ouverte le 11, praticable le 12, et on a donné l'assaut ce matin avec la plus grande bravoure et un succès complet. L'ennemi a fait une vigoureuse résistance; nos troupes en ont glorieusement triomphé.

Le roi et l'armée on fait une grande perte. Le général Damrémont a été tué hier par un boulet de canon; il se rendait à la brèche: je l'ai remplacé dans le commandement de l'armée.

Comte Valée.

№ 12.

Lettre de M. le lieutenant-général Valée, au ministre de la guerre.

Constantine, le 13 Octobre 1837.

Ma dépêche télégraphique vous a appris que le drapeau tricolore flottait sur les murs de Constantine, et les dépêches précédentes du gouverneur vous ont fait connaître la marche de l'armée jusqu'à Saumah,

où nous sommes arrivés le 5. Ce jour-là l'armée a pris position à environ deux petites lieues de Constantine, sur les bords du Bou-Merzoug. Le lendemain de bonne heure elle couronnait les hauteurs de Sata-Mansourah, et un peu plus tard celles de Coudiat-Aty, sans que l'ennemi opposât une résistance sérieuse à sa marche.

Mgr. le duc de Nemours a été chargé du commandement du siége; le général Trézel, avec les deux premières brigades, de l'attaque de Sata-Mansourah; et le général Rulhières, avec les deux autres, de celle de Coudiat-Aty. J'ai de suite reconnu, avec M. le lieutenant-général Fleury, l'emplacement des batteries à établir sur l'un et l'autre point, et on s'est mis à l'ouvrage; mais à peine l'armée s'établissait-elle, qu'un tems affreux de pluies et de tempêtes est venu l'assaillir. Ce tems a duré presque sans interruption jusqu'au 10. Il a changé les bivouacs en des mares boueuses, dans lesquelles les chevaux enfonçaient jusqu'au ventre, et où les soldats ne pouvaient trouver aucun repos.

Cependant, après des efforts admirables, l'artillerie est parvenue à armer trois batteries à Sata-Mansourah et à en préparer une à Coudiat-Aty. Le feu contre la place a commencé le 9 et a duré une partie du 10. Les défenses de l'ennemi étant alors détruites en partie, la batterie de brèche a pu ouvrir son feu le 11, à 400 mètres de la place, sur le front de Coudiat-Aty. La brèche était faite le soir, mais n'était pas encore praticable. Dans la nuit, les pièces ont été transportées à 150 mètres, et hier la brèche a été terminée. L'ennemi nous a opposée partout une vive résistance; ses batteries ont tiré tant qu'elles l'ont pu, et avec acharnement.

Des fantassins embusqués sur le rempart ou dans des maisons attenantes à la muraille entretenaient un feu continuel à bonne portée. En même tems des at-

taques journalières avaient lieu contre les deux posisions de Sata-Mansourah et de Coudiat-Aty.

La sommation faite avant-hier à la ville par M. le gouverneur-général n'ayant amené aucune réponse satisfaisante d'Achmet-Bey, qui demandait, avant d'entrer en pourparler, que nous cessassions nos travaux, l'assaut a été donné ce matin avec une rare bravoure, et les habitants ont été successivement débusqués de tous les quartiers de la ville, dans lesquelles ils se sont défendus assez long-tems avec une extrême opiniâtreté. Nous avons des pertes nombreuses à déplorer, et ma première dépêche vous enverra le chiffre exact des hommes tués et blessés, et l'état nominatif des officiers qui sont dans l'un et l'autre cas. Le chef de bataillon de Sérigny, du 2e léger, est mort sur la brèche, ainsi que le capitaine du génie Haket.

Au nombre des blessés figurent le général Perregaux, les colonels Combes et Lamoricière; les chefs de bataillon Dumas, aide-de-camp du roi; Vieux, du génie; le capitaine Richepance. Heureusement plusieurs de ces blessures sont légères.

Une partie des notables et des autorités de la ville y sont restées. Je leur ai adressé une proclamation pour les inviter à demeurer tranquilles chez eux, et j'ai exigé qu'ils fournissent à la subsistance de l'armée. Achmet s'est éloigné: on assure qu'il se retire du côté du désert, où il a des relations de parenté. Son kalif l'a quitté, et a demandé à rentrer dans la ville.

Je vous enverrai incessament les drapeaux pris dans Constantine.

Je suis avec respect, etc.

№ 13.

Extrait du rapport du lieutenant-général Valée au comte Molé.

Quelques tentatives ont été faites pendant que nous étions devant la place, pour renouer les négociations. Le 11 Octobre, le général de Damrémont adressa aux habitans de Constantine la proclamation que vous trouverez ci-jointe sous le n° 1. Le parlementaire revint le lendemain matin sans avoir été maltraité, mais rapportant une réponse injurieuse, et qui annonçait de la part des habitans l'intention de s'ensevelir sous les ruines de la place. Le 12, quelques heures après la mort du gouverneur-général, un envoyé d'Achmet s'est présenté à nos avant-postes: amené devant moi, il m'a remis de la part du Bey la lettre dons je vous envoie copie sous le n° 2.

Cette démarche d'Achmet m'a semblé n'avoir d'autre but que de gagner du tems, dans l'espoir peut-être que les vivres ne tarderaient pas à nous manquer, et que l'armée obligée d'exécuter en présence de l'ennemi une pénible retraite, périrait de faim et de misère, ou offrirait au Bey une occasion favorable pour l'attaquer avec succès.

Cette pensée m'a fait répondre au Bey que, tout disposé que j'étais à faire avec lui une convention qui mît un terme aux maux de la guerre, je devais exiger, comme préliminaire indispensable de toute négociation, la remise de la place, et qu'en attendant sa réponse, je n'en presserais pas avec moins d'activité la marche de l'attaque. Le parlementaire partit avec la lettre dont je vous adresse copie sous le n° 3, et depuis lors nous n'avons plus entendu parler d'Achmet.

Au moment où je refusais de faire cesser le feu de mes batteries, la brèche étoit déjà commencée au

corps de place. Dans la soirée du 12 elle me parut assez avancée pour faire espérer que le lendemain matin elle serait complettement praticable. Je donnai en conséquence les ordres nécessaires pour la formation des colonnes d'assaut, qui devaient être sous la direction de M. le duc de Nemours, commandant les troupes du siége. Les batteries continuèrent à tirer pendant toute la nuit, et au point du jour tout fut disposé pour pénétrer dans la place, dont l'aveugle fureur de l'ennemi refusait encore de nous ouvrir les portes.

Je n'entrerai pas dans le détail de l'assaut livré par nos tropes avec la plus brillante valeur; c'est une des actions de guerre les plus remarquables dont j'ai été témoin dans ma longue carrière, et je dois à nos soldats la justice de dire que tous se sont montrés dignes de la haute missiou qui leur était confiée.

Dès que le calme fut rétabli dans la ville, je vins prendre possession, avec S. A. R. Mgr. le duc de Nemours, du palais du Bey, et mes premiers soins eurent pour but d'opérer le désarmement des habitans et de faire cesser le désordre inséparable d'une ville prise d'assaut. J'ai nommé le général Rulhières commandant supérieur de Constantine, et je lui ai prescrit toutes les mesures propres à rassurer le petit nombre d'habitans qui sont restés en ville. J'ai fait annoncer au peuple que nous prenions l'engagement de faire respecter les moeurs et la religion du pays. L'entrée des mosquées a été interdite aux soldats français, et depuis ce matin les musulmans se livrent à la prière aux heures prescrites par le Coran.

Aidé par les autorités locales, que j'ai maintenues dans leurs fonctions, l'intendant de l'armée se livre à la recherche des magasins publics et particuliers. Il y a déjà trouvé une grande quantité de blé et des magasins d'orge suffisans pour les premiers besoins de l'armée. Mais nous n'avons pu encore trou-

ver de bestiaux, et l'armée vit avec la viande qu'elle a amenée de Merdjez-Ammar. Au reste, j'ai l'espoir que les tribus voisines ne tarderont pas à nous apporter des denrées: j'ai fait ouvrir un marché à *la porte* Bab-el-Oued, et tout semble indiquer qu'il sera prochainement fréquenté.

Je fais suivre, autant que possible, les traces du Bey; les derniers renseignemens qui me sont parvenus annoncent qu'après avoir été dépouillé par les Arabes de ses trésors qu'il avait emportés, il s'est retiré à plusieurs journées de marche de Constantine. J'ai expédié des émissaires pour connaître exactement la position qu'il occupe.

Comte Valée.

Lettre d'Achmet-Hadji, Bey de Constantine, au commandant en chef de l'expédition.

De la part du très-puissant notre seigneur et maître El Sid el Hadji-Achmet-Pacha, à M. le général gouverneur d'Alger, commandant en chef de l'armée.

(Après les compliments d'usage:)

Nous avons appris que vous aviez envoyé un messager aux habitans de la ville, qui a été retenu par les principaux chefs, de crainte qu'il ne soit tué par la populace, par suite de son ignorance dans les affaires. Les mêmes chefs m'ont fait part de cette nouvelle pour avoir mon avis. Si votre intention est de faire la paix, cessez votre feu; rétablissez la tranquillité: alors nous traiterons la paix. Attendez vingt quatre heures, afin qu'un personnage intelligent vous arrive de ma part, et que, par suite de notre traité, nous voyons éteindre cette guerre, d'où il ne peut résulter aucun bien. Ne vous inquiétez pas de votre messager, il est en sûreté en ville.

Certifié conforme à la traduction remise par l'interprète-juré.

Le lieutenant-général commandant en chef l'armée d'expédition

Comte VALÉE.

Réponse du lieutenant-général Comte Valée.

(Après les complimens d'usage:)

Je vois avec plaisir que vous êtes dans l'intention de faire la paix, et que vous reconnaissiez qu'à cet égard nos intérêts sont les mêmes. Mais dans l'état où sont les opérations du siége, elles ne peuvent être suspendues, et aucun traité ne peut être signé par nous que dans Constantine. Si les portes nous sont ouvertes par vos ordres, les conditions seront les mêmes que celles déjà consenties par nous, et nous nous engageons à maintenir dans la ville le bon ordre, à faire respecter les personnes, les propriétés et la religion, et à occuper la ville de manière à rendre le fardeau de la présence de l'armée le moins dur et le plus court possible.

Mais si nous entrons par la force, nous ne seront plus liés par aucun engagement antérieur, et les malheurs de la guerre ne pourront nous être attribués. Si, comme nous le croyons, votre désir de la paix est le même que le nôtre, et tel que vous l'annoncez, vous sentirez la nécessité d'une réponse immédiate.

Le lieutenant-général commandant en chef l'expédition de Constantine,

Comte VALÉE.

Lettre de M. le lieutenant-général comte Valée, à M. le ministre de la guerre.

Constantine, le 17. Octobre 1837.

Monsieur le ministre,

La mort d'un général en chef, tué à la tête de ses troupes, quelques heures avant un assaut meurtrier, est un événement assez rare pour que de grands honneurs doivent être rendus à la mémoire de celui qui en est la victime.

Je pense que dans l'intérêt de l'armée, et comme un témoignage honorable de sa conduite dans la prise de Constantine, en même tems que pour donner à la famille du général Damrémont la plus grande consolation qu'elle puisse recevoir, le roi pourrait ordonner que son corps fût déposé aux Invalides. Si cette proposition vous paraît convenable, j'ai l'honneur de vous prier de la mettre sous les yeux du roi et d'obtenir son approbation.

Le corps du général Damrémont est conservé dans un double cercueil, avec toutes les précautions qu'il a été possible de prendre. Il sera transporté à Bône.

Je suis avec respect, etc.

Le lieutenant-général, commandant en chef,

Comte Valée.

№ 14.

Il s'est élevé un débat relativement à la résolution qu'on disait avoir été prise par le général Damrémont de lever le siége de Constantine. Voici les lettres écrites à cette occasion et qui ont paru dans les journaux. On doit s'étonner que dans une question

semblable le gouvernement, qu'on doit croire bien informé des faits, ait jugé convenable de garder le silence.

Principaux passages d'une lettre adressée par M. le capitaine Paris à M. le Rédacteur du Courrier Français.

Paris, 5 Décembre 1837.

Monsieur,

A peine arrivé au terme de la mission douloureuse que m'ont value six années de fonctions en qualité d'aide-de camp auprès de M. le lieutenant-général de Damrémont, j'apprends que des calomnies répandues dans l'opinion contestent à cet officier-général la part qu'il a prise à la conquête de Constantine.....

C'est pour moi un devoir d'honneur de défendre la mémoire de mon général; c'est aussi une oeuvre de justice et de conscience. A ce titre j'appelle la presse à mon sécours, elle ne me faillira pas....

On a dit: „Que le général Damrémont avait „compromis le salut de l'armée par ses hésitations, „son manque d'énergie et son aveugle confiance dans „l'issue d'interminables négociations avec Achmet-Bey.“

Pour ce qui est de l'énergie, je renvoie les accusateurs du général Damrémont à ses compagnons d'armes, pendant la première expédition d'Afrique en 1830; aux officiers de la brigade qu'il commandait quand il s'est emparé de Bône....

Quant aux lenteurs calculées d'Achmet, et aux négociations qui se seraient prolongées, même après que l'armée a été mise en marche sur Constantine, j'y réponds par des dâtes: Nous sommes partis du camp de Merdjez-Ammar le 1er Octobre, et depuis la reconnaissance poussée le 13 Septembre jusque dans la vallée de l'Oued-Zenati, aucune négociation, aucun signe n'ont été échangés entre le Bey et le gouverneur-général.

On a dit: „que les pièces de 24, qui ont abattu „les murailles de la ville, avaient été amenées de „Bône à Merdjez-Ammar par M. le maréchal Valée, „et qu'il avait fallu vaincre la résistance du gouver- „neur-général pour les conduire jusqu'à Constantine.“

Je réponds, en invoquant le témoignage de toute l'armée qui, dès les premiers jours de notre installation dans le camp de Merdjez-Ammar (le 9 août), y a vu parquer: 1° une batterie de 24; 2° une batterie de 16; 3° une batterie de mortiers (18 canons, obusiers ou mortiers de gros calibre.)

Or, M. le maréchal Valée n'est arrivé à Merdjez-Ammar que le 27 septembre, c'est-à-dire six semaines après.

Quant à la prétendue résistance opposée par le général Damrémont au transport de ces pièces à Constantine, tous les officiers de l'armée vous diront encore que Merdjez-Ammar est à vingt lieues de Bône et à la même distance de Constantine.

Que les travaux exécutés de Merdjez-Ammar au Raz-El-Acba sous la direction du général Lamy, après la reconnaissance du 13 septembre, avaient donné la certitude que ce col, indiqué comme un des passages les plus difficiles, ne présenterait aucun obstacle sérieux au transport de l'artillerie: comment donc admettre qu'après avoir amené les grosses pièces à la moitié du chemin et aplani les difficultés du trajet qui restait à parcourir, le gouverneur-général ait pu concevoir la pensée de laisser en arrière son parc de siége, lorsque, de l'aveu de tous les officiers qui avaient fait l'expédition de 1836, le faible calibre de l'artillerie avait été une des principales causes de l'échec que nous allions venger!

Une question a été discutée entre le gouverneur-général et le commandant en chef de l'artillerie: elle ne portait que sur le chiffre de l'approvisionnement de chaque pièce. La prévoyance de M. le maréchal

Valée lui faisait désirer un approvisionnement de précaution pour le cas où les opérations du siége se prolongeraient au-delà des prévisions admises comme bâse: mais le transport de cet excédant de matériel était une considération grave dans une expédition où l'armée devait tout emporter avec elle, même le bois pour faire la soupe au bivouac. Un chiffre fut arrêté qui, tout en nous garantissant contre le danger de manquer de projectiles, se trouvait cependant en proportion avec nos moyens de transport; l'événement a prouvé que ce chiffre n'était pas au-dessous des besoins.

On a dit: „qu'au moment de la mort du gouverneur-général, il ne restait plus à tirer que deux coups par pièce."

Malheureusement on a oublié d'ajouter comme preuve: que le général Damrémont a été tué le 12 octobre à huit heures du matin, et que les deux batteries de brèche, une batterie d'obusiers et une batterie de mortiers n'ont pas discontinué leur feu pendant la journée du 12, la nuit du 12 au 13, et la matinée du 13, jusqu'au moment où la brèche fut reconnue praticable.....

On a dit: „que le général Damrémont avait désespéré de la victoire, et s'était arrêté à l'affreuse pensée de la retraite."

L'indignation que soulèvera cette allégation chez tous les officiers qui ont vu le calme et la confiance du général pendant la journée du 11, et les quelques heures qu'il lui a été donné de vivre pendant celle du 12, y répondra victorieusement. Aussi n'est-ce pas pour redresser l'opinion des officiers de l'armée expéditionnaire que j'accomplis ma pénible tâche: je parle à ceux qui, n'étant pas sur les lieux, ont assez d'impartialité pour chercher la vérité dans les faits...

A ces hommes-là, je dirai:

Les trois batteries établies sur le plateau de Sata-Mansoura avaient ruiné, pendant toute la journée du

9, les défenses de la place de ce côté, et éteint les feux de la Casbah.

Le 10, la batterie fut découverte, et commença à battre et à démolir les embrasures de la porte El-Djedid. Cette batterie continua à tirer jusqu'au 11 au soir, et seconda puissamment l'effet des batteries de brèche établies plus tard sur le plateau de Coudiat-Ati.

Le 11 octobre, la batterie de Nemours (première de brèche), établie à Coudiat-Ati à 400 mètres du rempart de la place, ouvrit son feu à neuf heures et demie du soir. Ce même jour, vers quatre heures, après que le 138e boulet eut été lancé, un obusier pointé par le si regrettable commandant Maléchard en personne, lança un obus qui éclata en tombant sur le point où l'on voulait faire brèche, et détermina la chute d'une partie du revêtement en maçonnerie.

Ce fut une grande joie pour tous ceux qui purent juger de l'effet de ce dernier coup : on y vit la certitude que la ville nous appartenait. Peu après ce moment, le gouverneur-général, ayant examiné l'état de la brèche, exprima hautement et dans les termes les plus formels la volonté d'ordonner l'assaut pour le lendemain 12. Cette résolution était-elle une de ces inspirations désespérées dans lesquelles on se jette, quand on est refoulé dans une position sans issue ? ou bien était-ce un parti froidement calculé et arrêté avec des chances certaines de succès ?

Examinons :

Le 10 octobre à six heures du soir, la presque totalité du revêtement en maçonnerie de la brèche était à terre. Il ne s'agissait plus que d'arracher quelques parties du massif du parapet qui tenaient encore, et de faire ébouler les terres pour former le talus.

Les dispositions suivantes arrêtées par le gouverneur-général, et exécutées conformément à ces ordres, pendant la journée du 11 et la nuit du 11 au 12,

ne pouvaient laisser aucun doute sur la possibilité d'obtenir ce double et définitif résultat.

Une nouvelle batterie, que j'appelle la deuxième de brèche, fut élevée en avant de la première à 110 mètres du rampart, et armée pendant la nuit avec les pièces de la batterie de Nemours.

Une place d'armes fut construite par le génie sous les feux de la place vers la gauche de cette batterie, et destinée à recevoir et à couvrir les colonnes d'assaut.

Des travaux de terrassement exécutés dans le ravin qui liait le bardo à la place d'armes, permirent de communiquer à couvert entre ces deux points.

La batterie de Nemours fut réarmée.

Tous ces travaux étaient, je le répète, accomplis le 12 à la pointe du jour. Les choses ainsi disposées, la batterie de Nemours et la seconde batterie de brèche devait ouvrir leurs feux le 12 à huit heures du matin, et détruire les derniers obstacles.

La brèche rendue praticable, que restait-il à faire pour s'emparer de la ville?...

De la place d'armes à la brèche, il n'existait aucun ouvrage avancé. Au pied du rempart, point de fossés; mais seulement un glacis presque horizontal à parcourir pendant une longueur de 110 mètres.

Dans de telles circonstances, les colonnes d'attaque étant lancées à l'assaut, le succès était-il douteux?...

A cette question, les colonels Combes et Lamoricière ont répondu.

Ces derniers paragraphes, monsieur, résument notre situation au 12 Octobre. Ce fut ce même jour, à huit heures du matin, que le général Damrémont fut tué. Ces faits, tous positifs et irrécusables, prouvent que toutes les chances étaient pour nous dans un moment où l'on affirme que le général Damrémont, saisi comme d'un accès de vertige, ne méditait rien

moins qu'une retraite avant d'avoir tenté l'assaut. Mais non, que les amis du général Damrémont se rassurent: ce qu'ils l'ont toujours connu, il l'a été sous les murs de Constantine: là, pas plus qu'ailleurs, il n'a faibli. Et le 11 Octobre, à sept heures du soir, après avoir adressé aux habitants de Constantine (et non à Achmet-Bey, ce qui est important de constater) une sommation dans laquelle il leur montrait leur ville foudroyée par notre artillerie, à la veille d'être livrée à toute la rigueur des lois de la guerre, s'ils continuaient une défense désormais inutile, le général est retourné à son bivouac de Sidi-Mabrouk le coeur plein d'espérance, et entrevoyant un avenir dont les plus douces promesses étaient qu'il laisserait un jour un beau nom à son fils: pensée généreuse qu'il a exprimée dans la dernière ligne de sa dernière lettre.

Répondrai-je maintenant à cette autre invention, ayant au moins le mérite de laisser au général Damrémont le courage du désespoir qui nous pousse quelquefois à nous jeter au-devant de la mort, quand nous ne voyons plus autour de nous que la honte? On nous dit, que le gouverneur-général, averti par le général Rulhières, que les boulets passaient où il se trouvait, avait répondu: „C'est égal; allons toujours!" et que, par conséquent, il voulait se faire tuer. Ces mots furent effectivement les derniers qu'il prononça; mais sont-ils donc autre chose que la fidèle expression de la froide impassibilité que, pendant toute la campagne, le général Damrémont a montrée en présence du danger?

Quant au chemin que le gouverneur-général suivait pour descendre à la batterie de brèche et qui était effectivement sillonné par les feux de la place, il n'y en avait point d'autre; c'était celui que suivaient tous les officiers quand ils avaient des ordres à porter de la batterie sur les différens points.

Enfin, monsieur, comme pour résumer en une

seule toutes ces calomnies, on a écrit, et l'on a répété: „Le boulet qui a tué le général Damrémont, a donnée Constantine à l'armée.“

Si ces expressions, que l'on ne peut attribuer qu'à une excessive légèreté ou à une intention perfide, veulent dire que sans la mort du gouverneur-général l'armée eût été obligée de battre en retraite, et la France condamnée à inscrire un nouveau désastre sur les pages de son histoire, oh! c'est un mensonge, un mensonge odieux!... Son sang vous a marqué la place, où vous deviez passer pour monter à l'assaut!

R. Paris, capitaine d'état major,
aide de camp du général Damrémont.

Aux faits qui précèdent et qui sont rapportés par un officier qui les a vus, le général Baraguey-d'Hilliers, beau-frère du général Damrémont, ajoute, comme le tenant d'une source incontestable, que dans le conseil du 11 Octobre le général Damrémont s'est hautement prononcé contre le projet de battre en retraite.

5 Décembre 1837.

v. Baraguey-d'Hilliers.

— On lit dans le *Moniteur* qui avait reproduit la précédente lettre:

„M. le général Fleury nous invite à publier la lettre suivante, qu'il a adressée à M. le général Baraguey-d'Hilliers:“

Paris, 9 Décembre 1837.

Mon cher général,

Je viens de lire dans divers journaux un article signé de vous, énonçant que, dans le conseil du 11 Octobre, le général de Damrémont s'était hautement prononçé contre le projet de battre en retraite.

Je crois de mon devoir de réclamer contre l'inexactitude d'un renseignement si important, sur lequel je regrette que vous ayez pu être mal informé.

De tous les officiers-généraux de l'armée de Constantine, je me trouve le seul à Paris; c'est donc à moi qu'il appartient, au nom de mes camarades, de rectifier les faits et de détruire une assertion qui pourrait compromettre, contre votre intention certainement, d'honorables réputations, en faisant supposer chez un seul le projet de battre en retraite.

Il n'a pu être tenu de conseil que je n'y fusse indispensablement appelé, par ma position et par mon grade. Cette question n'ayant pas été agitée devant moi, je puis donc affirmer que, si elle l'a jamais été, ce n'a pu être dans un conseil régulier, et j'ajouterai ni le 11, ni aucun autre jour.

Une pareille opinion n'aurait eu aucun écho dans l'armée; chacun, depuis le général en chef jusqu'au dernier soldat, étaient pénétré de cette conviction que c'était sur la brèche de Constantine qu'il fallait chercher gloire et salut.

Veuillez agréer, mon cher général, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le lieutenant-général commandant en chef le génie à l'expédition de Constantine,

Baron DE FLEURY.

№. 15.

Notice sur le général Valée.

Le comte Valée (Sylvain-Charles), lieutenant-général d'artillerie, est né à Brienne-le-Château (Aube), le 17 Décembre 1773. Il entra au service comme sous-lieutenant à l'école d'artillerie de Châlons, le 1er Septembre 1792. Ses talens militaires, qui se développèrent de bonne heure, et sa bravoure, lui firent rapidement franchir les premiers grades.

Promu à celui de lieutenant le 1er Juin 1793, il assista, lors de la campagne suivante, aux siéges de Charleroi, de Landrecies, du Quesnoy, de Valenciennes, de Condé, de Maestricht et au passage du Rhin, à Neuvied, où il se distingua d'une manière particulière. Il était capitaine depuis le 29 Avril 1795, lorsque, l'année suivante, il se fit remarquer à la bataille de Wurtzbourg par son courage et par son habileté dans la manoeuvre des batteries qui lui firent confiées.

La campagne de 1800 allait offrir au capitaine Valée de nouveaux moyens de se signaler. On le vit, aux batailles de Moeskirch et de Hohenlinden, déployer le même sang-froid et la même ardeur que précédemment. Ses services furent récompensés: le chef de l'état le nomma en même temps lieutenant-colonel et chevalier de la Légion d'Honneur, en Juin 1804. Il fit avec distinction la campagne de 1806, à la grande armée, en qualité de sous-chef d'état-major-général d'artillerie, se fit remarquer à la bataille d'Iéna, et fut promu au grade de colonel du 1er régiment d'artillerie le 12 Janvier 1807.

Sa belle conduite à la bataille d'Eylau lui mérita la décoration d'officier de la Légion d'Honneur, et il acquit, à celle de Friedland, de nouveaux titres à la reconnaissance de son pays. Après avoir servi avec le même zèle et la même distinction pendant la campagne de 1808, à la grande armée, l'Empereur lui confia le commandement de l'artillerie du 3me corps de l'armée d'Espagne.

Il quitta l'Allemagne au commencement de 1809, et se rendit en toute hâte à sa nouvelle destination, où l'attendaient d'autres lauriers. Napoléon, satisfait de ces services en Espagne, le nomma général de brigade, le 22 Août 1810. Le général Valée recueillit sa part de gloire aux siéges de Lérida, de Méquinenza, de Tarragone, de Tortose et de Valence. Le 9 Août 1811, l'Empereur récompensa sa valeur et ses

talens militaires en lui conférant le grade de général de division. Il se fit remarquer pendant toute la campagne de 1812, et se signala particulièrement à l'affaire de Castalla, le 13 Avril 1813.

Rentré en France après l'abdication de Napoléon, il fut accueilli avec distinction par Louis XVIII, qui le décora de la croix de Saint-Louis, le 27 Juin 1814, le nomma inspecteur général d'artillerie le 1er Juillet suivant, commandant de la Légion d'Honneur le 30 du même mois, et grand officier de cet ordre le 17 Janvier 1815. Dans les cent-jours, Bonaparte lui donna le commandement de l'artillerie du 5me corps. Au second retour du roi, il fut nommé inspecteur général et rapporteur du comité central d'artillerie. Le 17 Août 1822, le roi l'admit au rang de grand-croix de la Légion d'Honneur.

Le général Valée, après la révolution de Juillet vécut dans la retraite jusqu'en 1834, il accepta alors la place de directeur des poudres et salpètres; mais toute sa conduite politique prouva toujours qu'il avait sçu conserver la mémoire des bontés et de la confiance que lui temoignèrent les rois Louis XVIII. et Charles X.

La France en appela à son patriotisme, et à ses talens militaires pour venger son honneur compromis, et reprendre dans l'Algérie, cette renommée de puissance et de gloire qu'elle devait aux succès brillans de 1830; le comte Valée, lieutenant général depuis 26 ans, consentit à se mettre pour l'expédition de Constantine et comme commandant l'artillerie, sous les ordres du comte Damrémont, qui n'avait que 6 années de grade. Toute l'armée a admiré et applaudi; tant il est vrai que les vertus morales du désinteressement et de l'abnégation, procurent la seule véritable gloire.

№ 16.

Investissement de la place de Constantine, établissement des batteries de siège. Extrait du rapport du général Valée.

Quartier général de Constantine, le 26. Octobre 1837.

M. le ministre,

De précédens rapports vous ont fait connaître les mouvements de l'armée depuis le départ de Merdjez-Ammar jusqu'à son arrivée à la position de Jommah, à trois lieues de Constantine. Cette marche n'a point été inquiétée par l'ennemi, et, à l'exception d'un violent orage dans la partie élevée du Raz-el-Akba, le temps l'a constamment favorisée. Aucun incident n'a troublé l'ordre dans les colonnes, et l'équipage de siége a constamment marché à hauteur de l'infanterie, franchissant les obstacles que présentait le terrain.

Dans la journée du 5, l'ennemi se montra pour la première fois. Les fourageurs du général Rulhières, chargés d'escorter la deuxième portion de convoi, furent attaqués; une charge du 1er de chasseurs repoussa les Arabes, qui laissèrent sur place 6 ou 7 des leurs. Le soir, les deux colonnes de l'armée campèrent à une demi-lieue de distance, sur la rive droite de Boumerzoug. Pendant la nuit, le temps sembla vouloir se mettre à la pluie. Cette circonstance engagea à presser le départ, et le 6 Octobre, à six heures du matin, les troupes se mirent en mouvement et s'approchèrent de Constantine. Les parcs de l'armée s'établirent sur le plateau de Sidi-Mabrouk, sous la garde de la 2de brigade; et l'avant-garde, aux ordres de S. A. R. Mgr. le duc de Nemours, prit position sur le plateau plus élevée de Sath-el-Mansourah. L'ennemi, pensant que, comme l'année précédente, l'attaque

serait dirigée vers la porte d'El-Cantara, défendit le ravin qui conduit à cette porte. Les Zouaves, commandés par M. le colonel de Lamoricière, furent engagés pendant quelques moments, et forcèrent les troupes du Bey à évacuer complètement le plateau. La place jeta quelques bombes pour appuyer les troupes qui nous étaient opposées, mais elles ne produisirent aucun effet.

La reconnaissance de la place fut faite par les commandants en chef de l'artillerie et du génie; l'attaque par le Coudiat-Aty était bien clairement indiquée comme la seule convenable, mais il parut nécessaire d'établir des batteries sur le Mansourah pour éteindre les feux de la Casbah, et prendre d'enfilade et de revers les batteries du front d'attaque. L'emplacement de trois batteries fut déterminé, et l'ordre fut donné d'en commencer la construction à six heures du soir.

A deux heures, les 3me et 4me brigades, sous les ordres de M. le général Rulhières, passèrent le Rummel, et s'établirent sur le Coudiat-Aty. Des groupes de cavaliers et de tiralleurs arabes cherchèrent à inquiéter la marche de cette colonne; mais ils furent promptement éloignés, et n'opposèrent nulle part une résistance sérieuse. Au moment où la tête de la colonne traversait le gué de Boumerzoug, un boulet enleva le capitaine du génie Rabier, aide-de-camp de M. le lieutenant-général Fleury.

Un ordre de l'armée fit connaître que S. A. R. Mgr. le duc de Nemours prendrait le commandement du siége. Les commandants en chef de l'artillerie et du génie conservèrent la direction des travaux de leur arme. S. A. R. désigna pour major de tranchée M. le capitaine la Salle, du corps royal d'état-major, MM. de Mimont et Letellier lui furent ajoints comme aides-majors de tranchée.

A l'heure prescrite, la construction des batteries

du Mansourah fut commencée: elles étaient au nombre de trois; la première, qui reçut le nom de batterie du roi, fut placée à mi-côte, dans le prolongement de la courtine du front d'attaque: elle fut armée d'une pièce de 24, deux pièces de 16, deux obusiers de 6, et avait pour but de prendre à revers et d'enfilade les batteries du front d'attaque, et d'en éteindre autant que possible les feux.

La deuxième, appelée batterie d'Orléans, fut placée à la droite de la redoute Tunisienne; elle fut armée de deux pièces de 16 et de deux obusiers de 8; son but était de contre-battre et d'éteindre les feux de la Casbah. La troisième, armée de trois mortiers de 8, fut établie à la gauche de la redoute Tunisienne. Ces trois batteries furent placées sous les ordres de M. le chef d'escadron Maléchard.

Les communications entre les batteries pouvant avoir lieu à couvert sur presque tous les points, et les troupes se trouvant défilées par le terrain naturel des feux de la place, le génie n'eût pas à exécuter des travaux d'approche.

Les travaux de batteries furent poussés pendant toute la nuit avec la plus grande activité. L'ennemi n'essaya pas de troubler les travailleurs, et se borna à tirer quelques coups de fusil, auxquels on ne répondit pas de notre côté.

Le 7, à six heures du matin, le coffre de la batterie d'Orléans et de celle des mortiers était terminé.

La difficulté du terrain avait retardé la construction de la batterie du Roi, qui ne dépassait pas encore la genouillère. Les travaux furent continués pendant le jour, malgré le feu de l'ennemi, et vers les quatre heures du soir elle était complètement terminée.

Pendant la journée, les plates-formes des batteries n°s 2 et 3 furent établies, et des magasins furent construits pour recevoir les munitions.

Vers midi, le commandant en chef de l'artillerie reconnut la place du côté de Coudiat-Aty. L'emplacement d'une batterie destinée à battre en brèche et celui d'une batterie d'obusiers furent donnés pour en commencer la construction dans la soirée, et presser les travaux de manière à ce qu'elles pussent faire feu en même temps que celles de Mansourah: cette dernière batterie reçut le nom de batterie de Nemours.

A quatre heures du soir, les batteries de Mansourah étaient complètement terminées. Des ordres furent donnés pour les armer pendant la nuit. Le génie avait rendu praticable le chemin qui conduisait du parc de Sidi-Mabrouk à la batterie du Roi, et les pièces destinées à armer les batteries d'Orléans et celle de mortiers devaient arriver par le plateau de Mansourah.

Vers cinq heures, la pluie commença à tomber, et dans la nuit la tempête devint tellement violente que les travaux durent être plusieurs fois interrompus. L'armement des batteries commença à six heures du soir. Aucun incident n'eut lieu pour la batterie d'Orléans et pour celle de mortiers; mais les deux pièces de 16 et la pièce de 24, qui devaient armer la batterie du roi, furent versées et ne purent arriver. La pluie avait enlevé une partie du terrain de remblai de la route préparée par le génie, et elle était devenu impraticable. Au jour, l'impossibilité d'ouvrir le feu fut reconnue.

La construction de la batterie de Nemours fut commencée à dix heures du soir; mais le temps devint tellement mauvais vers les deux heures du matin que les travaux durent être suspendus. L'épaulement destiné à couvrir les obusiers qui arrivèrent dans la nuit fut construit, et les pièces mises en batterie dans la journée du 8.

Pendant la matinée du 7, environ 800 hommes à

pied sortirent de la place, et attaquèrent le centre de la position du Coudiat-Aty. Le général Rulhières avait fait construire dans la nuit précédente plusieurs épaulemens en pierres sèches, derrière lesquelles les troupes attendirent l'ennemi; le feu se soutint avec vivacité pendant plusieurs heures, sans perte considérable de notre côté. Les Arabes ayant planté un drapeau en face de la position occupée par la légion étrangère, le chef de bataillon Bedeau dirigea une sortie contre ce groupe; le drapeau fut renversé et les Arabes dispersés. Plusieurs soldats furent blessés, et le général Rulhières cite, comme s'étant distingués, le sergent-major Dose et le fourrier Besson.

La gauche de la position du Coudiat-Aty fut également attaquée par les Kabyles; ils furent vigoureusement repoussés. Le capitaine Béraud, du 26me de ligne, se fit remarquer particulièrement, en dirigeant une sortie dans laquelle il fut tué.

La 4me brigade, placée sur la hauteur en arrière du Coudiat-Aty, repoussa les attaques des Arabes venus du camp d'Achmet, qu'on apercevait à une lieue de nos positions. Le 3me régiment de chasseurs d'Afrique et le 47me de ligne se firent particulièrement remarquer dans cette journée.

Des difficultés insurmontables ayant empêché la la batterie du Roi d'être armée dans la nuit, les travaux de la batterie ayant été suspendus, le 8, à 6 heures du matin, des ordres furent donnés pour établir sur le Mansourah une 4me batterie, destinée à remplacer celle du Roi. Cette batterie, appelée batterie Damrémont, fut construite avec la plus grande rapidité; son épaulement fut construit par les troupes du génie et des travailleurs d'infanterie; elle fut armée de trois pièces de 24 et de deux obusiers de 6. Placée à l'extrême gauche du Mansourah, elle était moins heureusement placée que la batterie du Roi.

Son feu était prolongeant, et elle voyait seulement à revers le front d'attaque. Le terrain ne permettait pas une position plus avantageuse.

№ 17.

Constantine, 27. Octobre 1837.

.....Un bien terrible fléau est venu chez nous doubler les ravages de la guerre; il a fait irruption dans un de nos hôpitaux où nos pauvres blessés commençaient à se cicatriser, et où nos soldats affaiblis par les privations, les fatigues et les maladies de l'acclimatement, réparaient leurs forces. Le choléra s'est soudain acharné sur ces malheureux, et a laissé de grands vides dans les salles. Mais l'épidémie se répandant au-dehors a bientôt rempli ces vides pour en reproduire à toute heure de nouveaux.

La mort frappe sans distinction d'âge et de rang; hier nous avons enterré le brave général de Caraman, commandant de l'artillerie, et le commandant Vieu qui, blessé au siége, était à peu près guéri. L'état du général Perregaux est très alarmant.

Les habitans ne paraissent pas être portés à profiter de nos misères pour tenter de se révolter; au contraire, leur soumission va croissant. Il nous est d'ailleurs arrivé hier un secours du désert, que nous n'attendions guéres; un chef puissant, nommé le Grand-Serpent, est venu avec 1,500 cavaliers se joindre inopinément à nous pour écraser, dit-il, Achmet dont il est depuis longtemps ennemi. Il est vrai de dire que, comme il vient de onze journées, il connaissait bien notre arrivée devant la ville, mais ignorait encore sa prise quand il s'est mis en route.

Il espérait en notre puissance pour réduire la place en deux ou trois mois, et obtenir une part du

pillage; arrivé trop tard, il s'est contenté de s'enquérir de la valeur du butin; mais après avoir appris que dans Constantine chaque habitant était resté possesseur de sa maison et à peu près de toutes ses propriétés mobilières, il s'est écrié qu'il ne regrettait pas d'avoir fait onze journées de marche, pour pouvoir croire, aprés l'avoir vue, à une chose extraodinaire. On a fait à ce chef et à ses gens fort bon accueil.

Ils sont enchantés de nous, font mille prévenances à tous les Français, soldats et officiers. Ils sont d'une beauté remarquable ainsi que les chevaux, et d'une pétulance bien supérieure à la nôtre. On les dit braves et ils paraissent très gais. Ce sont des alliés improvisés dont nous n'inquiéterons pas les frontières.

Demain nous quittons Constantine, y laissant un grand nombre d'amis et une garnison de 3,000 hommes, que du reste nous ne laisserons pas dans une position sanitaire pire que la nôtre. Nous allons à Bône, où nous pourrons arriver le 5 Novembre. Le courrier qui nous précède y portera cette lettre en quatre jours.

Le bruit que l'on a répandu sur la mort du général Perregaux n'a rien d'officiel. On sait seulement que l'état du général donne de sérieuses inquiétudes.

№. 18.

Constantine, 19. Octobre 1837.

....Je t'écris encore, mais quel contraste! je reviens du bal, oui vraiment, d'un bal en règle et auquel je ne m'attendais pas. Après mon diner, j'ai été au palais pour faire visite à nos deux jeunes princes; nous étions réunis dans un des magnifiques appartemens, lorsqu'un eunuque est venu dire que les dames du harem, voulant témoigner à M. le duc de Nemours

leur reconnaissance de la protection qu'elles en recevaient, l'invitaient à assister à une fête. Cette proposition inattendue fut acceptée avec joie, et nous voilà tous, à la lueur des flambeaux, traversant les galeries du palais pour franchir les portes sacrées du harem.

On nous a conduits dans une cour carrée en marbre, avec deux galeries en arcades soutenues par un double étage d'élégantes colonnes; tout était brillamment illuminé avec des cierges, et des siéges élevés nous avaient été préparés au rez-de-chaussée, au milieu d'un double rang de femmes accroupies, noires et blanches, à peu près sans voiles, fort parées, mais sans goût. A notre arrivée, on commença des chants bizarres, accompagnés de tambour de basque et de claquements de mains. Au son de cette musique, qui marquait fortement la mesure, les danseuses noires se sont élancées deux à deux et ont successivement exécuté toutes les danses religieuses des contrées idolâtres de l'Afrique. C'étaient des contorsions, des poses, des mouvements de jambes incroyables, qui avaient pour nous tout le charme de la surprise.

Après les négresses sont venues les blanches, peut-être un peu moins disgracieuses, mais aussi bien moins étonnantes, bien moins exaltées; car, pour les autres, elles s'animaient jusqu'au délire. Les gardiens du harem avaient pris leurs parti de fort bonne grace, et se montraient très complaisants et nullement inquiets de la familiarité de ces dames envers nous, qui allait toujours croissant. Nous sommes à leurs yeux des êtres à part. Parmi ces cent cinquante femmes et plus, une seule m'a paru réellement jolie; elle se nomme Aïchée et a à peine dix-sept ans: les autres sont seulement passables, et quelques unes même fort laides. Il y avait quelques jolies petits enfants; mais tout cela, au reste, était horriblement mal ajusté...

...La maison que j'habite est abondamment pourvue de provision; je livre chaque jour à mon hôte ce

qui lui est nécessaire pour sa nombreuse famille, et chaque jour il ajoute à mon ordinaire un plat arabe qui n'est réellement très bon que lorsque c'est de la pâtisserie...

№. 19.

Pétition présentée à la chambre des députés dans la séance du 17. Février 1838.

Messieurs,

Les parens des jeunes soldats auxquels la patrie a remis le soin de sa vengeance songent avec douleur que leurs enfans peuvent tomber sous le fer ennemi et n'auront pas à leurs derniers momens les secours spirituels et consolans que le prêtre apporte au chevet des mourans... c'est une question plus grave encore, car elle intéresse le salut éternel de ceux qui meurent glorieusement pour la France.

Il faut avoir la foi pour en sentir la force; à ceux à qui elle manque, nous parlerons d'humanité; il s'agit de s'adresser à une institution religieuse qui fournirait les prêtres nécessaires pour accomplir ce grand devoir... Où vous indiquerez du bien à faire, les prêtres ne manqueront pas de se présenter.

De Laroiere (*à Hondschoote. Nord.*)

La pétition de cet honorable Français a été vivement soutenue par le brave général Leydet, et renvoyée pour y donner suite au ministre de la guerre.

Le général Leydet a l'honneur de faire partie de cette armée à laquelle bien injnstement on fait le reproche d'incrédulité religieuse.



